

LA

MORT DE CHARLES I,

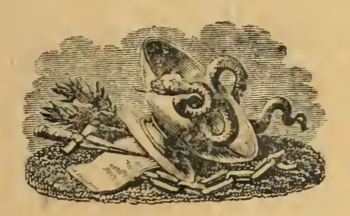
ROI D'ANGLETERRE,

DRAME

En quarante-deux Scènes;

PAR CHARLES D'OUTREPONT.

> La politique enfin, voile de tant de crimes....
> *Pyrrhus*, tragédie de Crébillon, acte II, scène I.



A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVII.

LA
MORT DE CHARLES I,
ROI D'ANGLETERRE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

LA

MORT DE CHARLES I,

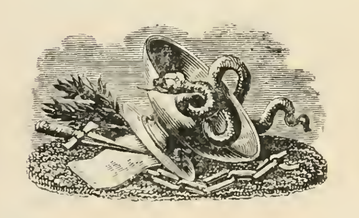
ROI D'ANGLETERRE,

DRAME

En quarante-deux Scènes;

Par CHARLES D'OUTREPONT.

La politique enfin, voile de tant de crimes....
Pyrrhus, tragédie de Crébillon, acte II, scène I.



A PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,
LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCC XXVII.

PRÉFACE.

L'amour de la liberté a été, dans tous les siècles, la source de grandes vertus et de grands crimes; et la révolution d'Angleterre, loin de faire exception à la règle générale, la confirme d'une manière incontestable. Mais les droits politiques de l'homme en société n'en sont pas moins sacrés, ni les tyrans moins odieux; car la tyrannie est une usurpation, et la liberté, telle que les honnêtes gens l'entendent, un don de Dieu, un droit. Cette vérité, dont la Charte de S. M. Louis XVIII offre un développement sage, mesuré et en harmonie avec l'esprit du siècle, ne peut être niée que par des hommes à préjugés, ou de lâches hypocrites qui déclament par intérêt contre ce qu'ils respectent intérieurement.

Tous les flatteurs de cour, tous les serviles adorateurs du pouvoir absolu devraient être classés parmi les reptiles; jamais sur leurs pieds, toujours à plat ventre. Ils ressemblent à ces

animaux défendus aux Hébreux, qui, selon un philosophe de l'antiquité, n'ont une âme qu'en guise de sel, pour les empêcher de pourir (*).

Les hommes se tiennent difficilement dans un juste milieu : chez les uns, c'est fanatisme de pouvoir, chez les autres, fanatisme d'indépendance; et de cette lutte entre des sentimens si opposés, naissent les factions qui s'irritent par les résistances et dressent des échafauds pour les vaincus. C'est ainsi que la révolution d'Angleterre, commencée légalement par les communes, puisqu'elles étaient fondées, d'après les lois, à refuser les subsides que leur demandait le prince, est devenue insensiblement une agression ouverte contre le trône, qui avait aussi ses droits.

Charles I[er], brave dans les combats, grand dans les fers, admirable sur la place de Whitehall, avait malheureusement hérité des principes de son père. Mais si quelque chose doit les lui faire pardonner, c'est que nous sommes presque tous, au moral, le produit de notre éducation et de notre position dans la société. Tel homme qui prêche aujourd'hui la tolérance

(*) « Sus verò quid habet, præter escam? Cui quidem, ne « putesceret, animam ipsam pro sale datam dicit esse Chrysippus. » *Cic., de Naturâ Deorum, lib. II.*

religieuse, serait peut-être un fanatique s'il était né de parens bigots, ou un ennemi de toutes les libertés, s'il portait ce qu'on appelle un grand nom. Cette réflexion si simple, et j'ose dire si charitable, devrait étouffer toutes les haines qu'enfante l'esprit de parti. Se détester, se persécuter les uns les autres, parce qu'on diffère d'opinions, c'est en vouloir à un homme parce que ses yeux ne sont pas de la même couleur que les nôtres; et cette comparaison n'est pas exagérée, car je sens par moi-même qu'il me serait aussi impossible d'abandonner mes opinions politiques pour celles de M. de Bonald, par exemple, que de changer mes traits.

Quoique je sois convaincu que les usurpations des communes sont au moins aussi évidentes que les actes arbitraires de Charles I[er], et que la haute cour de justice n'était pas légalement constituée, je ne puis m'empêcher de penser que si ce prince eût été à la hauteur des idées reçues de son temps en Angleterre, il ne serait pas mort sur l'échafaud. Les gouvernemens ne résistent point impunément à l'opinion. S'ils veulent opposer des digues à cette puissance sans limites, elle n'en devient que plus terrible; elle se soulève, s'agite comme l'Océan dans les jours de tempête, et renverse tout devant elle.

On conjure les révolutions en se mettant à la tête de l'opinion générale, non pour l'étouffer, car cela est impossible, mais pour la diriger. Je la compare à la nature; c'est en lui obéissant qu'on parvient à lui commander (*). Il serait donc de l'intérêt des rois, quand ils sont assoupis sur le trône, d'avoir auprès d'eux de bons serviteurs, chargés de les réveiller de temps en temps pour leur rappeler l'époque où ils vivent, et les supplier de ne pas en croire aveuglément leurs ministres sur le nombre des révolutions solaires. Mais ne poussons pas plus loin l'application de l'astronomie à la politique, et descendons à un plus bas étage.

Quelques personnes croyant que je suis du nombre de ceux qui publient des drames historiques dans l'intention de faire sentir combien les maîtres de la scène sont guindés et peu naturels, je dirai ici, une fois pour toutes, que mon but n'est nullement celui qu'on me suppose. J'aime à traiter dramatiquement un sujet dramatique en lui-même, voilà tout. D'ailleurs, ressemblant un peu au *philosophe marié*, mais non *honteux de l'être*, il faut bien que *je m'oc-*

(*) Hominis autem imperium in res, in solis artibus et scientiis ponitur. Naturæ enim non imperatur, nisi parendo. *Bacon*, *Nov. Org. Scientiarum ; Aphor. CXXIX.*

cupe, puisque j'ai le bonheur de *n'avoir rien à faire*. Les comédies de Molière, les tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire, sont encore à mes yeux les plus belles pièces de théâtre que l'on ait jamais écrites. Je crois cependant que l'on pourrait se relâcher un peu sur les règles de l'école, et élargir la carrière; mais trop de liberté amène la licence, et il faut y prendre garde, surtout dans un pays où l'on passe assez facilement d'un extrême à l'autre.

Ne confondons pas des ouvrages dramatiques que l'on destine à la scène, avec ceux qui sont écrits seulement pour être lus. Dans les uns, on est aussi libre qu'un historien; mais dans les autres, il faut songer à l'illusion théâtrale, et l'on sent que des changemens de lieux trop fréquens la détruiraient tout-à-fait. Quand je fais aller Charles I[er] de Windsor à Saint-James, le lecteur le suit comme il le suivrait en lisant l'histoire d'Angleterre, car il ne voit ce petit voyage qu'avec les yeux de l'esprit; mais si vous le lui représentez sur un théâtre, de quelque dimension qu'il soit, ce ne sera plus qu'un spectacle ridicule. Je pense donc qu'il est impossible de mettre sur la scène l'histoire en action dans tous ses détails. Les tragédies où Shakspeare a essayé de faire le contraire ne sont pas représentables, si ce n'est au Champ de Mars. J'ouvre

Coriolan, et je lis : *Les Romains et les Volsques se rencontrent. Les Romains sont battus et repoussés jusque dans leurs retranchemens. — Les clameurs guerrières recommencent. Marcius charge les Volsques, et les pousse jusqu'aux portes de leur ville; il passe les portes.* Que l'on fasse voir ces combats au public du parterre et des loges, et le public rira au milieu du sang et du carnage. Des armées de vingt ou trente hommes ne produisent jamais la moindre illusion. Je puis en dire autant de plusieurs scènes de mes deux premiers drames, et surtout de celui-ci, où j'ai poussé jusqu'à l'horreur la vérité historique; car je ne m'arrête pas même au pied de l'échafaud de Charles Ier, j'y monte, et je fais voir la tête de ce malheureux prince au peuple épouvanté qui couvre la place de White-hall.

J'ai tâché de me pénétrer de l'esprit de mes personnages et de donner à chacun d'eux la physionomie qu'il a dans l'histoire. On sait que les presbytériens et les indépendans étaient opposés d'opinions, surtout à l'époque de la mort du roi, et que même les indépendans ne s'entendaient pas entre eux. Ainsi Henri Vanes, républicain à la manière de Cassius, ne parle pas dans mon drame comme Ireton ou Fleetwood; et Hutchinson, qui n'était content ni des uns ni des autres, doit avoir un langage qui lui est par-

ticulier. Je prie le lecteur de ne pas perdre de vue ces nuances.

On croit communément qu'Olivier Cromwell affectait toujours une manière de parler énigmatique, et c'est une erreur. Nous avons de lui plusieurs discours, quelques lettres, et même des conversations, qui n'ont rien du style entortillé qu'on lui suppose. On a pris pour obscurité ce qui n'était qu'adresse, et cette adresse consistait, chez Cromwell, à s'étendre longuement sur les choses accessoires, quand il était de sa politique de ne pas répondre, ou de faire oublier le point qui pouvait l'embarrasser. Aussi Cromwell, dans *Woodstock*, ne me paraît pas plus vrai sous ce rapport que sous beaucoup d'autres. Sir Walter Scott en a fait un bien pauvre personnage: ce n'est pas là le colosse politique du dix-septième siècle. Cromwell, j'en conviens, s'est souillé d'un crime que la postérité ne lui pardonnera jamais, mais il n'est pas tout entier dans ce crime. Quant à moi, je regarde le Protecteur comme l'homme d'État le plus profond qui ait paru chez aucun peuple. « Il semble qu'un seul « homme ne suffise pas aux diverses époques « d'une révolution, dit M. Villemain; elles ont « chacune leurs héros qui se remplacent et se « pressent l'un l'autre. Cromwell paraît partout, « et fixe d'abord les regards. Il ne survient pas

« à la fin pour profiter de la lassitude commune, « et recueillir l'héritage de la république mou- « rante. Seul, et remplissant toutes les époques, « il voit naître la révolution, il la seconde, il la « suit, la termine, et la réduit à l'unité de son « pouvoir (*). » On peut ajouter à ces excellentes réflexions que Cromwell est le seul usurpateur qui ait légué à son pays un accroissement de puissance, et que l'Angleterre fut très-bien gouvernée sous son Protectorat (**). Quel respect pour les mœurs dont il donnait lui-même l'exem-

---

(*) Hist. de Cromwell, liv. XI, p. 307.

(**)... « Il n'entreprit point sur les priviléges dont les « peuples étaient jaloux; il ne logea jamais des gens de guerre « dans la cité de Londres; il ne mit aucun impôt dont on « pût murmurer; il n'offensa point les yeux par trop de faste; « il ne se permit aucun plaisir; il n'accumula point de tré- « sors; il eut soin que la justice fût observée avec cette im- « partialité impitoyable qui ne distingue point les grands « des petits...; jamais le commerce ne fut si libre ni si floris- « sant; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. » *Siècle de Louis XIV, par Voltaire, chap. VI.* — « La justice était fort « bien observée. Le vice était supprimé et puni; de sorte que « nous regardons (en Écosse) ces huit années d'usurpation « comme un temps d'abondance, de paix et de prospérité. » *Le docteur Burnet, Chapelain de Charles II. — Hist. de Cromwell, trad. de l'anglais, t. II, page 5. La Haye 1738.*

ple (*)! Quelle impartialité sévère dans les tribunaux(**)! Quel ordre dans les finances (***)! Quelle sagesse dans toutes les branches de l'administration! Voyez aussi ce vaste et puissant génie, couvert des lauriers de Naseby, de Dunbar, de Worcester, enchaîner les pirates sur la côte d'Afrique, humilier la Hollande, dicter la paix au Portugal, au Danemark, enlever Dun-

---

(*) « Il menait dans le palais des rois une vie sombre et « retirée, sans aucun faste, sans aucun excès... Ses mœurs « furent toujours austères; il était sobre, tempérant, éco- « nome sans être avide du bien d'autrui; laborieux et exact « dans toutes les affaires. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, t. II, p.* 110, *édit. de Beaumarchais.*

(**) « Le frère de Pantaléon Sâ, ambassadeur de Portu- « gal en Angleterre, ayant cru que sa licence serait impunie, « parce que la personne de son frère était sacrée, insulta des « citoyens de Londres, et en fit assassiner un pour se venger « de la résistance des autres. Il fut condamné à être pendu. « Cromwell, qui pouvait lui faire grâce, le laissa exécuter, « et signa ensuite un traité avec l'ambassadeur. » *Siècle de Louis XIV, chap. VI.*

(***) « Les troupes étaient toujours payées un mois d'a- « vance, les magasins fournis de tout; le trésor public, dont « il disposait, était rempli de trois cent mille livres sterling: « il en avait cent cinquante mille en Irlande. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, t. IV, p.* 200.

kerque et la Jamaïque aux Espagnols, forcer la France et la Suède à rechercher son alliance, et, tenant d'une main ferme le sceptre des mers, faire respecter le nom anglais chez toutes les nations : voilà Cromwell.

PERSONNAGES.

CHARLES I, roi d'Angleterre.
Le duc de GLOCESTER, fils du roi.
La princesse ÉLISABETH, fille du roi.
THOMAS FAIRFAX, général en chef de l'armée du parlement.
OLIVIER CROMWELL, lieutenant-général.
Le duc d'HAMILTON, général de Charles I.

Le duc DE RICHEMOND,
Le marquis d'HERTFORD,
Le comte DE LINDSEY,
Le comte DE SOUTHAMPTON,
} du parti du roi.

Lady FAIRFAX.
JUXON, évêque de Londres.
Lord GREY DE GROBY, dévoué à la faction des indépendans.
IRETON, gendre de Cromwell.

FLEETWOOD,
HUTCHINSON,
LUDLOW,
LAMBERT,
HARRISSON,
PRIDE,
THOMLINSON,
HACKER,
} indépendans, et officiers supérieurs de l'armée du parlement.

VANES, indépendant.
ALGERNON SIDNEY, indépendant.
HOLLES, chef des presbytériens.

MASSEY. GUILLAUME WALLER, STAPLETON, GLOTWORTHY, COPLEY, BROWN.	presbytériens.

WHITELOCKE, membre des communes.
WIDDRINGTON, membre des communes.
BRADSHAW, président de la haute cour de justice.
COOKE, solliciteur-général.
L'ORATEUR de la chambre des communes.
LE COLONEL INGOLSBY, parent de Cromwell.
SAINT-JEAN, parent de Cromwell.
SIR JOHN CROMWELL, cousin de Cromwell.
PHILIPPE WARWICK, vieillard attaché à la personne du roi.

BROUGTHON, PHELPES,	greffiers de la haute cour de justice.
MANWARING, SIBITHROPE,	ministres anglicans.

DENDY, sergent d'armes.
AXTEL, officier.
UNE FEMME, dite LA VIERGE D'HERTFORD.
Membres des communes.
Membres de la haute cour de justice.
Clercs des communes.
Huissiers de la haute cour.
Un domestique de Cromwell.
Quelques scrophuleux.
Officiers, soldats, royalistes, presbytériens, puritains, indépendans, niveleurs, peuple.

LA

MORT DE CHARLES I,

ROI D'ANGLETERRE,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Dans un château près de Windsor, à sept heures du matin.)

CHARLES I,

assis devant une table sur laquelle il y a des papiers et des lumières.

Je n'en doute pas; ils veulent ma mort. Le poison est déja préparé peut-être....(1) Reine infortunée, je ne te reverrai plus que dans le sein de Dieu! Et mes enfans, que deviendront-ils? Me permettra-t-on seulement de les embrasser avant de mourir? Non: ce serait une faveur; on me la refusera... Les cruels! comme ils se plaisent à m'avilir dans mes malheurs! Ils me mettent sous la garde d'un misérable tiré de la lie du peuple....(2). M'avilir! jamais. Fort de ma conscience, de mes droits, de

sceptre que je dois au Dieu de mes ancêtres, je ne fléchirai ni devant les communes, ni devant l'armée. La rébellion peut me précipiter du trône, mais je ne composerai jamais avec elle. Mes amis n'auront pas à rougir pour le prince qu'ils ont si malheureusement servi (3).

(Un instant de silence.)

Relisons ma prière, et puisse Dieu me fortifier contre les terreurs de la mort et les crimes de mes sujets (4) !

(Le roi prend un papier qu'il lit à voix basse et avec attendrissement.)

Religion divine, que mon cœur a besoin de tes consolations ! Sans toi, sans tes promesses, je serais le plus malheureux des hommes.

(Le roi met sous enveloppe cette prière écrite de sa main, et se lève.)

SCÈNE II.

CHARLES I, WARWICK (5).

CHARLES I.

Bonjour, mon cher Warwick. Avez-vous bien passé la nuit ?

WARWICK.

Hélas ! sire, je ne dors plus depuis la fatale journée de Naseby. Votre majesté est si malheureuse....

Voir mon roi sous le poignard d'infâmes scélérats...
(Il verse quelques larmes). Ah! j'ai vécu trop longtemps.

CHARLES I.

Essuyez vos larmes, mon ami, et comptons sur la Providence.

WARWICK.

Elle trompe souvent les espérances de la vertu.

CHARLES I.

Quelquefois dans ce monde, mais jamais dans l'autre.

(Il s'approche de la table et prend la prière qu'il vient de lire.)

Voici un papier cacheté que je vous charge de remettre de ma part à M. Juxon, évêque de Londres.

WARWICK.

Le plus honnête homme des trois royaumes.

CHARLES I.

Je commence à avoir froid : ordonnez qu'on fasse un peu de feu.

WARWICK.

Sire, mille excuses. Je n'aurais pas dû attendre les ordres de votre Majesté; mais ma pauvre tête est si troublée....

(Il sort un instant.)

CHARLES I.

Respectable serviteur...! Et voilà cependant les hommes que nous méprisons quand la fortune nous sourit!

(Warwick rentre, et jette dans le poêle quelques charbons allumés.)

Quoi ! vous vous donnez la peine...? Il n'y a donc personne ici pour vous aider...?

WARWICK.

Personne, Sire. Aucun de vos sujets ne partage avec moi l'honneur de vous servir.

CHARLES I, *avec émotion.*

Un vieillard ! Les misérables.... !

(*Warwick prend un soufflet ; mais le roi s'en empare avec vivacité, et souffle lui-même le feu.*)

WARWICK,

Se jetant aux pieds du roi et lui baisant la main.

O mon maître ! mon vertueux maître !

(*Le colonel Harrisson entre.*)

CHARLES I.

Relevez-vous, Warwick, relevez-vous.

(*Warwick se relève, et le roi le presse dans ses bras.*)

SCÈNE III.

CHARLES I, WARWICK, HARRISSON.

CHARLES I.

Vous voyez, monsieur, que j'ai encore des amis, et que la rébellion n'a pas élevé un mur d'airain entre moi et tous mes sujets.

HARRISSON.

Sire, un peuple n'est jamais rebelle, car il est la source de tout pouvoir légitime (6).

CHARLES I.

Vous répétez fidèlement la leçon des factieux; mais un droit, sans aucune sanction divine et que la force seule soutient, ressemble beaucoup à celui des brigands qui, le pistolet à la main....

HARRISSON.

Votre majesté oublie qu'elle est dans les fers, et que rien ne m'oblige à souffrir ses insultes.

CHARLES I.

N'oubliez pas vous-même que vous êtes né mon sujet.

HARRISSON.

Vous vous trompez, sire : je suis né pour travailler à l'établissement du règne de Jésus; voilà ma carrière, et rien au monde ne pourra m'en détourner. Satan lui-même échouerait....

CHARLES I.

Vous n'avez rien à craindre des puissances de l'enfer; elles sont vos complices.

HARRISSON.

Votre majesté blasphème, mais le règne des saints n'en arrivera pas moins.... Le duc d'Hamilton,

retenu prisonnier dans ce château, demande à vous voir.

CHARLES I, sans regarder Harrisson.

Puisqu'il a expié toutes ses fautes, je le recevrai avec plaisir.

HARRISSON.

Après cette entrevue, votre majesté voudra bien se disposer à partir pour Saint-James.

WARWICK.

Monsieur le colonel permettra-t-il à son maître de prendre quelque chose avant de se mettre en route ?

HARRISSON.

Je ne m'y oppose nullement.

CHARLES I.

La faveur est grande, mais je n'en profiterai pas. Un prisonnier tel que moi doit être plus que sobre.

HARRISSON.

Je me suis déja aperçu que votre majesté craignait d'être empoisonnée, et rien cependant ne l'autorise à croire....

CHARLES I.

Qui ose porter la main sur son roi....

HARRISSON.

Sire, le parlement est incapable d'un crime (7).

CHARLES I.

Et l'armée ?

HARRISSON.

Encore moins peut-être.

CHARLES I.

Ma captivité prouve le contraire.

HARRISSON.

Sire, votre captivité n'est qu'un acte.....

CHARLES I.

Brisons là, monsieur le colonel. J'attends le duc d'Hamilton.

(Harrisson se retire.)

SCÈNE IV.

CHARLES I, WARWICK, HAMILTON, un instant après.

CHARLES I.

Quelle insolence !

WARWICK.

L'insolence d'un parvenu.

CHARLES I, avec un accent de mépris.

Il y a dans le cœur de l'homme un sentiment cruel et lâche qui se plaît à outrager la puissance déchue....

(Hamilton entre, et Warwick sort après avoir salué le roi.)

HAMILTON, se jetant aux pieds de Charles.

O mon cher maître !

CHARLES I, en l'embrassant.

J'ai été aussi un bon maître pour vous (8).

HAMILTON.

Sire, pour tous vos sujets, et vous êtes dans les fers !

CHARLES I.

Ce crime était facile à prévoir. On m'avait même conseillé de m'évader de Newport (9) ; mais j'avais promis au parlement de ne pas prendre la fuite (10).

HAMILTON.

Quoi ! cet engagement envers des rebelles a pu vous enchaîner ?

CHARLES I.

Monsieur le duc, on ne doit jamais capituler avec l'honneur ; j'aime mieux être sa victime, que de donner à mes ennemis le droit de dire que j'y ai manqué. Au surplus, les violences dont j'ai à me plaindre aujourd'hui ne sont pas l'œuvre du parlement ; je compte encore sur lui.

HAMILTON.

Puisse la majorité presbytérienne défendre le trône contre les attentats que méditent Ireton et Cromwell !

CHARLES I.

Ce sont de grands ambitieux, mais je ne puis croire qu'ils osent aspirer au pouvoir suprême. Cromwell serait le plus perfide de mes sujets, s'il avait conçu ce coupable dessein ; car il m'a fait offrir en secret l'appui de l'armée contre le parlement (11). C'est aussi par ses conseils que j'ai quitté Hamptoncourt, pour me réfugier dans l'île de Wight (12). D'ailleurs j'ai la preuve que lui et son gendre ne sont pas rebelles à de certaines propositions ; celui-ci a été sur le point d'accepter le gouvernement d'Irlande, et l'autre, la jarretière, avec le titre de comte d'Essex et le commandement de l'armée (13).

HAMILTON.

J'ignorais, sire, que votre majesté eût daigné faire des propositions de cette nature...

CHARLES I.

C'est une faiblesse peut-être; mais un homme qui se noie s'attache à tout ce qui lui tombe sous la main.

HAMILTON.

Ces factieux n'ont pas cru sans doute que le rang auquel vous vouliez les élever fût digne d'eux, puisqu'ils ne s'en sont pas contentés.

CHARLES I.

Je ne sais à quelle fatalité attribuer la rupture

de cette négociation. Le temps révélera bien des choses, et peut-être beaucoup de crimes.

HAMILTON.

J'avouerai à votre majesté que Cromwell ne m'inspire aucune confiance; je le crois capable de tout pour s'emparer du pouvoir. Si les puissances étrangères lui laissent accomplir ses desseins...

CHARLES I.

Je n'ai aucun secours à attendre des rois de l'Europe.

HAMILTON.

Espérons, sire, que la France, qui a vu naître votre auguste épouse, sentira enfin qu'il est de sa dignité de vous défendre contre vos ennemis.

CHARLES I.

La France n'a-t-elle pas fomenté les premiers troubles en Écosse, et fourni de l'argent et des armes aux covenantaires (14)? N'a-t-elle pas continué à favoriser le parlement (15)? Mes sujets me remettront sur le trône, ou je n'y remonterai jamais... Mais parlons un peu de vous, monsieur le duc. Comment êtes-vous traité ici?

HAMILTON.

Sire, avec toute l'humanité et les égards que l'on doit attendre de ceux dont notre malheureuse révolution a fait des hommes importans.

CHARLES I.

Cela ne m'étonne pas : nous sommes plongés tous deux dans la boue que la tempête a soulevée du fond des mers ; mais le beau temps reviendra peut-être, et alors nous nous reverrons libres et toujours amis.

(Harrisson entre, accompagné de deux soldats.)

HAMILTON.

L'estime dont m'honore votre majesté est la plus douce consolation...

SCÈNE V.

CHARLES I, HAMILTON, HARRISSON, DEUX SOLDATS.

HARRISSON.

Sire, je vous prie de vouloir bien me suivre ; votre escorte vous attend.

CHARLES I.

Adieu, monsieur le duc. Recevez encore cette marque de mon estime et de mon amitié.

(Il lui donne sa main à baiser.)

HAMILTON, avec émotion, et se jetant aux pieds du roi.

Ah ! sire, que ne puis-je mourir aux pieds de votre majesté ! Que ne puis-je accumuler sur ma tête tous les malheurs dont votre personne sacrée...

CHARLES I.

Consolez-vous, mon cher duc... j'ai le cœur trop ému pour vous témoigner à quel point je suis touché... (Il l'embrasse.) Adieu, mon honorable ami. (Il sort.)

HARRISSON, aux deux soldats.

Reconduisez cet homme en prison.

(Hamilton se retire.)

Quel Caliban de cour! ces gens-là ne savent que lécher les pieds de leur maître (16).

SCÈNE VI.

(Sur la route de Windsor à Saint-James.)

GROUPES COMPOSÉS DE ROYALISTES, DE PURITAINS ET DE NIVELEURS; PEUPLE, à quelque distance.

UN PURITAIN.

Quelle foule! si elle augmente encore, nous serons tous écrasés.

UN NIVELEUR.

Et Charles Stuart avec nous : ce sera du moins une consolation.

UN ROYALISTE.

Pourquoi appelez-vous le roi Charles Stuart?

LE MÊME NIVELEUR.

Parce que c'est son nom.

LE MÊME ROYALISTE.

Son nom est Charles premier.

LE MÊME NIVELEUR.

Soit. Charles premier et dernier.

UN AUTRE NIVELEUR.

Bien dit. Plus de roi, plus de lords, plus de pairs, plus de nobles : le peuple, rien que le peuple.

UN ROYALISTE, très-bas au Niveleur.

Le peuple n'est qu'un monstre à mille et mille têtes, dont on ferait bien d'abattre quelques-unes pour lui apprendre à vivre.

LE MÊME NIVELEUR.

Que dites-vous?

LE ROYALISTE.

Je ne dis rien : j'ai dit.

LE NIVELEUR.

Ce sont, je crois, des injures à la nation. Répétez tout haut ce que vous venez de me dire à l'oreille.

LE ROYALISTE.

Plus de nobles, n'est-ce pas?

LE NIVELEUR.

Non, plus de nobles.

LE ROYALISTE.

Pourquoi donc le presbytérien Holles a-t-il accepté le titre de vicomte, et les républicains Haslerigh, Vanes et Cromwell, celui de baron (17)?

LE NIVELEUR.

Je n'approuve rien de tout cela.

LE ROYALISTE.

A la bonne heure. Mais si le parlement vous créait seulement chevalier, vous changeriez d'avis.

LE NIVELEUR.

Jamais!

LE ROYALISTE.

Quand un homme hait la noblesse, il y a un moyen toujours sûr de le ramener à des sentimens, plus charitables.

UN PURITAIN.

Quel est-il?

LE ROYALISTE.

C'est de lui envoyer un titre héréditaire.

LE PURITAIN.

Ce moyen n'est pas infaillible.

LE ROYALISTE.

Il a cependant réussi dans tous les siècles, par la

raison que l'on change ordinairement de principes en changeant de position sociale. D'un pauvre faites un riche, d'un plébéien un noble, d'un esclave un maître, et voilà trois hommes retournés sous tous les rapports. Marius, patricien, eût été Sylla, si ce dernier avait pris le parti du peuple. L'intérêt est toujours...

UN AUTRE ROYALISTE.

Monsieur, vos principes me paraissent trop absolus.

LE NIVELEUR.

C'est un outrage aux défenseurs de la liberté.

LE PREMIER ROYALISTE.

J'en doute ; mais, au surplus, l'avenir nous l'apprendra.

UN PURITAIN.

L'avenir confirmera le passé. Était-ce par intérêt que le vertueux Prynne prêchait contre les spectacles, contre la musique, contre la danse et autres inventions du diable (18)? Était-ce par intérêt qu'il se réjouissait sur l'échafaud de souffrir pour la vérité ?

LE ROYALISTE.

Votre Prynne était un fou...

UN AUTRE ROYALISTE.

Un fanatique.

LE PURITAIN.

Un saint homme, honneur de la religion!

UN NIVELEUR.

Les oreilles de Prynne en feront couper d'autres, car nous connaissons notre devoir (19). On lit dans la Bible qu'il faut expier le sang par le sang (20).

LE DERNIER ROYALISTE.

Vous feriez beaucoup mieux d'y chercher des paroles de paix.

LE NIVELEUR.

Point de paix. Celui qui tire l'épée contre son souverain doit en même temps jeter le fourreau (21).

UN AUTRE ROYALISTE.

Sans doute, surtout quand il la tire pour un surplis, pour des balustrades placées autour de l'autel, pour de l'eau bénite, et pour des chapes plus ou moins brodées (22).

UN PURITAIN.

Nous voulons la religion dans toute sa pureté.

LE MÊME ROYALISTE.

Eh mon dieu! soyons chacun de la nôtre, et ne persécutons personne.

LE NIVELEUR.

Vous condamnez par ce principe la conduite de Charles Stuart.

LE ROYALISTE.

J'en conviens : il a des torts comme homme et comme roi ; mais on a tort aussi de pousser les choses au point...

LE NIVELEUR.

Que direz-vous donc quand nous serons tout-à-fait les maîtres ?

LE ROYALISTE.

Je désire que le ciel vous entende, car l'anarchie se dévore elle-même. Beaucoup de désordres, beaucoup de persécutions, beaucoup de crimes, et le trône sera relevé.

UN AUTRE ROYALISTE.

Il vaudrait mieux qu'il se soutînt...

LE NIVELEUR.

Le trône relevé ? jamais !

LE ROYALISTE.

Vous ne savez donc pas que les extrêmes se touchent ?

LE NIVELEUR.

Je sais que le roi est notre prisonnier, et voilà ma réponse.

SCÈNE VII.

LES MÊMES PERSONNAGES, CHARLES I, WARWICK, HARRISSON, dans une voiture entourée de gardes; PEUPLE.

PLUSIEURS VOIX.

Le voilà! le voilà!

(La foule se presse autour de la voiture du roi.)

UN DES GARDES, au peuple.

Retirez-vous donc, retirez-vous.

UN AUTRE GARDE.

Place!

(Le roi salue le peuple.)

PLUSIEURS VOIX.

Le pauvre homme! — Comme il a l'air malheureux! — Il a laissé croître sa barbe. — Vive le roi! — Tais-toi, cavalier (*). — Laissez-moi m'approcher de la voiture; je suis malade (**). — En voilà un qui croit encore à ces sottises-là. — Vive le parlement! — Vive l'armée! — Vive notre bon roi!

(*) On appelait ainsi les royalistes.

(**) C'est un scrophuleux.

CHARLES I, au peuple.

Oui, j'ai toujours été un bon roi; vous êtes tous mes enfans.

WARWICK, au peuple.

Arrachez votre père à ses ennemis.

PLUSIEURS VOIX.

On veut l'assassiner.

HARRISSON, au roi.

Je prie votre majesté d'apaiser ce tumulte, ou bien je ferai charger la foule à coups de sabre.

CHARLES I.

Il me paraît, monsieur le colonel, que vous avez un grand respect pour le peuple. Si tout le monde demandait ma tête, le tumulte ne vous déplairait pas probablement.

HARRISSON.

Je n'ai aucun compte à rendre de mes sentimens à votre majesté.

CHARLES I.

Faites arrêter la voiture, et je parlerai au peuple; car je ne veux pas qu'il soit sabré par un républicain, par un homme de la cinquième monarchie.

HARRISSON, mettant la tête à la portière.

Arrêtez un moment.

PLUSIEURS VOIX.

Le roi veut nous parler.

CHARLES I, au peuple.

Mes enfans, nous sommes tous victimes des factions qui nous divisent. Les nations se sont elles-mêmes engagées dans la fosse qu'elles avaient faite pour m'y faire punir (23). Mais il faut espérer, qu'avec l'aide du Seigneur, à qui je dois ma couronne, la paix succédera aux fureurs de la guerre civile, et que, réunis tous sous mon sceptre protecteur, vous jouirez enfin de la liberté que vous accordent les lois du royaume.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui; la paix! la liberté!

CHARLES I.

Accompagnez-moi tranquillement jusqu'à Saint-James. Votre père vous en prie, et votre roi vous l'ordonne.

UN PURITAIN, à un autre puritain.

Leur gosier est un sépulcre ouvert. Ils se sont servis de leurs langues pour tromper avec adresse; ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic (24).

PLUSIEURS SCROPHULEUX.

Sire! sire!

CHARLES I, au colonel Harrisson, qui allait donner l'ordre de continuer la marche.

Un moment : ces hommes veulent me parler.

HARRISSON.

Ils n'ont rien à vous dire.

WARWICK.

Qu'en savez-vous?

CHARLES I, aux scrophuleux.

Approchez, approchez.

UN SCROPHULEUX.

Sire, je suis malade; touchez-moi (25).

UN AUTRE.

Et moi aussi.

CHARLES I.

Très-volontiers, mes enfans.

(On ouvre la portière, et le roi touche les scrophuleux.)

Puisse le Seigneur vous guérir, et être toujours avec vous!

UN SCROPHULEUX.

Nous le prierons tous les jours pour votre majesté.

HARRISSON, aux gardes.

Avançons!

(Le cortége se remet en marche.)

UN NIVELEUR, à un malade.

Si vous voulez vous purifier le sang, je vous conseille de ne pas vous contenter de ce remède, imbécile!

LE SCROPHULEUX.

Imbécile vous-même ! L'expérience prouve que tous nos rois....

LE NIVELEUR.

Elle prouve que tous nos rois ont appésanti leur sceptre sur de pauvres têtes. Mais les temps sont changés.

UN PURITAIN.

Heureusement ! (Il chante d'une voix forte.) « Les princes « se sont assemblés contre le seigneur et contre son « Christ. Rompons leurs liens, et rejetons leur « joug loin de nous (26). »

(Quelques puritains répètent ces versets.)

UN ROYALISTE.

C'est une indignité. Insulter le roi dans les fers !

UN AUTRE PURITAIN.

Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu (27).

UN NIVELEUR, s'approchant de la voiture du roi.

A vos tentes, ô Israël (28) !

CHARLES I.

Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (29).

(Quelques puritains continuent à chanter le psaume commencé.)

PLUSIEURS VOIX.

Taisez - vous, fanatiques, taisez - vous, tailleurs (30). Vive le roi!

CHARLES I, au peuple.

Mes enfans, prions ensemble. « Écoutez favora-« blement, Seigneur, la justice de ma cause; soyez « attentif à mon humble supplication (31). »

PLUSIEURS VOIX.

Chantons tous, chantons !

(On chante une partie du psaume dont le roi vient de citer le premier verset.)

CHARLES I, avec émotion.

Quand pourrai-je rendre ce peuple aussi heureux que je le désire?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES PERSONNAGES, CROMWELL, FLEETWOOD, PEUPLE.

(Cromwell et Fleetwood sont à cheval ; ils ont, chacun, une bible à fermoirs suspendue à l'arçon de leur selle.)

CROMWELL, bas à Fleetwood.

Nous avons le roi sous la main, et le parlement dans notre poche (32).

FLEETWOOD.

Point de miséricorde, point de pitié pour le tyran

CROMWELL.

Ne perdons pas de vue la grande affaire (33). Mais toujours dans les nuages, mon ami, toujours; c'est ainsi qu'on avance sans avoir l'air de faire un pas.

UN HOMME DU PEUPLE.

Voilà le brasseur (34).

QUELQUES VOIX.

Le vieux Noll! Le vieux Noll (35)!

D'AUTRES VOIX.

Vive l'armée!

CROMWELL.

Vivent l'Angleterre et la sainte religion!

UN NIVELEUR.

Malheur à lui, s'il veut régner sur des hommes qui sont ses égaux!

(Cromwell descend de cheval, fait arrêter la voiture du roi, et y monte. On se remet en marche.)

UN ROYALISTE.

Il caressera sa victime jusqu'au dernier moment.

CROMWELL.

Sire, je me présente devant votre majesté pour la rassurer sur les résultats de sa captivité. Le parlement, à l'exemple de Dieu, ne demande le sang de personne; il ne veut point la mort des pécheurs, mais leur conversion (36).

CHARLES I.

Le parlement est innocent du crime inouï que l'on commet en ma personne; c'est l'armée qui me tient dans les fers; c'est elle qui vient de déclarer que je ne suis plus roi, et que j'appartiens à la justice pour le sang que j'ai fait répandre; ce sont ses chefs qui veulent partager entre eux le pouvoir souverain. Sachez cependant, monsieur, que la Prérogative des rois ressemble à la puissance divine, que je ne dois aucun compte de mon administration à mes sujets, et que Dieu seul a le droit de me juger (37).

CROMWELL.

Le ciel, qui lit dans mon âme, sait que je me suis opposé de tous mes moyens aux mesures qui affligent votre majesté. Je la supplie de vouloir bien se rappeler que c'est par mes conseils qu'elle a quitté Hamptoncourt pour se rendre dans l'île de Wight, où je croyais qu'elle serait plus à l'abri de la haine des agitateurs.

QUELQUES VOIX, dans la foule.

Vive notre bon roi!

CHARLES I, à Cromwell.

Vous devez être convaincu, monsieur, que le peuple n'est pas complice du crime de l'armée.

CROMWELL.

Hélas! sire, le seigneur a dérobé pour un temps

sa face à Jacob ; et c'est sans doute pour nous punir de nos péchés, qu'il a jeté parmi nous des semences de discorde....

CHARLES I.

Oui, j'ai commis un grand péché en consentant à la mort du comte de Straford ; j'aurais dû suivre les conseils du respectable Juxon (38).

CROMWELL.

Cet homme vertueux jouit de l'estime de toute l'Angleterre, tandis que je me suis attiré la haine de la nation pour avoir tâché de tenir la balance de l'équité entre le trône et le peuple, pour avoir pensé que l'intérêt des honnêtes gens était l'intérêt du royaume (39). J'affirme à votre majesté que si je pouvais me dérober aux affaires publiques.... car c'est un grand sujet de découragement....

CHARLES I.

Une grande responsabilité pèse sur vous, monsieur ; vous devez me tirer de l'abîme où m'a jeté le parti dont vous êtes le chef. Si vous ne sauvez pas l'Angleterre de l'esprit de vertige qui la travaille aujourd'hui, l'horreur attachée à votre nom me vengera, dans la postérité, des crimes que l'on commet, et de ceux que l'on médite.

CROMWELL.

J'ai eu quelque influence pour le bien, mais

jamais pour le mal. Votre majesté apprendra à me connaître.

CHARLES I.

On vous prête cependant un propos qui, s'il est vrai, prouve que j'ai tout à craindre de vous.

CROMWELL.

Sire, dans tous les temps l'innocence a été calomniée.

CHARLES I.

Cela est vrai, mais aussi l'hypocrisie prend quelquefois le masque de la vertu. Je désire au surplus que cette vérité ne vous soit point applicable, et je ne vous l'applique pas, quoique l'on m'ait assuré...

CROMWELL.

Qu'a-t-on rapporté à votre majesté?

CHARLES I, en le regardant fixement.

Que vous avez dit, après la mort de mon frère, le roi de France : Il est mort un roi moins méchant que le nôtre; mais quand tous les rois seraient morts avec lui, la condition de l'Europe n'en serait que meilleure (40).

CROMWELL.

Le Seigneur ne m'a pas donné le courage de supporter de sang-froid de semblables calomnies, mais je me respecte trop pour y répondre.

CHARLES I.

Je vous crois, monsieur, je vous crois.

UN PRESBYTÉRIEN, *dans la foule.*

Que peuvent-ils se dire ?

UN ROYALISTE.

Le fort amuse le faible.

UN NIVELEUR.

Tout est permis contre un roi.

LE ROYALISTE.

Belle politique et belle morale !

LE NIVELEUR.

Notre morale vaut bien celle des princes.

LE ROYALISTE.

Si elle ne vaut que celle des princes, vous n'avez pas le droit de la croire meilleure.

LE NIVELEUR.

Chacun son tour dans ce monde.

LE ROYALISTE.

A la bonne heure : voilà du moins de la franchise. Je vois que si vous devenez général, vous serez au besoin du parti des officiers contre les soldats.

LE NIVELEUR.

Vous êtes un insolent.

LE ROYALISTE.

Je ne le pense pas, mais je vous connais vous et vos pareils. Adieu. (Il se perd dans la foule.)

LE NIVELEUR.

Vive l'armée! Vive la liberté!

UN PRESBYTÉRIEN, un peu éloigné du niveleur.

C'est comme si l'on disait : Vive le poison ! Vive la santé !

UN ROYALISTE.

Ces imbéciles méritent d'être écrasés sous un sceptre de fer, et ils le seront.

LE PRESBYTÉRIEN.

Dieu sait ce que tout cela deviendra !

(La voiture du roi arrive à Saint-James.)

CROMWELL.

J'aurai l'honneur d'accompagner votre majesté jusque dans ses appartemens. Le roi, Cromwell, Warwick et Harrisson descendent de voiture. Au colonel Harrisson. Restez ici avec votre escorte.

HARRISSON.

C'est bien , général.

CHARLES I,

à Cromwell et à Fleetwood, en entrant dans ses appartemens.

Vous ne sauriez exister sans moi ; vous ne parviendrez jamais à composer la nation sans mon assistance (41); mais aujourd'hui tout est bouleversé

parmi nous, et l'arche du Seigneur est dans le temple de Dagon.

CROMWELL.

Sire, nous l'enlèverons aux Philistins pour la ramener en Israël.

CHARLES I.

Je le désire autant pour vous que pour moi.

CROMWELL, avec mystère et à voix basse.

Notre premier soin sera de purger les communes, afin qu'il soit plus facile de traiter avec elles dans les intérêts de votre majesté (42).

FLEETWOOD.

C'est le seul moyen d'en finir.

(Cromwell et Fleetwood saluent le roi et se retirent.)

CROMWELL, bas à Fleetwood.

Donnez l'ordre au colonel Harrisson de se faire remplacer ici par Hacker et Thomlinson; ils répondront sur leurs têtes de la personne du roi.

FLEETWOOD.

On peut compter sur eux.

CROMWELL.

Toute la force armée dans Londres, et le parlement bloqué (43).

FLEETWOOD.

Vous serez obéi.

(Cromwell remonte à cheval, et se rend à White-Hall, où il a pris son logement.)

SCÈNE IX (44).

(Le lendemain au matin.)

(A Westminster, chambre des communes.)

L'ORATEUR (*), WALLER, STAPLETON, MASSEY, BROWN, COPLEY, VANES, SIDNEY, HOLLES, HUTCHINSON, FLEETWOOD, HARRISSON, PLUSIEURS AUTRES MEMBRES DES COMMUNES, LES CLERCS DE LA CHAMBRE.

L'ORATEUR.

Honorables membres, on vient de me remettre une pièce importante que je vais vous communiquer.

PLUSIEURS VOIX.

Écoutez! écoutez!

(L'orateur remet cette pièce à l'un des clercs.)

LE CLERC.

Remontrance de l'armée au parlement (45).

« Honorables membres, nous vous prions de ne pas « terminer votre traité avec le roi; d'exclure celui-

(*) On sait que le président de la chambre des communes est appelé l'orateur (*Speaker*).

« ci du gouvernement; de le punir par les voies de « la justice, comme étant la cause de tous les maux « du royaume, et de marquer au prince de Galles « et au duc d'Yorck un jour pour comparaître de« vant le parlement, et répondre aux accusations « qu'on pourra faire contre eux. S'ils y manquent, « qu'ils soient déclarés traîtres.

« Nous demandons aussi que l'on mette fin au « parlement actuel, et qu'on en choisisse un autre. »

(Agitation dans l'assemblée.)

« Nous voulons de plus que le roi soit dorénavant « électif, et considéré comme un commissaire du « peuple.

« L'armée espère que sa remontrance sera favo« rablement accueillie, quoiqu'elle ne soit faite que « par des soldats, qui ne sont que des serviteurs; « mais les maîtres sont eux-mêmes des serviteurs et « des commissaires du royaume. »

PLUSIEURS VOIX.

C'est une abomination! Nous sommes les jouets de l'armée.

WALLER.

Prétendre nous imposer des lois! Pour toute réponse, foulons la remontrance à nos pieds.

VANES.

Les Gaulois sont entrés dans Rome; ils entourent le Capitole. Du courage, mes amis! Vive la liberté!

SIDNEY.

Cromwell nous a trahis; je demande qu'il soit déclaré traître par le parlement, et puni comme tel.

PLUSIEURS MEMBRES.

Oui! oui!

BROWN.

C'est d'après les ordres de lord Fairfax que l'armée vient d'entrer dans Londres.

SIDNEY.

Lord Fairfax marche depuis long-temps dans une atmosphère ténébreuse; il sert Cromwell sans s'en douter. Qu'un grand exemple de justice apprenne à l'Angleterre que nous ne voulons pas plus de la tyrannie militaire que de la tyrannie royale.

QUELQUES MEMBRES PRESBYTÉRIENS.

Concluons notre traité avec le roi.

PLUSIEURS VOIX.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

HUTCHINSON.

Presbytériens, car c'est à vous seuls que je m'adresse, je hais autant votre modération que la violence de l'armée. Vous avez perdu l'Angleterre en composant avec les principes. Il y a long-temps que nous devrions être délivrés du trône et des généraux ambitieux qui nous oppriment. C'est vous qui, au lieu d'élever votre noble pays au rang des répu-

bliques, avez imposé au roi des conditions qu'il ne devait pas accepter ; c'est vous qui avez donné à l'armée, en éternisant le commandement dans les mêmes mains, cette audace dont vous voyez aujourd'hui les déplorables effets. Vous n'avez su ni consolider la monarchie constitutionnelle, ni créer la véritable liberté. Ployez donc sous les conséquences de votre conduite impolitique et lâche, et jetez-vous dans les bras du roi pour vous soustraire au glaive de Cromwell. Mais que dis-je? L'un est captif, et l'autre, couvert de lauriers et de gloire! Il ne vous reste plus qu'à reculer devant les prétentions illégitimes de Charles Stuart, qu'à reculer inutilement devant un sceptre, car l'ennemi de nos libertés marche sans obstacle au pouvoir souverain. Fort de la force que vous lui avez donnée, il vous écrasera de son épée, de son nom, de son génie.

QUELQUES PRESBYTÉRIENS.

Mauvais prophète!

HUTCHINSON.

C'est l'Esprit saint qui vous parle par ma voix. Vous avez fait César ; subissez-le.

(Grande agitation.)

HOLLES.

L'honorable membre, qui vient de nous adresser des reproches que nous ne méritons pas, oublie que c'est nous qui avons déployé les premiers l'étendard

de la liberté contre le despotisme de la cour; il oublie que c'est nous qui avons donné des fers au roi... (46).

FLEETWOOD.

Vous n'avez fait que la moitié de l'ouvrage.

HOLLES.

Est-ce au moment du combat contre l'ennemi commun, que nous devrions rester divisés d'opinions ? Qu'avons-nous tous de plus cher que la liberté ? N'a-t-elle pas été le but de tous nos travaux ? Et quand nous sommes sur le point de la perdre, quand un de ses enfans la tient sous le poignard, nous jetons parmi nous de nouveaux brandons de discorde, au lieu de nous serrer tous les uns contre les autres, pour résister à la tyrannie qui menace notre indépendance !

PLUSIEURS VOIX.

Très bien !

HOLLES.

Opposons la phalange macédonienne à l'homme qui marche contre nous, et que la royauté soit notre point d'appui. Je demande donc que les communes déclarent que *les concessions du roi sont un fondement sur lequel les chambres peuvent s'employer à l'établissement de la nation* (47).

UNE GRANDE PARTIE DE LA CHAMBRE.

Oui ! oui !

UN MEMBRE.

La discussion est terminée. Aux voix !

FLEETWOOD, qui se lève.

Pas encore.

QUELQUES VOIX.

Écoutez !

FLEETWOOD.

Le trône des Stuarts est renversé pour toujours...

PLUSIEURS MEMBRES.

Non ! non !

FLEETWOOD.

Vous ne pouvez pas traiter avec un homme qui a déclaré la guerre à la nation pour lui ravir toutes ses libertés. L'armée, composée de citoyens...

UNE VOIX.

D'ambitieux.

FLEETWOOD.

L'armée, composée de citoyens, n'a fait que son devoir en arrêtant le roi, et je fais le mien en vous demandant justice contre un prince....

PLUSIEURS VOIX.

A bas les agitateurs ! Il est envoyé ici par Cromwell.

FLEETWOOD.

Il a arboré l'étendard de la tyrannie contre le peuple souverain....

MASSEY.

C'est le roi qui est notre souverain ; c'est avec lui que nous devons traiter. Vous n'êtes qu'un rebelle.

FLEETWOOD,

se tournant du côté du membre qui vient de l'interrompre.

Tout pouvoir légitime émane du peuple (*), et par conséquent le rebelle est celui qui vend sa conscience à un despote pour en obtenir des faveurs et des richesses ; le rebelle est celui qui sacrifie sa patrie à l'ambition de son auguste maître ; le rebelle est celui qui, foulant à ses pieds la volonté nationale...

PLUSIEURS MEMBRES.

A bas le niveleur !

FLEETWOOD.

La rébellion était dans le camp de Tarquin ; la justice et le droit, dans le camp de Brutus.

(Agitation.)

MASSEY.

Que deviendrons-nous, messieurs, si de pareils principes n'attirent pas votre indignation sur la tête de l'anarchiste qui ose vous les faire entendre comme des vérités sacramentelles ? Que devien-

---

(*) C'était un des principes des indépendans, et les communes l'ont reconnu peu de temps avant la mort de Charles Ier. Voyez David Hume, *Hist. d'Angleterre*, t. XV, p. 462, Yverdon, 1781.

drons-nous si cette épouvantable théorie politique, digne de quelques échappés de Bedlam, est un jour le flambeau incendiaire à la lueur duquel voudra marcher la nation? Oui, sans doute, le peuple jouit légitimement du pouvoir souverain dans une république démocratique, car cela est de la nature de ce gouvernement. Mais prétendre, en principe absolu, que la souveraineté réside dans le peuple, c'est le comble du délire. D'ailleurs un monarque à vingt millions de têtes est un être de raison que personne ne conçoit; comment s'accorderait-il avec lui-même? Où serait ici l'unité de volonté, sans laquelle il n'y a dans l'état qu'horrible confusion, troubles civils, anarchie? Mais c'est trop m'appesantir sur une doctrine qui n'aura pas beaucoup de partisans dans cette chambre; je le jure sur votre loyauté, messieurs, sur vos principes connus, et le désir que vous avez de remettre à flot le vaisseau de l'état. Le but de notre mémorable révolution n'a jamais été de renverser le trône. Nous n'avons voulu que ce que nous voulons encore: l'anéantissement de l'épiscopat et la diminution de la prérogative royale. Voilà notre ancre de salut; restons-y attachés, ou bien notre malheureuse patrie, livrée aux fureurs des factions, s'abreuvera de son propre sang; et nous aurons consolidé, sans le vouloir, les gouvernemens absolus, car c'est donner des armes aux tyrans que de commettre des

crimes au nom de la liberté. Tous les vrais Anglais, tous les amis de l'ordre et de l'indépendance légale, vous parlent par ma voix. L'Europe vous jugera, et la postérité vous attend.

(Sensation.)

FLEETWOOD.

Discours d'esclave ! Je supplie la chambre de mettre le roi en jugement, et de déclarer la république.

QUELQUES VOIX.

Non !

COPLEY.

Ce serait nous livrer à l'armée : Cromwell est plus à craindre que le roi.

HARRISSON.

Je suis persuadé que le général ne se cherche pas lui-même, mais qu'il prépare seulement le chemin au règne de Jésus, afin que Jésus puisse avoir le sceptre.

STAPLETON.

A moins que Jésus ne vienne bientôt, il arrivera trop tard (48).

VANES.

Messieurs, daignez m'écouter avec quelque attention; je n'abuserai pas de vos momens. L'Angleterre est aujourd'hui dans la crise la plus terrible. D'un côté, le roi va élever bien haut ses préten-

tions, car il croira qu'il nous est impossible de nous passer de lui; de l'autre, l'armée, qui n'est plus que la garde prétorienne d'Olivier Cromwell, menace de renverser le trône et le parlement. Que faire entre ces deux ennemis de nos libertés? Comment sauver le vaisseau de l'état près de s'engloutir dans une mer bouleversée par des vents qui se combattent avec fureur? Comment, messieurs? En nous prescrivant une conduite digne de nous, en établissant la république sur des bases inébranlables.

PLUSIEURS VOIX.

Point de république! La monarchie!

VANES.

Vous ne jouirez jamais sous un roi que d'une liberté imparfaite. Mais avant de briser le sceptre des Stuarts, avant de faire rendre compte au despote de son administration tyrannique, établissons un gouvernement qui nous mette à l'abri des desseins ambitieux de cet homme que la victoire a élevé si haut parmi nous (49).

WALLER.

Nous n'éviterons pas sa tyrannie : César a passé le Rubicon.

VANES, à Waller.

L'ombre de Caton l'attend aux ides de Mars, et Brutus se console en regardant son poignard.

QUELQUES MEMBRES.

Vive la liberté !

PLUSIEURS MEMBRES.

Vivent le roi et le parlement !
(Grand tumulte.)

HOLLES.

Je renouvelle ma proposition de traiter avec sa majesté.

PLUSIEURS MEMBRES.

Oui ! oui !

QUELQUES MEMBRES.

Non ! La république !

VANES, à Holles.

Vous perdez l'Angleterre.

HOLLES.

Je la sauve.

PRESQUE TOUTE LA CHAMBRE.

Aux voix ! aux voix !

L'ORATEUR.

Que ceux qui sont pour la proposition de l'honorable Holles disent oui ; que ceux qui sont de l'opinion contraire disent non.

UNE GRANDE PARTIE DE LA CHAMBRE.

Oui.

PLUSIEURS MEMBRES.

Non.

L'ORATEUR.

Les oui l'emportent (*). « Il est déclaré que les « chambres continueront à traiter avec le roi, et « que les concessions de sa majesté sont un fonde- « ment sur lequel on peut s'employer à l'établisse- « ment de la nation (50). »

VANES, à la chambre.

Le roi périra malgré vos efforts pour le sauver; et la liberté, étouffée dans les bras de Cromwell, va rendre le dernier soupir.

(La séance est levée.)

SCÈNE X.

(A White-hall.)

CROMWELL, seul, assis.

Les événemens m'ont conduit plus loin que je

(*) Voyez, pour ces formes parlementaires, l'excellent ouvrage de M. le baron de Staël, intitulé : *Lettres sur l'Angleterre*. Ce livre est écrit avec beaucoup de clarté, souvent avec profondeur, et toujours avec cette noble et vertueuse indépendance, qui est héréditaire dans l'honorable famille de l'auteur. Ami sage de la liberté, défenseur de l'humanité opprimée, ne manquant aucune occasion de faire le bien et de soulager l'infortune, voilà M. de Staël.

ne pouvais l'espérer. Encore un pas, et l'Angleterre est à moi... Qui aurait pu s'imaginer, quand j'étais attaché à l'évêque Williams, ou que je me disposais à partir pour l'Amérique septentrionale, qu'un jour je serais maître, n'importe sous quel titre, dans un pays comme celui-ci... Charles Stuart au tombeau, le jeune homme (51) ne sera pas un obstacle..... Mais que dira l'Europe ? (Il se lève.) L'Europe m'admirera si elle me craint, et je serai un grand homme, même aux yeux des rois (52). Servons-nous encore des indépendans pour terminer la grande affaire, et puis je leur ferai entendre raison sur la liberté telle qu'ils la veulent. Cette forme de gouvernement est impraticable... Ce sont des rêveurs...; aucun d'eux ne refuserait le trône, si on leur disait d'y monter. D'ailleurs il m'appartient de droit; je l'ai gagné dans vingt batailles.

(Après un moment de silence.)

Était-ce une illusion ou une chose réelle ? Il me paraît que je vois encore le fantôme qui m'annonça dans ma jeunesse ma future grandeur (53). Il faut que mes hautes destinées s'accomplissent, et que je détourne de moi le nom d'usurpateur, en rendant à l'Angleterre le règne d'Élisabeth.

SCÈNE XI.

CROMWELL, FAIRFAX.

FAIRFAX.

Général, je suis enchanté de vous trouver seul, car je veux m'entretenir avec vous de choses importantes.

CROMWELL.

Mylord, je suis prêt à vous écouter.

FAIRFAX.

Vous savez que personne dans l'armée n'a une plus haute idée que moi de votre noble intrépidité, de vos talens militaires, je dirai même de votre génie. Mais toutes ces qualités distinguées....

CROMWELL.

Après le Seigneur qui m'a soutenu dans ma carrière, c'est à vous, mylord, que je dois tout ce que je suis. C'est en combattant sous vos ordres que j'ai appris à vaincre les ennemis du parlement.

FAIRFAX.

Eh bien, général, ne nous écartons pas de cette ligne honorable, et réunissons nos efforts pour arracher au roi des concessions qui assurent à jamais la grandeur de l'Angleterre et sa liberté. J'ose espé-

rer que vous ne fortifierez pas de votre crédit des hommes qui ne demandent la chute du trône que pour en recueillir les débris, et qui, une fois revêtus du pouvoir souverain, nous feraient rougir de nos propres victoires, puisque nous n'aurions vaincu que pour eux.

CROMWELL.

Mylord, nous sommes dans une position très-critique. L'armée se déclare contre la monarchie, et les presbytériens, qui la soutiennent après l'avoir attaquée, ne savent pas eux-mêmes quels moyens employer pour la tirer de l'abîme où les serviteurs du roi l'ont précipitée. La remontrance que les officiers viennent de présenter au parlement est un acte de rébellion dont je crains les suites, et qui m'afflige jusqu'au fond de l'âme; car si nous devons tomber sous le joug de l'épée, autant valait-il nous soumettre au despotisme du roi. J'ai toujours remarqué, mylord, que, dans les grandes révolutions politiques, il est très-difficile de s'arrêter au point que prescrivent la sagesse et la vertu, et que les honnêtes gens sont eux-mêmes victimes du noble désintéressement...

FAIRFAX.

Je sens comme vous, général, que notre position est très-embarrassante; mais malheureusement nous y sommes pour quelque chose, et par conséquent

l'Angleterre aurait de grands reproches à nous faire, si nous laissions renverser le seul gouvernement qui lui convienne. Il est donc de notre devoir de défendre le roi contre les attentats de l'armée.... Je vous parle avec la franchise d'un soldat qui ne vous croit pas capable d'avoir excité le conseil des officiers à la démarche inouïe....

CROMWELL.

Je ne serais pas étonné, mylord, que le Seigneur, pour me punir de mes iniquités, inspirât à mes ennemis l'idée que je suis complice d'un crime dont je sens toutes les conséquences.... Voilà le roi entre les mains de l'armée, qui demande justice au parlement pour le sang répandu pendant la guerre... Nous sommes au milieu des Amorrhéens, mais malheureusement je ne suis pas Josué.

FAIRFAX.

Général, vous êtes Cromwell, et l'empire dont vous jouissez sur des hommes que vous avez conduits si souvent à la victoire....

CROMWELL.

Hélas! les services rendus à la patrie sont bientôt oubliés.... Le roi, il faut en convenir, a commis de bien grandes fautes. Je crains beaucoup pour lui.

FAIRFAX.

Puisqu'il est entre nos mains, nous pouvons le

soustraire au sort qu'on lui prépare, et sauver l'Angleterre de l'anarchie qui résulterait nécessairement d'un crime dont aucun peuple n'a encore donné l'exemple.

CROMWELL.

Il est entre les mains de l'armée, et je suis moi-même sous le joug de la soldatesque. Ah! si le Seigneur, qui m'envoie ces tribulations, daignait jeter sur moi un regard de miséricorde et me donner la force miraculeuse du lion de Dan, avec quel plaisir j'exterminerais tous ces Philistins! Mais nous avons encore une ressource. J'espère que le parlement résistera à la remontrance des officiers. C'est même pour inspirer ce courage aux deux chambres, que j'ai été au-devant du roi et que j'ai pris place à côté de lui dans sa voiture. Cette déférence pour la majesté royale dans les fers doit convaincre le parlement que je suis innocent du crime de l'armée.

FAIRFAX.

Que vous a dit ce malheureux prince?

CROMWELL.

Il pense comme nous que l'Angleterre ne peut se passer de lui; mais je crains que les principes du droit divin, auxquels il n'a pas l'air de vouloir renoncer, ne soient un grand obstacle au rétablissement de la paix. Au surplus, j'ai vu avec plaisir les bonnes dispositions du peuple.... Tout n'est pas encore

perdu, mylord. Le Seigneur n'abandonnera pas son peuple aux loups dévorans.

FAIRFAX.

Votre loyauté et votre noble franchise me rassurent. Adieu, général. Je suis content de vous avoir vu.

CROMWELL.

Espérons, mylord, espérons.

(Fairfax se retire, et Fleetwood entre.)

SCÈNE XII.

CROMWELL, FLEETWOOD.

CROMWELL.

Eh bien, mon ami, qu'a résolu le parlement ?

FLEETWOOD.

Après une discussion très-animée, Holles l'a emporté sur nous. On a décidé, à une majorité de quarante-six voix, que l'on s'entendrait avec Charles Stuart pour l'établissement de la nation, et Sidney a demandé que vous fussiez déclaré traître à la patrie et envoyé au supplice. Mais cette proposition n'a pas été accueillie.

CROMWELL.

Voilà donc la récompense que l'on destine à mes

loyaux et fidèles services ! Allons, je vois bien qu'il faut employer contre les enfans de Bélial les seuls moyens de salut qui nous restent, quoiqu'ils répugnent à ma conscience.... Puisque je me suis dévoué à mon pays, continuons nos sacrifices, et forçons l'Angleterre à recevoir un gouvernement qui l'élève au-dessus de toutes les nations. Hélas ! j'ai été un grand pécheur; je me plaisais dans les ténèbres, je haïssais la lumière (54); mais je vais racheter toutes mes impiétés contre le Dieu de Jacob, en sauvant ma patrie des pièges de Satan.

FLEETWOOD.

Si nous voulons le triomphe de nos saintes doctrines, il faut que le grand coupable soit mis à mort.

CROMWELL.

Et le plus tôt possible.

SCÈNE XIII.

CROMWELL, FLEETWOOD, IRETON, LUDLOW, LAMBERT, SAINT-JEAN, HARRISSON.

CROMWELL.

Messieurs, vous n'ignorez pas sans doute la réso-

lution des communes, et vous venez conférer avec moi sur cette grande affaire?

HARRISSON.

Nous venons offrir à votre excellence nos cœurs et nos bras.

CROMWELL, à Ludlow et à Lambert.

Vous voyez combien c'est une chose misérable de servir un parlement; de mauvais légistes s'élèvent contre vous, et vous calomnient avec une impudence dont rien n'approche. J'aimerais mieux être sous les ordres d'un général; quelque service que l'on rende, on est à l'abri du blâme et de l'envie (55).

LUDLOW.

Il faut se confier à Dieu et mépriser la persécution (56). Mais j'espère bien que nous ne craindrons pas long-temps des hommes à courtes vues, et dont le zèle indiscret pourrait compromettre la liberté publique.

IRETON, à Ludlow.

La victoire est à nous. Peut-on ravir à un géant la proie dont il s'est saisi, et enlever à un homme fort ceux qu'il a rendus ses captifs (57)?

CROMWELL.

Ces saintes paroles sont consolantes, mes honorables amis; mais que ne sommes-nous comme

Moïse sur la montagne, pour élever nos mains vers le Seigneur, et lui demander le courage de David et la sagesse de Salomon.

SAINT-JEAN.

Les prières sont inutiles, car Dieu ne peut nous inspirer qu'une seule chose : c'est de détruire l'influence presbytérienne dans les communes.

CROMWELL, à Lambert.

Qu'en pensez-vous ?

LAMBERT.

Il faut chasser les membres suspects d'irréligion et de royalisme.

CROMWELL.

Ce moyen me semble un peu violent.... Cependant si vous le regardez comme le seul qui puisse nous tirer d'embarras, je me dévouerai, en vous obéissant, aux reproches et aux inimitiés d'un parti d'autant plus dangereux qu'il paraîtra victime de notre ambition.

IRETON.

Ne vous inquiétez pas, général, de tout ce que pourront dire des hommes qui ne sont pas de leur époque, et marchez hardiment dans la carrière de la liberté. Le parlement est un corps malade qu'il faut purger.

HARRISSON.

Et Charles Stuart un roi dont il faut se délivrer... Je prie votre excellence de me faire donner à boire, car j'ai soif comme un Hébreu à Raphidim (58).

CROMWELL.

Heureusement nous ne sommes pas très-loin de la pierre d'Horeb. (Il s'avance vers la porte.) Holà! quelqu'un!

(Un domestique entre.)

Que l'on nous apporte deux bouteilles de vin du Rhin.

(Le domestique sort.)

HARRISSON.

Ce miracle-là vaut bien l'autre : j'aime mieux votre pierre d'Horeb que celle de Moïse.

(Le domestique rentre avec deux bouteilles, et les met sur la table.)

CROMWELL.

Donne-moi le tire-bouchon. (Le domestique le lui donne, et sort.)

(Cromwell, qui veut déboucher une bouteille, laisse tomber le tire-bouchon; il se baisse pour le ramasser, et ne le trouve pas.)

UN DOMESTIQUE, qui entre.

Une députation des églises presbytériennes demande à votre excellence l'honneur de l'entretenir un moment.

CROMWELL.

Je ne puis la recevoir. Dites-lui que je suis retiré et que je cherche le seigneur.

(Le domestique sort.)

Ces faquins-là croient que nous cherchons le seigneur, et nous ne cherchons que le tire-bouchon (59).

HARRISSON.

Le voici; il était sous la table.

(La bouteille est débouchée, et Harrisson boit.)

A nos affaires... Il est donc résolu que messieurs les presbytériens seront chassés du parlement?

IRETON.

Pas plus tard que demain.

CROMWELL.

Je crois, en effet, que l'armée doit mettre tous ces hommes-là dehors par les oreilles (60).

LAMBERT.

Qui chargerons-nous de l'expédition?

CROMWELL.

Le colonel Pride; c'est un homme sûr et intelligent.

FLEETWOOD.

Nous ne songeons pas que Fairfax peut être un obstacle...

CROMWELL.

Que cela ne vous inquiète pas : je me charge d'endormir le noble lord.

LUDLOW.

Deux régimens suffiront pour bloquer Westminster.

FLEETWOOD.

Sans doute ; mais le brave colonel Pride ne connaissant pas de vue tous les membres qu'il est de nécessité absolue d'exclure de la chambre des communes, je demande qu'il soit guidé dans ce grand coup d'état par lord Grey de Groby.

CROMWELL.

Vous répondez de lui ?

FLEETWOOD.

Comme de moi-même.

IRETON.

A présent, mettons sur le tapis la grande affaire du roi.

HARRISSON.

Elle est décidée : la mort.

CROMWELL.

Mais après ?

FLEETWOOD.

La république.

LUDLOW.

Je ne pense pas que cela puisse faire une question.

IRETON.

Ni moi non plus.

CROMWELL.

Ce point me paraît au contraire de la plus haute difficulté.

SAINT-JEAN.

Je crois qu'il serait très-difficile d'établir parmi nous un gouvernement qui n'eût rien de monarchique.

FLEETWOOD.

Puisque Sparte, Athènes, Rome et Carthage étaient des républiques, pourquoi l'Angleterre n'en serait-elle pas une?

LAMBERT.

D'autant plus que les esprits sont préparés à ce changement.

CROMWELL.

Je n'en suis pas convaincu. L'Irlande et une partie de l'Écosse se prosternent encore devant Baal.

HARRISSON.

Le seigneur nous armera de l'épée de Gédéon pour exterminer tous ces Madianites.

CROMWELL.

Nous avons raison de compter sur l'assistance du

Ciel. Le Dieu tout-puissant, qui nous donna la victoire à Naseby, ne nous abandonnera pas dans notre sainte carrière. Mais la question que nous agitons est de nature...

LUDLOW.

Général, elle est résolue depuis long-temps par le prophète Samuel. Vous savez ce qu'il dit des rois; vous savez que Dieu ne permit l'établissement de la royauté chez les Israélites qu'après les avoir avertis des actes de tyrannie qui suivent presque toujours ce gouvernement (61).

HARRISSON.

Notre but est d'établir solidement nos droits temporels et spirituels, afin que la miséricorde du seigneur à notre égard ne soit pas vaine. Il faut donc que l'Écriture nous serve de règle de conduite; s'en écarter, ce serait une impiété dont nous serions punis dans l'autre monde, et peut-être même dans celui-ci.

IRETON, au colonel Harrisson.

L'Écriture ne doit pas être ici une règle pour nous, car Dieu a finalement consenti à l'établissement du pouvoir royal chez son peuple.

CROMWELL.

Ce que l'on vient de dire me paraît sans réplique. Encore une fois, messieurs, réfléchissons sur cette

affaire. Nous avons tous, sans doute, mille et mille raisons de haïr la royauté; et, si nous n'écoutions que notre ressentiment, nous devrions la bannir à jamais de l'Angleterre. Mais n'imitons pas nos ennemis; ne nous égarons jamais dans nos passions: c'est la plus grande faute où puisse tomber un homme d'état. Je vois d'abord, en ouvrant notre histoire, que le peuple anglais a toujours été gouverné par des rois...

LUDLOW.

Et qu'il a toujours été opprimé par eux.

CROMWELL.

C'est sortir de la question; car on ne peut vous proposer aujourd'hui qu'un roi enchaîné par le parlement, par une constitution qui garantisse à chaque citoyen le plein exercice de ses droits comme Anglais et comme chrétien... Passons la faux sur la tyrannie, mais respectons le vieux terrain que le peuple ne foule pas encore avec mépris; laissons-lui les trois lettres dont se compose le mot *roi;* il se croira dans une monarchie, et nous aurons vraiment une république. Je pense donc que les habitudes, les mœurs, les préjugés même de la nation, nous prescrivent d'établir un gouvernement mixte, et qu'il est impérieusement nécessaire, pour rétablir la paix parmi nous, de conserver dans nos institutions politiques quelques lambeaux de la royauté.

LUDLOW.

Je ne partage pas votre opinion. Une république, que l'on pourra appeler royale, n'est nullement de mon goût.

LAMBERT, en regardant Cromwell avec une attention marquée.

Qui placera-t-on sur le trône, si l'on rétablit la monarchie?

CROMWELL.

Qui?

LAMBERT.

Oui, général.

CROMWELL.

Ni vous, ni moi: le duc de Glocester... Autant lui que tout autre, puisque nous ne voulons qu'un roi garrotté. D'ailleurs, la leçon que nous allons donner à Charles Stuart sera profitable à son fils; je veux que celui-ci ait toujours devant les yeux le glaive...

LUDLOW.

Il vaudrait bien mieux se défaire du roi à la sourdine, que de le traduire devant une cour de justice.

IRETON.

Non, colonel, non: à la face du ciel!

CROMWELL.

C'est le crime qui agit dans l'ombre.

IRETON, à Ludlow.

Vous voulez donc que l'on nous prenne pour des assassins (62)?

LUDLOW.

De quelque manière que nous agissions, nous n'éviterons pas ce sanglant reproche.

SAINT-JEAN.

L'essentiel est de ne pas le mériter.

IRETON.

Un jugement solennel, ou rien.

CROMWELL, à Lambert, en souriant.

Tout cela va vous faire négliger vos tulipes (63); mais prenez patience, nous vous renverrons le plus tôt possible à vos fleurs chéries.

LUDLOW.

Enfin, que résolvons-nous?

IRETON.

Que le colonel Pride fera demain la guerre aux presbytériens, que le roi sera mis en jugement par les communes et la chambre des lords, et qu'après l'exécution...

LUDLOW.

La république.

CROMWELL, à Ludlow.

J'y consens, si la chose est faisable; car je désire

autant que vous... (64) (Au colonel Harrisson.) Je vous charge d'avertir lord Grey.

HARRISSON.

Je vais lui parler à l'instant même.

(Il sort.)

CROMWELL.

Adieu, messieurs, je vous quitte. Vous savez que je dois endormir le général Fairfax.

(Avant de sortir, il prend un coussin et le jette à la tête de Ludlow; celui-ci le lui renvoie (65). Tous sortent en riant.)

SCÈNE XIV.

(En face du palais de Saint-James.)

MANWARING, SIBITHROPE, PEUPLE.

MANWARING, regardant le palais.

C'est donc là que l'on retient notre bon roi!

UN ROYALISTE.

Hélas! oui, monsieur. Savez-vous si l'on a pour lui les égards?...

MANWARING.

Je suis sûr que non.

LE ROYALISTE.

Les scélérats! Ils sont capables de l'assassiner.

MANWARING.

Nous vivons à une époque épouvantable : tous les principes sont méconnus. On a trop oublié que des sujets doivent obéir à leur roi sans aucune réserve, sous peine d'être damnés éternellement (66).

LE ROYALISTE.

Je vois que votre tête a résisté aux pernicieuses doctrines des politiques ambitieux qui citent l'Écriture à tort et à travers.

MANWARING.

Ce sont des blasphémateurs.

(Dans un autre groupe.)

UN INDÉPENDANT.

Il est clair que les cavaliers ont perdu leur procès.

UN PRESBYTÉRIEN.

Cromwell nous mettra tous d'accord en s'emparant du pouvoir.

UN ROYALISTE.

Ma foi, cela m'est bien égal, car j'aime autant vivre sous le règne d'un usurpateur que sous un roi dépouillé. La paix que le parlement offre à notre souverain est un esclavage qu'un homme de cœur devrait repousser avec indignation (67).

UN INDÉPENDANT.

Nous entendons cela, messieurs les cavaliers. Un

prince dépouillé de son despotisme habituel ne vous conviendrait nullement, parce que vous ne pourriez plus être de petits despotes sous ses ordres, et que vous y perdriez quelques faveurs, quelques priviléges... Au surplus, je conseille à Charles Stuart de signer le plus tôt possible son traité avec le parlement.

LE ROYALISTE.

La chose ne presse pas : il est toujours temps de faire une sottise.

L'INDÉPENDANT.

Oui, mais on n'a pas toujours le temps de la réparer.

UN AUTRE INDÉPENDANT, au royaliste.

Vous sentez le cavalier, mon cher.

LE ROYALISTE.

Je suis un honnête homme.

L'INDÉPENDANT.

C'est nous qui sommes les honnêtes gens, car nous voulons que le peuple soit libre.

LE ROYALISTE.

Voilà de bien grands mots, mais vous apprendrez bientôt à en connaître la valeur.

L'INDÉPENDANT.

Vous ne tarderez pas non plus à apprendre qu'un tyran peut tomber du trône sur l'échafaud.

UN PRESBYTÉRIEN, à l'indépendant.

On saura vous arrêter dans vos pieux desseins. Mais faisons place aux auteurs de la remontrance.

(Cinquante soldats, conduits par le colonel Hacker, traversent la foule, et entrent au palais de Saint-James.)

(Dans un autre groupe.)

PLUSIEURS VOIX.

Vive l'armée! — Vive le parlement! — Vive le roi!

UN INDÉPENDANT.

Chiens de cavaliers, dites donc : Vive le fils qui a empoisonné son père! Vive l'homme religieux qui a trahi La Rochelle! Vive le bon prince qui a suscité les massacres d'Irlande (68).

QUELQUES ROYALISTES.

Vous en avez menti.

L'INDÉPENDANT.

Non, lâches valets que vous êtes; c'est la vérité.

(Un royaliste donne un coup de poing à l'indépendant qui le lui rend. Tumulte.)

PLUSIEURS VOIX.

Laissez-les se battre : cela nous amusera.

SIBITHROPE.

La paix! messieurs, la paix!

LE ROYALISTE.

Un coquin qui ose accuser le roi d'avoir trempé ses mains dans le sang des protestans irlandais!

QUELQUES VOIX.

C'est une calomnie.

SIBITHROPE.

Ce bon prince est incapable d'un crime; il n'a imité en rien les *saints* qui se disent le *sel de la terre* (69). Serait-il un assassin, l'homme qui a toujours respecté le courage malheureux, même dans ses ennemis? Avez-vous oublié qu'il a offert d'envoyer un chirurgien à Hampden, pour le guérir de sa blessure (70)? Et cependant cet officier était une des colonnes de l'armée parlementaire. Voyez, mes amis, où conduisent les révolutions; voyez combien est malheureuse une nation, quand elle se met sous le joug de hardis novateurs qui la poussent dans un précipice en lui promettant la liberté (71)! Vous n'aviez désiré que la réforme de quelques abus, et le trône va s'écrouler sous l'épée usurpatrice (72)...

PLUSIEURS VOIX.

Non, non, la paix!

(Le roi paraît à une fenêtre du palais avec Juxon.)

Le roi! le roi! Il nous salue.

(La foule s'approche du palais.)

QUELQUES VOIX.

Vive le roi! La paix!

CHARLES I, au peuple, qui ne peut l'entendre.

Je suis toujours votre père; soyez toujours mes fidèles enfans.

QUELQUES VOIX.

Il nous parle... Malheureux prince!

UNE VOIX.

S'il avait voulu faire quelques concessions au parlement, il ne serait pas prisonnier dans son propre palais.

UN ROYALISTE.

Il vaut mieux être prisonnier que de céder à des rebelles.

DEUX OU TROIS VOIX.

Vive Cromwell!

(Tumulte.)

JUXON, à part.

Les misérables!

CHARLES I, à Juxon.

Que vient-on de crier?

JUXON.

Je n'ai rien entendu, sire.

PLUSIEURS VOIX.

Vive le roi! vive Juxon!

CHARLES I.

Le bon peuple! Comme il lit bien dans mon cœur! Oui, mon ami, vivez long-temps.

(Il embrasse Juxon.)

(Applaudissement presque général. Le roi tout ému essuie ses larmes.)

CHARLES I, à la foule, avec beaucoup d'affection.

Adieu ! adieu !

(Quelques gardes sortent du palais et forcent le peuple à se retirer.)

SCÈNE XV.

(Chez lord Fairfax, à White-Hall.)

CROMWELL, FAIRFAX.

(Ils sont assis.)

CROMWELL.

J'avais prié le commissaire général Ireton de vous faire part des intentions de l'armée (73) ; mais j'ai mieux aimé m'entendre moi-même avec vous...

FAIRFAX.

Dans quel abîme nous nous sommes précipités !

CROMWELL.

Mylord, le plus grand malheur pour un honnête homme, pour un vrai chrétien, c'est d'être jeté au milieu de factions qu'il est impossible de maîtriser, et dont aucune n'a un but raisonnable. Je ne sais comment empêcher ce que l'on médite contre le parlement.

FAIRFAX.

Dieu m'inspire un moyen très-honorable.

CROMWELL.

Il ne m'étonnera point de votre part.

FAIRFAX.

Trouvons-nous demain à Westminster, et nous verrons si l'on osera nous marcher sur le corps...

CROMWELL.

Non, général, non; conservons-nous pour sauver le roi. Nous péririons avec gloire, mais le sacrifice de notre vie ne serait d'aucune utilité à l'Angleterre.

FAIRFAX.

Ainsi nous voilà, dans toute la force du terme, sous le joug des agitateurs.

CROMWELL.

Oui, mylord; mais comment le secouer?

FAIRFAX.

Et que deviendra le roi au milieu de tous ces furieux?

CROMWELL.

J'espère que ce coup d'état contre le parlement assouvira l'esprit de révolte et d'insubordination qui anime la plupart des soldats et des officiers, et que ces mutins permettront aux chambres épurées, comme ils le disent, de traiter avec sa majesté pour l'établissement de la nation.

FAIRFAX.

Vous oubliez que les officiers demandent dans leur remontrance que le roi soit mis en jugement.

CROMWELL.

Vous me faites sentir, mylord, à quel point notre position est fâcheuse; mais je ne pense pas cependant qu'il soit impossible de nous en tirer.

FAIRFAX.

Comment?

CROMWELL.

Ayons l'air d'approuver ce que nous ne pouvons empêcher. Nous inspirerons peut-être par ce moyen quelque confiance aux mutins de l'armée, et finalement ils nous obéiront. Croyez-moi, mylord, marchons avec eux, pour les arrêter quand nous le jugerons convenable. C'est en se mettant à la tête d'une révolution que l'on parvient à la diriger.

FAIRFAX.

Il est bien hardi de se jeter au milieu d'une faction dans l'espoir de l'enchaîner.

CROMWELL.

Beaucoup moins, ce me semble, que de s'abandonner à elle avec la certitude de devenir sa victime.

FAIRFAX.

Général, cette démarche me paraît très-dange-

reuse, car rien ne nous répond de l'avenir tel que vous le voyez. Nous serons peut-être entraînés malgré nous par le courant que nous voulons arrêter, et alors nous aurons l'air de l'avoir mis en mouvement. Ce n'est pas que je ne sente toute la force de vos raisons, mais les plus sublimes théories peuvent échouer dans la pratique. D'ailleurs on est dupe quelquefois de ses propres finesses.

CROMWELL.

Sans doute, mylord, quand ce ne sont que des finesses. Mais les principes d'après lesquels je crois que nous devons nous conduire dans les circonstances actuelles, sont d'une telle évidence à mes yeux, que vos objections ne m'ébranlent nullement. (Il se lève.) Au surplus, je ne voulais que vous faire partager avec moi l'honneur de tenir le gouvernail pendant la tempête ; puisque vous vous y refusez, j'agirai seul, au risque de compromettre ma réputation. Il faut détourner la foudre qui menace le trône.

FAIRFAX.

Quoique ce rôle soit bien dangereux, je m'y résigne, pourvu cependant que vous me donniez votre parole d'honneur de vous joindre franchement à moi, et d'user de toute votre influence...

CROMWELL.

Je vous la donne, mylord... Laissons faire, et

approuvons. La bourrasque passée, le vaisseau arrivera probablement à bon port. Pour régner sur des fanatiques, il faut être fanatique avec eux, et pour arrêter des séditieux dans leurs coupables excès, il faut être plus séditieux qu'eux-mêmes. Votre résolution courageuse sauvera peut-être l'Angleterre de tous les malheurs dont la menacent aujourd'hui des hommes qu'il est essentiel de ménager parce qu'ils sont redoutables, mais qu'il faut tâcher de conduire parce que l'esprit de révolte les aveugle. Adieu, mylord. Je vous quitte, persuadé que nous n'aurons aucun sujet de nous repentir du parti que nous venons de prendre.

FAIRFAX.

Vous savez, général, que tous vos vœux sont les miens...

CROMWELL.

Je sais que votre parole d'honneur est sacrée, que vous fûtes toujours le plus noble défenseur de notre indépendance, et que le souvenir de vos services est gravé à jamais dans le cœur de tous les Anglais.

(Cromwell salue Fairfax qui sort avec lui.)

SCÈNE XVI.

(Dans l'appartement de lady Fairfax.)

LADY FAIRFAX, LORD FAIRFAX.

LADY FAIRFAX.

Mylord, je commence à voir que nous avons été trop loin. Le roi sera victime de notre zèle imprudent pour la cause populaire (74), car, je n'en doute pas, Cromwell vous trompe. Vous ne devriez pas avoir oublié sa mauvaise foi envers Manchester, et l'acte du *renoncement à soi-même* par lequel il est parvenu à écarter de l'armée les officiers-généraux qui pouvaient être un obstacle à son ambition.

FAIRFAX.

Si vous l'aviez entendu, vous auriez une tout autre opinion de lui. Plus je réfléchis sur ce qu'il m'a dit, plus je crois qu'il désapprouve réellement...

LADY FAIRFAX.

Comment pouvez-vous penser que les officiers osent se porter à un acte aussi extraordinaire? Est-il naturel de supposer qu'ils tirent l'épée contre le parlement, sans y être poussés par une main puissante? Il est évident, mylord, que Cromwell veut

chasser des deux chambres les presbytériens, dont l'intention, d'après ce qui s'est passé ce matin aux communes, est de traiter avec le roi. Souvenez-vous de ce que je vous dis : ce malheureux prince périra, et l'infâme ambitieux dont le génie vous subjugue vous comptera bientôt au nombre de ses sujets.

FAIRFAX.

Vous m'estimez trop pour le croire.

LADY FAIRFAX.

Oui, je vous estime; mais je crains que l'ascendant de cet homme ne soit fatal à l'état. Doutez-vous de son ambition?

FAIRFAX.

Je la crois noble et digne de lui.

LADY FAIRFAX.

Elle n'en est que plus redoutable. Tout annonce en Cromwell un homme qui veut s'élever au pouvoir souverain. Il fait naître les factions pour les écraser les unes par les autres; et c'est du milieu de ces désordres, dont son génie pénétrant a deviné les résultats, qu'il parviendra...

FAIRFAX.

Vos craintes ne sont pas fondées. Cromwell ne montera jamais sur le trône, mais Charles Stuart pourrait bien en descendre, car l'armée est mal-

heureusement imbue d'idées républicaines qu'il sera très-difficile d'étouffer.

LADY FAIRFAX.

Et à qui les doit-on, si ce n'est aux indépendans et aux agitateurs, factieux suscités par Cromwell lui-même ?

FAIRFAX.

Je ne pense pas que les agitateurs aient à se louer de lui.

LADY FAIRFAX.

Il est vrai qu'il en a sacrifié quelques-uns à sa politique et qu'il a épouvanté les autres ; mais il faut avoir tout l'aveuglement d'un homme de bien, qui croit le crime impossible, pour ne pas voir que c'est Cromwell qui ressuscite aujourd'hui ces factions...

FAIRFAX.

Je n'ai qu'une objection à vous faire : si Cromwell est aussi perfide que vous le pensez, pourquoi est-il venu m'avertir lui-même du danger que courait le parlement, et me prier de me joindre à lui afin de sauver le roi des attentats auxquels la faction militaire pourrait se porter ?

LADY FAIRFAX.

Détestable hypocrisie! Ce coup d'état ne pouvant avoir lieu à votre insu, Cromwell a senti la néces-

sité de se donner le mérite de vous en instruire, pour vous faire accroire qu'il ne l'approuvait pas. Au surplus, permettez-moi de voir cet ambiteux, et je suis sûre de l'embarrasser.

FAIRFAX.

Je le veux bien, quoique cette démarche me paraisse tout-à-fait inutile. Les raisons qu'il m'a données.....

LADY FAIRFAX.

Il entendra les miennes. Ma visite ne sera pas longue. Adieu.

FAIRFAX.

Je serai dans mon cabinet.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

(A White-Hall; il est nuit.)

CROMWELL.

Demain à cette heure-ci le colonel Pride m'aura délivré de la partie véreuse du parlement. Cette première batterie emportée, la place est à nous, et le roi arraché aux presbytériens..... Les indépendans m'en rendront bon compte..... Instrument que je briserai dès que je n'en aurai plus besoin..... Ce sont des imbéciles; ils croient aller où ils voudront.....

Je les arrêterai en chemin; ils fléchiront tous sous mon irrévocable politique. Harrisson cependant voudra peut-être me résister, car la cinquième monarchie et le règne de Jésus lui ont tourné l'esprit (75). C'est bien la tête la plus profondément folle qu'il y ait dans les trois royaumes. En attendant, profitons de son zèle..... Charles Stuart se repentira d'avoir voulu s'arranger à mes dépens avec les presbytériens écossais. Depuis la découverte de ce mystère (76)..... Mais qui vient m'interrompre? Ah! c'est vous, Ireton.

SCÈNE XVIII.

CROMWELL, IRETON, PRIDE.

IRETON.

Je présente à votre excellence le brave colonel qu'elle a désigné pour l'expédition de demain.

PRIDE.

Général, j'ai désiré de vous témoigner ma reconnaissance. Le choix que vous avez fait de moi pour abattre la maison des ennemis de Dieu est une preuve d'estime à laquelle je suis très-sensible.

CROMWELL.

J'ai voulu récompenser votre zèle et votre courage. Avez-vous pris les mesures nécessaires?

PRIDE.

Votre excellence sera contente; elle peut s'en reposer sur moi. Messieurs les presbytériens trouveront à qui parler.

CROMWELL.

Il est malheureux d'en venir à cette extrémité, mais le salut de l'Angleterre doit être le premier de nos soins. Mes amis, cherchons tous le Seigneur pour assurer le triomphe des saints et la perte des ennemis d'Israël. Ces Amalécites se confient en leurs forces, comme les perfides enfans de Lévi et de Ruben; mais Moïse, armé de la colère de Dieu, les attend devant le tabernacle.

PRIDE.

Demain le Seigneur fera connaître qui sont ceux qui lui appartiennent (77).

(Ireton et Pride se retirent, et saluent lady Fairfax qui entre.)

SCÈNE XIX.

CROMWELL, LADY FAIRFAX.

(Cromwell paraît étonné.)

LADY FAIRFAX.

Général, vous ne m'attendiez pas sans doute; mais un devoir impérieux me prescrit de vous demander un moment d'entretien.

CROMWELL, en lui présentant un siége.

Daignez vous asseoir, milady. (Ils s'asseyent tous deux.) Quel est le motif?...

LADY FAIRFAX.

La réputation de lord Fairfax. Il vient de me faire part d'un projet qui, s'il ne cache pas quelque perfidie dans ceux qui vous l'ont inspiré, est au moins d'une hardiesse...

CROMWELL.

Milady, tout ce qu'inspire le Seigneur, ou une raison élevée, doit être utile et bon. Quoique vos soupçons tiennent à des sentimens que je m'honore de partager avec vous, je veux dire mon profond respect pour le roi, il m'est impossible de ne pas voir, dans les desseins politiques que vous redoutez, le salut de l'Angleterre et de la maison royale. Daignez remarquer, milady, que l'armée est malheureusement ingouvernable; sa résolution est prise; vouloir lui résister, la heurter de front, ce serait l'irriter inutilement, et la pousser peut-être à des excès qu'il faut éviter.

LADY FAIRFAX.

Vous ne me persuadez pas, général; car, si vous osez prendre l'engagement de forcer les factieux à s'arrêter devant le trône, pourquoi n'usez-vous pas

de votre puissant ascendant sur eux pour les détourner d'un crime qui ne fera que les enhardir...?

CROMWELL.

Voilà précisément ce que lord Fairfax et moi nous craignons; car il est malheureux de devoir penser que, sans l'assistance du ciel, nous échouerons peut-être dans nos projets. Aussi n'ai-je pas promis au noble lord de sauver le roi de la fureur puritaine de l'armée; je lui ai seulement proposé, comme un moyen à essayer, celui dont il vous a fait part. Je sens très-bien qu'il est téméraire de vouloir arrêter des têtes enflammées qu'un premier succès peut encore exalter; mais la témérité devient sagesse quand le danger est imminent. D'ailleurs, que faire dans la crise où nous sommes, si ce n'est de tenter la fortune par tous les moyens possibles?

LADY FAIRFAX.

Pourquoi ne la tentez-vous pas pour sauver le parlement de l'outrage qu'on lui prépare?

CROMWELL.

Pourquoi, milady? Parce que la fortune, dans la haute position sociale où nous sommes, n'est, en général, qu'une sagesse profonde appliquée aux affaires d'état, et que, pour mériter ses faveurs, il faut s'en rendre digne, en ne s'abandonnant à elle qu'avec la plus grande réserve, qu'avec des chances de succès avouées par la raison. Que pouvons-nous

aujourd'hui pour le parlement? Rien, car les soldats et les officiers ont résolu de le renouveler. Mais, après avoir marché avec ces mutins, nous aurons lieu d'espérer...

LADY FAIRFAX, qui se lève.

Général, vous me donnez des raisons auxquelles vous ne croyez pas vous-même.

CROMWELL.

Milady...

LADY FAIRFAX.

Non, vous n'y croyez pas. Toutes ces subtilités politiques ne m'imposent nullement; et, dussé-je payer de ma vie les conseils que je vais donner à l'honnête homme que vous avez ébloui par des sophismes, je cours de ce pas le dissuader de prendre part à une action qui le déshonorerait à jamais; car on ne veut passer par le parlement que pour arriver au trône.

CROMWELL.

J'excuse votre emportement, milady.... vous me paraissez initiée à des mystères que j'ignore. Au surplus, toute opposition de la part de lord Fairfax serait inutile; j'ai pris mes mesures pour me mettre à l'abri des conseils pusillanimes qu'on pourrait lui donner.

LADY FAIRFAX.

Mes conseils seront dignes de moi, dignes de l'a-

mour et du respect que je dois au malheureux prince que vous retenez dans les fers. Adieu.

(Elle sort.)

CROMWELL, seul.

Je m'admire d'avoir bien voulu me donner la peine de raisonner avec elle... Cependant elle voit plus loin que son mari... (Il prend un flambeau.) Allons nous mettre au lit, et faire un bon somme sur l'oreiller du colonel Pride.

SCÈNE XX.

(Le lendemain au matin.)

(En face de Westminster.)

LORD GREY DE GROBY, PRIDE, MEMBRES DU PARLEMENT, SOLDATS, PEUPLE.

PRIDE, aux soldats.

Soldats, vous allez couronner aujourd'hui vos nobles travaux par une action dont tous les vrais Anglais seront jaloux. Il y a déja long-temps que votre saint zèle vous faisait désirer de purger la maison du Seigneur des chrétiens apostats qui l'infectent. Eh bien! ce jour de gloire est arrivé! Notre général, cédant aux vœux de ses braves compagnons d'armes, aux vœux des vainqueurs de Marston-Moor et de Naseby, m'a ordonné de me mettre à votre

tête pour expulser du parlement la race que Dieu a maudite. Aucun Chananéen ne sera reçu désormais devant le Seigneur, qui nous a fait entendre ces paroles divines : « Je vais envoyer mon ange, afin « qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pen- « dant le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans la « terre que je vous ai préparée (78). »

SOLDATS.

A vos tentes, Israël, à vos tentes!

D'AUTRES SOLDATS.

Vive le vieux Noll!

GREY, à Pride.

Les presbytériens n'auront pas beau jeu; je les attends avec impatience.

PRIDE.

Connaissez-vous bien tous ces suppôts de Satan?

GREY.

Tous; aucun d'eux ne mettra le pied à Westminster.

PLUSIEURS HOMMES, dispersés dans la foule.

C'est un coup monté contre les communes. — Tant mieux! qu'on nous délivre de ces Madianites! — Le pauvre roi n'ira pas loin. — Aurons-nous la lâcheté de nous laisser opprimer par des soldats? — Les plus forts ont toujours raison. — On ne laissera entrer à Westminster que ceux qui ont juré la

mort du roi. — Que ne suis-je à mille lieues d'ici! car nous allons tomber dans une épouvantable anarchie.

WALLER, dans la foule.

Laissez-moi passer.

UN INDÉPENDANT.

Qui es-tu?

WALLER.

Membre du parlement.

COPLEY.

Et moi aussi.

L'INDÉPENDANT.

Passez, passez. Si vous êtes de la bande, vous n'irez que jusqu'à la porte.

QUELQUES VOIX.

A bas les presbytériens!

(Waller et Copley veulent entrer à Westminster.)

PRIDE.

Vous n'irez pas plus loin.

WALLER.

De quel droit m'empêchez-vous de me rendre à mon poste?

PRIDE.

Je n'ai aucun compte à vous rendre. Soldats, mettez cet homme dans vos rangs.

COPLEY.

Cet acte de tyrannie est sans exemple.

GREY.

Aussi ne prétendons-nous imiter qui que ce soit.

(Copley fait quelque résistance, mais il est forcé d'entrer dans les rangs à côté de Waller.)

PRIDE.

En voilà déja deux dans la souricière.

(Plusieurs membres du parlement, de la faction des indépendans, passent devant le colonel Pride.)

A la bonne heure! ceux-là sont des nôtres.

COPLEY.

Qu'allons-nous devenir?

WALLER.

Pauvre Angleterre!

UN SOLDAT.

L'Angleterre n'a pas besoin de vous.

(Fleetwood, Ireton et Ludlow passent au milieu des soldats.)

GREY, à Pride.

Bons, très-bons. En voilà trois qui en valent dix.

IRETON, à Grey.

Exact au rendez-vous, mylord. Ayez de bons yeux.

GREY.

Soyez tranquille, je sens toute l'importance de ma mission.

(Dans la foule.)

UN PRESBYTÉRIEN.

Nous avons commencé la révolution, mais nous ne la finirons pas (79).

UN ROYALISTE.

Il ne fallait pas la commencer.

UN AUTRE ROYALISTE.

Ce sera Cromwell qui la finira.

UN INDÉPENDANT.

Non : ce sera la nation ; c'est elle qui agit aujourd'hui.

LE PRESBYTÉRIEN.

On agit peut-être en son nom, mais elle n'est pour rien dans tout ce que l'on fait. Est-ce la nation qui chasse du parlement les membres qui ne conviennent pas à Cromwell?

L'INDÉPENDANT.

Ce grand homme est le bon génie de l'Angleterre ; respectez-le, ou bien vous trouverez à qui parler.

LE PRESBYTÉRIEN.

Votre ton arrogant ne m'effraie pas. J'ai le droit d'avoir une opinion comme tout autre.

(Holles, Glotworthy, Brown et plusieurs autres membres presbytériens traversent la foule pour se rendre au parlement.)

PLUSIEURS VOIX.

A bas les enfans de Bélial! Vive l'armée!

HOLLES.

Je vois ce que c'est : on veut nous empêcher d'entrer pour nous imposer silence.

BROWN.

Cela n'est pas croyable.

GLOWORTHY.

Et moi je n'en doute pas.

HOLLES.

Voilà du Cromwell tout pur; mais avançons toujours.

GREY, à Pride.

Serrons les rangs, colonel. Il nous arrive une volée de beaux parleurs qu'il faut museler.

PRIDE.

Je ne demande pas mieux. Aux Presbytériens. Holà! messieurs, on ne passe pas.

HOLLES.

Vous vous trompez, colonel, on passe.

(Il veut s'avancer.)

PRIDE, qui le prend au collet.

Tu n'entreras pas. A moi, soldats!

(Plusieurs soldats entourent Holles et ses collègues.)

HOLLES.

Nous cédons à la force, mais nous protestons contre cette violence.

PRIDE.

Protestez, protestez; cela nous est bien égal.

(Holles et les autres membres presbytériens sont poussés au milieu des soldats à côté de Waller et de Copley.)

GREY, à Pride.

Nous en avons bien quarante.

PRIDE.

Oui, mylord. Encore cent, et notre besogne sera terminée.

(Plusieurs membres équivoques ou peu redoutables à l'armée entrent à Westminster. Le général Massey, qui est au milieu d'eux, passe sans être aperçu.)

(Dans la foule.)

PLUSIEURS VOIX.

Le vieux Noll ! Le vieux Noll !

(Cromwell arrive pour se rendre aux communes.)

UN PRESBYTÉRIEN.

Que le diable les emporte avec leur vieux Noll !

UN ROYALISTE.

Voilà le plus fin de tous. Il est arrivé à son but en ayant l'air de lui tourner le dos.

UN INDÉPENDANT.

Vous ne savez ce que vous dites : son but est de faire triompher la religion et la liberté.

LE ROYALISTE.

Qui vous dit le contraire?

L'INDÉPENDANT.

Vous!

LE ROYALISTE.

Du tout.

CROMWELL, au peuple.

Bonjour, mes amis, bonjour. L'armée compte sur vous tous.

PLUSIEURS VOIX.

Et nous sur l'armée.

CROMWELL.

Le Seigneur est avec les défenseurs de la liberté. La victoire n'a jamais déserté nos drapeaux.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'a-t-il dit? — Je n'ai rien entendu. — Vive Cromwell! — Fairfax ne paraît pas. — C'est que Fairfax dort.

CROMWELL, à Pride.

Colonel, où sont vos prisonniers?

PRIDE.

Dans les rangs.

CROMWELL.

Combien en avez-vous?

PRIDE.

Quarante.

CROMWELL.

Renfermez-les dans l'*enfer* (80), et continuez d'arrêter tous ceux que mylord désignera.

GREY.

Votre excellence peut s'en rapporter à moi.

(Cromwell entre à Westminster.)

SCÈNE XXI.

(A Westminster, chambre des communes.)

L'ORATEUR, CROMWELL, VANES, MASSEY, LUDLOW, SIDNEY, WHITELOCKE, WIDDRINGTON, IRETON, FLEETWOOD ET SOIXANTE AUTRES INDÉPENDANS; PLUSIEURS MEMBRES PEU REDOUTABLES; UNE PROPHÉTESSE, DITE LA VIERGE D'HERTFORD. (Elle ne paraît qu'à la fin de la scène.)

(Cromwell entre dans la chambre, et va se placer entre Ireton et Fleetwood. Un instant après il se lève, et salue sir Henri Vanes.)

CROMWELL, qui aperçoit le général Massey, bas à Ireton.

Pride n'a pas de bons yeux : Massey ne devrait pas être ici.

IRETON.

C'est un petit malheur : nous n'en sommes plus à craindre quelques phrases.

L'ORATEUR.

Honorables membres, je ne serai probablement que l'interprète de chacun de vous, en vous proposant de voter des remercîmens à l'armée et à ses chefs pour le courage qu'ils viennent de déployer contre les ennemis de la nation. Cette journée sera une des plus mémorables époques de nos annales; elle rappellera une victoire signalée sur des hommes qui ont eu l'audace criminelle de s'isoler du peuple après l'avoir défendu. Puisse cette apostasie politique attirer sur leurs têtes la vengeance des lois, la haine de l'Angleterre, et le mépris de la postérité!

(Approbation presque générale.)

CROMWELL.

Je crois pouvoir répondre, au nom de l'armée, que nous rapportons tous à Dieu le succès de nos armes et le patriotisme qui nous a fait entreprendre de si grandes choses. Je demande donc que les communes, au lieu de nous remercier personnellement, votent un jour d'action de graces et de jeûne (81), en reconnaissance de la protection que le ciel nous accorde. Notre but est la propagation du règne du Christ. Nous ne voulons pas que l'église de Jésus ressemble à l'arche de Noé, et qu'elle soit le réceptacle de toutes les bêtes immondes. C'est en cherchant pieusement le Seigneur, en nous détachant de

la terre, toujours corrompue, que nous ferons descendre du séjour éternel les légions célestes qui nous guideront contre nos ennemis, et nous éclaireront de leurs immortelles lumières dans la vaste carrière que nous nous sommes prescrite.

MASSEY.

Et moi, je demande pour l'acquit de ma conscience, car on n'aura certainement aucun égard à ma proposition, qu'avant de voter un jour d'action de graces parce que l'Angleterre est tombée sous le joug des officiers-généraux de l'armée, on veuille bien recevoir dans cette chambre tous les membres qu'on vient d'en chasser.

PLUSIEURS VOIX.

A la porte! à la porte!

QUELQUES VOIX.

A la porte vous-mêmes!

VANES.

Ce n'est pas répondre. Je ne partage pas toutes les opinions politiques de l'honorable général; mais, dans cette circonstance, il est évident qu'il a raison.

IRETON.

On n'a jamais raison contre l'intérêt public. Le salut de l'état est la première loi, et la guerre aux ennemis de la patrie, la première justice.

VANES.

Ces maximes sont d'une vérité incontestable, mais je les crois très-mal appliquées, et je vais le prouver.

PRESQUE TOUTE LA CHAMBRE.

Non, non! à la proposition de l'orateur.

MASSEY.

Si votre justice est dans votre épée, et votre éloquence dans vos poumons...

PLUSIEURS VOIX.

Silence!

L'ORATEUR.

Je propose à la chambre de voter des remercîmens à l'armée, et un jour d'action de graces et de jeûne.

TOUTE LA CHAMBRE, excepté Vanes, Massey et une douzaine de membres.

Adopté. Vivent les défenseurs de la patrie! vive Cromwell!

MASSEY.

Nous assistons aux funérailles de la liberté, et Olivier Cromwell est en tête du convoi.

LUDLOW.

C'est un insolent, un traître. Qu'on le chasse!

QUELQUES VOIX.

Oui!

VANES.

Encore une fois, messieurs, vous ne répondez point. Comment des hommes de votre mérite ne sentent-ils pas qu'imposer silence ou proscrire est toujours la logique de ceux qui ont tort?

IRETON.

Eh bien! je vais prouver...

QUELQUES VOIX.

Écoutez!

CROMWELL, à Ireton.

Non, mon ami; c'est moi que l'on attaque, c'est à moi de me défendre. (Grand silence.) Il m'est pénible, honorables membres, de vous entretenir de ce qui me regarde personnellement; mais puisque j'y suis forcé, je vais le faire avec vérité, avec la simplicité d'un soldat et d'un homme qui croit n'avoir pas besoin des ressources de l'éloquence pour répondre à ses ennemis.

Depuis que les habitans de Cambridge m'ont fait l'honneur de me nommer membre des communes en 1640 (82), je n'ai cessé un moment d'être tout entier à l'Angleterre, tout entier à la noble cause de la liberté. Aurait-on oublié que je suis du nombre de ceux qui ont soutenu avec le plus d'ardeur la grande remontrance contre les actes de despotisme que la nation avait soufferts depuis l'avénement du roi? Aurait-on oublié qu'ayant reçu du parlement

un brevet de capitaine, je répondis à cette faveur par la prise de l'université de Cambridge, qui allait envoyer des secours à nos ennemis, par la prise de Saint-Albans et du grand shériff d'Hertford? Alors le parlement ne voyait en moi qu'un citoyen zélé, utile, et il crut même devoir récompenser mes services en m'élevant au grade de colonel. Mon intention n'est pas de vous fatiguer du récit de tout ce que j'eus le bonheur de faire, dans cette nouvelle position, pour assurer le triomphe de la cause nationale. Vous le savez aussi bien que moi, messieurs, et les cavaliers s'en souviennent encore.

PLUSIEURS VOIX.

Oui! oui!

CROMWELL.

Depuis la mémorable journée de Marston-Moore jusqu'à la victoire de Naseby, j'ai eu l'honneur d'attacher mon nom à tous nos succès, de teindre de mon sang tous nos lauriers. Je souffre encore de mes blessures, et puisse l'indignation que j'éprouve ne pas les rouvrir! Épuisé de fatigues et de veilles, tandis que ceux qui me signalent aujourd'hui comme un ennemi de la liberté publique...

PLUSIEURS VOIX.

On ne les croit pas. — Pourquoi leur répondez-vous? — Assez! assez!

CROMWELL.

Non, messieurs; il faut les confondre.

MASSEY, à Cromwell.

Vous ne nous confondrez pas. Justifiez-vous de ce que l'on vient de faire par vos ordres.

CROMWELL.

Ma justification est dans ma conscience, dans la volonté de l'armée, qui n'a pas triomphé des ennemis de l'état pour se remettre sous leur joug, dans le vœu de l'Angleterre, qui demande impérieusement la paix, et les institutions politiques qu'elle a le droit d'attendre du parlement. La faction que nous venons de renverser était un obstacle à nos hautes destinées. Tous ces presbytériens, persistant à vouloir vivre dans les ténèbres de l'esprit, à fermer les yeux aux vérités saintes dont le ciel est si prodigue envers nous, sont aujourd'hui la honte de la patrie et de la religion. Mais enfin le peuple de dieu est sorti d'Égypte, et l'armée de Pharaon a péri dans la mer. Rendons-nous dignes, messieurs, par nos prières, de la protection que le ciel nous accorde; ne résistons point aux inspirations que nous envoie le seigneur; suivons avec confiance la colonne de feu qui marche devant nous; elle dévorera nos ennemis, et laissera leurs ossemens dans le désert. La liberté pour laquelle j'ai combattu avec tant de succès sera toujours, après Dieu, la première divi-

nité de mon cœur, comme vous serez toujours, après ma famille, les objets de mes affections les plus chères. Eh! comment, messieurs, peut-on avoir l'audace de me soupçonner capable de vouloir vous enchaîner? moi, qui vous dois tout ce que je suis! moi, qui dois toute ma renommée à la révolution dont vous êtes les principaux auteurs! j'ai été et je serai toujours l'homme du peuple, l'homme des gens de bien, et l'implacable adversaire de la tyrannie.

PRESQUE TOUTE LA CHAMBRE, qui se lève.

Vive notre général! à bas les presbytériens!

LUDLOW, à Vanes, bas.

Il n'ignore pas l'art de cajoler les républicains et de leur donner de belles paroles quand il a besoin d'eux (83).

VANES, à Cromwell.

Général, vous venez d'ajouter à l'histoire une page qui déposera toujours contre vous, si celles qui doivent la suivre ne la confirment pas. On peut pardonner un acte dictatorial qui enfante la liberté, mais quand il n'est que le prélude d'un système despotique contre les droits des nations, alors la postérité n'y voit plus qu'un crime ineffaçable. N'oubliez pas que force ne fait jamais droit, que la gloire n'est jamais dans la tyrannie, et que César, triomphant à Pharsale, est moins grand que Caton se

déchirant les entrailles à Utique, pour se soustraire à la honte de survivre à la liberté de Rome.

LUDLOW ET SIDNEY.

Très-bien.

(Approbation dans une grande partie de la chambre.)

L'ORATEUR.

Honorables membres, laisserez-vous subsister la dernière décision des communes à l'égard du roi (*)?

PLUSIEURS VOIX.

Non! non!

FLEETWOOD ET LUDLOW.

Plus de roi.

MASSEY.

Et, pour en finir, la couronne sur la tête d'Olivier Cromwell.

(Grande agitation dans l'assemblée.)

QUELQUES VOIX.

C'est une tactique pour nous empêcher de délibérer.

CROMWELL.

Puisque ma présence ici est un obstacle à la paix et aux délibérations de la chambre, je me retire.

(*) Voyez la scène IX, à la fin.

PRESQUE TOUS LES MEMBRES.

Non!

CROMWELL.

Je vais prier celui qui sait scruter les cœurs et les reins d'éclairer mes ennemis. Puisse le seigneur pardonner un jour à ces Philistins leur crime contre Israël! Hélas! honorables membres, je n'ignorais pas qu'en me sacrifiant aux intérêts de mon pays, je ne recueillerais qu'ingratitude et calomnies; je n'ignorais pas que la fortune me vendrait ses faveurs, et que l'envie me ferait payer bien cher des lauriers que je ne dois qu'à mon courage et au vôtre.

(Cromwell fait semblant de vouloir se retirer; il est retenu par Ireton et Fleetwood.)

PRESQUE TOUS LES MEMBRES.

Restez! restez!

CROMWELL.

Je me dévoue, pour vous obéir, aux outrages des presbytériens.

(Il se rassied.)

IRETON, à l'orateur.

Mettez aux voix la dernière décision des communes.

QUELQUES MEMBRES, avec force.

Non! pourquoi revenir sur ce qui est décidé?

CROMWELL, se tournant du côté des membres qui viennent de parler.

Ne donnez pas lieu à l'armée de soupçonner que vous trahissez ses intérêts et ceux de la nation, et ne l'obligez pas à chercher dans sa propre force un salut qu'elle voudrait ne devoir qu'à la vigueur de vos résolutions.

(Il porte la main sur la garde de son épée (84).

MASSEY, à voix basse.

Ce geste est significatif.

L'ORATEUR, à qui Ireton vient de parler tout bas.

Je propose à la chambre de déclarer que la dernière décision des communes envers le roi est rapportée; que les concessions de sa majesté sont insuffisantes, et qu'aucun des membres absens de cette chambre n'y sera reçu sans avoir souscrit à ces résolutions (85).

PRESQUE TOUS LES MEMBRES.

Oui, oui.

IRETON.

Messieurs, les résolutions que vous venez de prendre sont dignes de vous, dignes de la grande nation que vous représentez, et vous ne vous arrêterez pas dans la carrière de l'indépendance. Je vous propose, avec la confiance que m'inspire votre patriotisme, de traduire Charles Stuart devant une

haute cour de justice, comme coupable de trahison envers ceux qu'il appelle ses sujets.

CROMWELL.

Si quelqu'un avait proposé volontairement de punir le roi, je l'aurais regardé comme le plus grand des traîtres; mais puisque la Providence et la nécessité nous imposent ce fardeau, je prierai le ciel de répandre sa bénédiction sur vos conseils, quoique je ne sois pas préparé à vous donner mon avis sur cette importante affaire. Vous confesserai-je que moi-même, lorsque je présentais dernièrement des pétitions pour le rétablissement de sa majesté, j'ai senti ma langue se coller à mon palais, et j'ai pris ce mouvement surnaturel pour une réponse que le ciel, qui rejetait le roi, faisait à ma supplication (86).

VANES.

La chambre connaît mes principes, et je les défendrai jusqu'à mon dernier soupir. Je demande aussi que le roi soit mis en jugement, mais je désirerais qu'avant de consommer cet acte de justice, on établît le gouvernement qui doit succéder à celui que nous renversons.

SIDNEY.

Je partage l'opinion de l'honorable membre. Sachons au moins où nous allons.

PLUSIEURS VOIX.

A la liberté.

QUELQUES VOIX.

Au despotisme militaire.

IRETON.

Le parlement s'occupera de la régénération de l'Angleterre quand il aura renversé la monarchie; mais aujourd'hui nous n'avons pas de temps à perdre en discussions. Marchons contre le trône des Stuarts.

VANES.

Si telle est la volonté de la chambre...

PRESQUE TOUS LES MEMBRES.

Oui! oui!

VANES.

Alors, messieurs, il ne me reste plus qu'à déplorer votre aveuglement, et je me retire. Je vais porter le deuil de la liberté.

(Il sort.)

MASSEY.

Je prie la chambre de vouloir bien m'accorder un moment d'attention. Le coup d'état que l'on médite et que la postérité toujours juste appellera un crime...

PLUSIEURS MEMBRES.

Pas de discours! Aux voix!

CROMWELL.

Honorables membres, je vous prie d'écouter le général Massey. La question que vous agitez est d'une très-haute importance : il faut peser toutes les opinions, les examiner avec le plus grand calme. N'oublions pas que l'Europe nous regarde.

MASSEY.

La feinte modération du général ne m'impose nullement. Quoiqu'il soit l'ame de cette chambre, qui lui obéit avec une docilité dont il doit être très-satisfait, on dirait à l'entendre...

LUDLOW.

La chambre ne peut souffrir de pareilles insultes.

PLUSIEURS VOIX.

Non ! — C'est un presbytérien que les cavaliers ont attiré à eux. — A la porte ! — Vive notre général !

MASSEY.

Puisque vous avez pris la résolution de n'écouter que ceux qui pensent comme vous, sachez au moins que vous n'avez pas le droit de traduire votre roi en jugement devant une haute cour de justice, dont vous nommerez vous-mêmes les membres; sachez que vous serez ici accusateurs et juges, ce qui est la plus grande des iniquités ; sachez enfin qu'en faisant périr Charles Stuart, car il est évident que

c'est là le but de la proposition de l'honorable Ireton, vous commettrez un crime dont aucun peuple ne s'est encore souillé, et que vous attirerez sur vos têtes coupables l'indignation de la terre et la vengeance du ciel.

IRETON.

Je vais répondre au général Massey. Puisqu'il nous apprend qu'aucun peuple n'a encore osé punir son roi par la voie de la justice, ouvrons nos vieilles annales, et prouvons au presbytérien, au défenseur des Stuarts, que son zèle est sans lumières et son opinion sans appui. Vous savez que l'Angleterre fut soumise au joug des Romains, et qu'après le départ de ces odieux tyrans, les Bretons vécurent quarante ans en république. Mais enfin ils élurent des rois, et l'un d'eux, Vortigerne, fut déposé dans une assemblée nationale, parce qu'il avait épousé sa fille. Morcantius, qui régnait dans le pays de Galles, vers la fin du sixième siècle, perdit la couronne pour avoir tué son oncle, et ce fut un simple évêque (*) qui lui infligea cette peine au nom du ciel...

MASSEY.

Toutes ces autorités historiques déposent contre vous, puisque vous êtes obligé d'aller les chercher à des époques de barbarie...

(*) Il se nommait *Odecenus*.

IRETON.

C'est que les peuples barbares connaissaient leurs droits, et que les peuples civilisés les ont oubliés.

MASSEY.

Les peuples civilisés ont raison de révérer les rois; leur inviolabilité sacrée est aussi nécessaire à l'ordre social que le soleil à nos moissons. Mais, quoi qu'il en soit, tous ces faits, plus ou moins obscurs, prouvent-ils qu'on ait le droit d'être accusateur et juge?

IRETON.

Je vous répondrai par l'autorité des jurisconsultes et l'histoire à la main. Il est juste, dit l'auteur d'un ancien livre intitulé *le Miroir des justices*, que les rois aient leurs pairs au parlement, afin que ces mêmes pairs puissent prendre connaissance des délits dont le roi ou la reine pourrait se rendre coupable. Une loi faite sous le règne d'Édouard-le-Confesseur porte que si le monarque ne s'acquitte pas de son office comme il le doit, il n'aura plus le nom de roi; et cette disposition législative, confirmée par Guillaume-le-Conquérant, par son fils Henri, et par tous les princes qui leur ont succédé, a fait dire à notre ancien jurisconsulte Bracton, qu'il n'est point de roi si sa volonté règne sans la loi; qu'un roi n'est roi qu'autant qu'il gouverne bien... (87).

MASSEY.

Des principes d'un sens aussi vague ne signifient rien du tout. Si bien que puisse gouverner un prince, ceux que sa justice offensera trouveront toujours qu'il gouverne mal, et ils partiront de vos maximes pour se croire en droit de renverser le gouvernement. Ainsi votre doctrine est dangereuse, par conséquent fausse, car tout ce qui est vrai est utile et bon. Au surplus, les vieux jurisconsultes et toutes les lois que vous pourriez citer à l'appui de la proposition que vous venez de faire à la chambre, ne prouveront jamais qu'un parlement, décimé par l'armée, soit un parlement légal, investi du droit de juger le chef de l'état. Permettez-moi d'ajouter...

PLUSIEURS MEMBRES.

En voilà assez. Aux voix la proposition!

MASSEY, avec force.

Aux voix le régicide et la honte de l'Angleterre.

TOUTE LA CHAMBRE, excepté Cromwell et quelques autres.

Justice nationale! justice nationale! Aux voix!

L'ORATEUR.

Messieurs, la proposition de l'honorable Ireton est-elle adoptée?

TOUTE LA CHAMBRE, excepté Cromwell et quelques autres.

Oui! oui!

WHITELOCKE, bas, à Widdrington.

Sortons, mon ami. Ne prenons aucune part à cette sale et hideuse besogne (88).

WIDDRINGTON.

Je vous suis. Ils sortent.

L'ORATEUR.

Charles Stuart, roi d'Angleterre, accusé de trahison, sera traduit devant une haute cour de justice à la nomination du parlement, pour y être jugé d'après les lois du royaume.

FLEETWOOD.

Envoyons les deux bills à la chambre des lords.

L'ORATEUR.

Je vais m'occuper de cet objet.

(Quelques minutes après, l'orateur remet les bills dans les formes ordinaires, et une députation de douze membres, dont est Fleetwood, sort des communes pour se rendre à la chambre haute.)

(La séance est suspendue pendant quelque temps.)

(Plusieurs membres s'entretiennent à voix basse.)

LUDLOW, qui s'approche de Cromwell.

Le général Massey a vaillamment combattu.

CROMWELL.

C'est un honnête homme; il se trompe, mais il dit ce qu'il pense. J'aurais désiré qu'on le laissât parler tout à son aise.

LUDLOW.

Il nous aurait retenus ici jusqu'à demain.

CROMWELL.

Je suis d'autant plus content d'Ireton, qu'il ne s'attendait pas à la discussion. Mais voilà notre députation qui rentre.

(Tous les membres s'asseyent.)

FLEETWOOD, à l'orateur.

Monsieur, je vous annonce que la chambre des lords vient de rejeter à l'unanimité, et sans discussion, le bill par lequel Charles Stuart est traduit devant une haute cour de justice à la nomination du parlement.

(Grande sensation.)

IRETON.

Eh bien! nous nous passerons de la chambre des lords, et nous ne partagerons avec personne la gloire d'une grande action.

MASSEY.

Tout bill est nul s'il n'est approuvé par les deux chambres et par le roi. Nous n'avons pas le droit...

LUDLOW.

Assez de phrases.

PLUSIEURS MEMBRES.

On ne vous écoute pas.

MASSEY.

Je me tais : l'Europe et la postérité parleront pour moi.

IRETON.

Honorables membres, l'outrage que la chambre des lords vient de faire à la nation ne vous arrêtera pas dans votre noble carrière. L'avenir d'un grand peuple ne doit pas dépendre de quelques principes de gouvernement qui ne sont invoqués aujourd'hui que par les défenseurs de la tyrannie. Je vous propose donc de déclarer, 1° que le peuple est, après Dieu, la source de tout pouvoir légitime ; 2° que la chambre des communes, choisie par le peuple, et représentant ce même peuple, est le seul pouvoir suprême de la nation ; 3° que tout ce qui sera ordonné par la chambre des communes, assemblée en parlement, aura force de loi, indépendamment du consentement du roi et de la chambre haute (*).

PLUSIEURS MEMBRES.

Aux voix !

MASSEY.

Quoi ! sans discussion ?

(*) Ce sont les propres expressions de ce fameux bill. Voyez tous les historiens et particulièrement *la Vie d'Olivier Cromwell*, traduite de l'anglais, t. I, p. 153 ; La Haye, 1738.

LUDLOW.

La chambre des lords vient de nous en donner l'exemple.

PLUSIEURS VOIX.

Sans discussion!

L'ORATEUR, à la chambre.

La proposition de l'honorable Ireton est-elle adoptée?

PRESQUE TOUTE LA CHAMBRE, qui se lève.

Oui! oui! vive la république!

FLEETWOOD.

Messieurs, une femme du comté d'Hertford demande à être admise dans cette assemblée; elle a d'importantes révélations à vous faire, et paraît animée de l'esprit divin.

PLUSIEURS VOIX.

Il faut la recevoir.

L'ORATEUR.

Qu'on l'introduise.

(La vierge d'Hertford entre et se tient debout en face de l'orateur.)

LA VIERGE D'HERTFORD (89).

L'esprit du Seigneur m'illumine et me pousse au milieu de vous pour vous encourager dans vos pieux desseins. Le peuple choisi du ciel n'est plus captif à Babylone. Nabuchodonosor va expier son ambition

et ses crimes. Les adorateurs du Dieu des miracles, du Dieu qui apparut à Moïse au milieu d'un buisson ardent; les adorateurs du Tout-Puissant qui parla à son serviteur bien-aimé du haut du mont Sinaï, touchent au terme de leurs nobles travaux. Mais quel spectacle s'offre à mes regards...? Spectacle ravissant! un roi dans la tombe, une nation brisant ses fers! nos libérateurs couverts de palmes immortelles que Dieu leur envoie par la main des anges!... Je succombe à ma joie, à la gloire qui va élever le peuple anglais au-dessus de tous les peuples. (A Cromwell.) Et toi, Gédéon, toi, l'épée de ma patrie et le dieu des héros, que la haine de quelques Madianites n'afflige pas ton cœur. Tu triompheras de tous tes ennemis; les tribus de Manassé, de Zabulon et de Nephthali sont là pour te défendre, et ta toison miraculeuse est couverte de rosée. Adieu! (Elle se retire en criant:) Samuël! Samuël!

PRESQUE TOUTE LA CHAMBRE.

Vive la liberté!

(La séance est levée.)

SCÈNE XXII.

(Le lendemain au matin.)

(A Saint-James.)

CHARLES I, WARWICK.

CHARLES I.

L'évêque Juxon tarde bien à venir; il m'avait promis hier qu'il serait ici à dix heures.

WARWICK.

Sire, il n'est encore que neuf heures et demie.

CHARLES I, qui regarde à sa montre.

Le temps me paraît d'une longueur...... Quel homme respectable que Juxon ! Il souffre encore plus que moi du crime de mes sujets : Dieu seul peut récompenser tant de vertus ..... Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, mon cher Warwick, et laissez-moi un moment.

(Warwick se retire après avoir mis sur une table ce que le roi lui a demandé.)

SCÈNE XXIII.

CHARLES I, JUXON, un instant après.

CHARLES I, assis.

Écrivons au prince de Galles...... Malheureux prince!.... j'ai d'affreux pressentimens...... c'est peut-être la dernière fois...... (Il essuie une larme, et se prépare à écrire à son fils.)

(Juxon entre.)

Qu'avez-vous donc, mon ami?

JUXON, dans la plus grande affliction.

Sire, j'ai vécu trop long-temps. Les factieux l'emportent, et votre majesté est menacée......

CHARLES I.

Achevez, mon ami, parlez; j'ai le courage d'un chrétien qui met toute sa confiance en Dieu.

JUXON, se jetant aux pieds du roi.

Ah! sire, que la justice divine vous fortifie contre les crimes de la terre! Élevez votre ame vers le ciel, asile de la vertu malheureuse. (Il se relève.) Toutes nos espérances se sont évanouies. Les communes, en rébellion ouverte, ont résolu hier de faire comparaître votre majesté, comme coupable de haute

trahison, devant une cour de justice, qui ne sera composée que de scélérats vendus à la faction des indépendans. La chambre des lords, beaucoup trop complice jusqu'à présent des misérables qui ont soulevé le peuple contre le trône, a rejeté le bill; mais les communes ont répondu à cet acte de fidélité en déclarant qu'elles seules représentaient le peuple anglais, et que tout ce qu'elles ordonneraient aurait force de loi, indépendamment du consentement de votre majesté et de la chambre haute.

CHARLES I.

Quel que soit le sort que l'on me prépare, je lui présenterai un front d'airain. Ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer: il est un Dieu rémunérateur et vengeur. Mon ami, ayons confiance dans la mort.... J'allais écrire au prince de Galles; permettez-moi....

(Le roi s'assied et écrit. Sa lettre terminée, il se lève.)

Vous êtes mon seul confident, et le plus respectable que j'aie jamais eu : écoutez.

« Mon fils, je vous écris du palais de Saint-James « où je suis retenu prisonnier par quelques factieux, « mais que Dieu le leur pardonne comme je le fais « moi-même! Si je dois périr leur victime, puisse « mon sang éteindre à jamais le feu de la guerre « civile, et vous préparer un règne fortuné et tran- « quille! Écoutez religieusement les conseils de votre « malheureux père. Nous vivons dans un temps où

« le peuple, remué par des doctrines fausses et per-
« verses, est devenu très-difficile à gouverner; il
« faut donc composer avec lui et lui accorder les
« priviléges qu'il exige impérieusement. Je vous ai
« déja donné l'exemple de la conduite que je vous
« prescris; allez plus loin que moi si la nécessité
« l'exige, mais sans jamais blesser la dignité du trône,
« car il vaudrait mieux en descendre que de le dés-
« honorer. J'aime à penser qu'un autre parlement
« (on ne peut rien attendre de celui-ci) sentira que
« le pouvoir royal est utile à la liberté du peuple,
« et que le despotisme de plusieurs est plus à craindre
« encore que le despotisme d'un seul. N'aspirez
« jamais à un pouvoir qui serait contraire au bon-
« heur de vos sujets; s'ils sont heureux, vous le serez
« aussi. Ils viennent d'apprendre qu'une victoire sur
« leur prince n'est qu'un triomphe sur eux-mêmes;
« et cette leçon ne manquera point à l'avenir de
« leur donner moins de goût pour le changement (*).
« Si je n'étais pas tombé entre les mains des indé-
« pendans, je remonterais sur mon trône, car pres-
« que toute l'Angleterre gémit de ma captivité; mais
« les factieux sont les plus forts, et je dois me ré-

(*) Cette phrase est prise textuellement de la lettre que Charles I[er] écrivit à son fils quelque temps avant de mourir, lettre remplie de sentimens honorables et de bons conseils dont j'ai tâché de me pénétrer pour faire celle-ci.

« signer.... Je sens dans mon cœur que je ne vous « reverrai plus. Oui, je vous parle pour la dernière « fois. (Ici le roi éprouve un peu d'émotion.) Quand Dieu vous « aura replacé sur le trône, ne vous vengez d'aucun « de nos ennemis (90); la religion vous le prescrit « et votre père vous en prie les larmes aux yeux. « Si vous êtes rétabli dans vos droits à des condi- « tions dures, gardez tout ce que vous aurez pro- « mis (*); on n'a jamais tort d'être honnête homme.

« Adieu, mon cher fils, adieu. Puissiez-vous être « plus heureux que votre père! Les rebelles, qui « tiennent le glaive suspendu sur ma tête, ne peu- « vent me priver du bonheur de vous donner ma « bénédiction avant de mourir, et je vous la donne « du fond de l'âme. Vivez long-temps pour hono- « rer ma mémoire. Adieu! »

CHARLES, ROI.

Je vous confie ces dernières expressions de mon cœur; faites-les parvenir au prince de Galles.

Le roi lui remet la lettre.

JUXON.

Sire, cette lettre est d'un roi chrétien, qui n'a rien à redouter de la justice divine. Je ferai parvenir au prince.... Mais que nous veut cet officier?

(*) Cette phrase est encore prise textuellement de la même lettre.

SCÈNE XXIV.

CHARLES I, JUXON, HARRISSON.

HARRISSON.

Je suis chargé de remettre à votre majesté une expédition authentique des trois derniers bills du parlement. (Il donne au roi un paquet sous enveloppe.)

CHARLES I.

C'est très-bien, monsieur. Je vous prie de vous retirer.

HARRISSON.

Sire, j'ai l'ordre de vous conduire chez le chevalier Robert Cotton (91), et vous voudrez bien me suivre à l'instant même.

CHARLES I.

Pourquoi cette nouvelle violence?

HARRISSON.

J'obéis à la haute cour de justice, qui ne doit rendre compte à qui que ce soit des ordres qu'elle donne.

CHARLES I.

A qui que ce soit? Vous vous trompez, monsieur, et *les Saints* mêmes n'en sont pas exempts, fussent-ils les colonnes de la cinquième monarchie.

HARISSON, avec humeur.

Votre majesté veut-elle me suivre?

CHARLES I.

Oui, monsieur.... Il y a assez long-temps que je suis au pied du Calvaire.... Montons la montagne du martyre, et partagez mes vêtemens(92).

JUXON.

Sire, je ne vous quitte pas. Je veux vous aider à porter votre croix jusqu'au lieu du supplice; je veux partager vos chaînes et m'honorer de la fidélité que je vous dois, dût-elle m'être fatale.

CHARLES I, en lui donnant la main.

Suivez-moi, mon ami, et que vos vertus me consolent dans mes derniers instans.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXV.

(A White-Hall.)

CROMWELL, assis.

J'attends avec impatience la liste des membres de la haute cour de justice. Lord Fairfax, que j'y ai fait inscrire, ne pourra pas reculer. Enchaîné avec moi à l'échafaud de Charles Stuart, il sera forcé de

s'attacher à ma fortune. Et quant aux presbytériens, je calmerai leur mauvaise humeur.... Les ambitieux subalternes ne sont jamais redoutables. Des honneurs, de l'or, et ils seront tous à mes pieds.

(Il se lève.)

SCÈNE XXVI.

CROMWELL, IRETON.

IRETON.

Je vous apporte le résultat de la séance du parlement. La commission pour dresser les chefs d'accusation contre le roi est nommée, et voici la liste des commissaires de la haute cour. (Il donne un papier à Cromwell.)

CROMWELL, après avoir jeté les yeux sur cette liste.

L'affaire est immanquable; tous ces noms-là me répondent du succès.

IRETON.

Je le crois comme vous; mais nous n'avons pas de temps à perdre, car on répand le bruit que plusieurs officiers parlementaires réformés agitent le peuple dans les comtés, et les prédicateurs presbytériens se déclarent ouvertement contre nous. De nombreux partisans des Stuarts présentent dans ce

moment-ci des pétitions au parlement, pour l'engager à traiter avec le roi.

CROMWELL.

Tout cela n'aura d'autre résultat que d'accélérer le jugement et l'exécution.... Que l'acte d'accusation soit dressé aujourd'hui, et que la haute cour de justice nomme, sans différer, son président, le solliciteur général et les greffiers. Bradshaw remplira très-bien la première place, et Cooke, la seconde. S'il y a d'autres formalités à remplir, je vous en charge. Adieu. Je vais au parlement.

IRETON.

Au parlement?

CROMWELL.

Oui; je veux rassurer nos amis par ma présence. Un peu d'adresse, beaucoup d'audace, et l'on arrive à tout.

(Cromwell veut sortir, mais un domestique entre et lui remet une lettre. Le domestique se retire.)

De lord Fairfax! Lisons: « Général, j'abandonne « une cause que vous déshonorez, et j'efface mon « nom de l'affreuse liste sur laquelle vous avez eu « l'audace de le faire inscrire. Je me suis battu pour « le parlement aussi long-temps que j'ai cru dans « ma conscience que sa cause était celle du peuple « anglais; mais donner les mains au crime que l'on « médite, jamais! Charles Stuart est mon roi; si je

« ne puis le défendre, j'oserai du moins le pleurer à « la face de l'univers, et appeler sur votre tête la « vengeance du ciel. Adieu, général. Tout est fini « entre nous. Vous m'avez trompé, mais vous ne « tromperez pas la postérité.

THOMAS FAIRFAX. »

Le pauvre homme! il n'a pas le sens commun. Sortons.

SCÈNE XXVII.

(De White-Hall à Westminster.)

CROMWELL, IRETON, QUELQUES GARDES A PIED, PEUPLE.

IRETON.

Il est très-imprudent de passer au milieu de cette foule.

CROMWELL.

Il serait bien plus imprudent d'avoir l'air de la craindre.

UN PRESBYTÉRIEN.

Le voilà ce grand pécheur.

CROMWELL, à un garde.

Que dit cet homme?

LE GARDE.

Je crois qu'il dit que vous êtes un grand pécheur.

CROMWELL, s'arrêtant devant le presbytérien.

Vous avez raison, mon ami ; je suis rempli d'iniquités, mais la miséricorde de Dieu est grande. Cependant priez pour moi. (Il continue sa marche.)

UN ROYALISTE.

On croirait à l'entendre qu'il est le plus grand saint de la terre.

PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE.

Sauvez le roi! Sauvez le roi!

CROMWELL, s'arrêtant.

Braves Anglais, vos vœux sont dignes de vous. Je désire aussi que le parlement puisse traiter avec le roi, car nous avons tous besoin de tranquillité... Au lieu de rester ici à ne rien faire, allez à l'église, et priez Dieu de nous regarder d'un œil favorable, et de nous délivrer du papisme. Voici quelques pièces de monnaie que vous distribuerez aux pauvres. Il ne suffit pas de prier pour eux; il faut aussi les soulager (93). (Il continue sa marche.)

IRETON.

Je vous quitterai à Westminster pour m'occuper de ce que vous savez.

CROMWELL.

Bien.

PLUSIEURS VOIX.

Vive le roi! La paix avec le roi!

IRETON.

Entendez-vous ces cris?

CROMWELL.

Oui.

IRETON.

Pressons le pas.

UN ROYALISTE, à un autre royaliste.

Bonne nouvelle!

LE SECOND ROYALISTE.

Qu'avez-vous appris?

LE PREMIER ROYALISTE.

Je sais de science certaine que l'ambassadeur de France et celui des Provinces-Unies doivent aller aujourd'hui au parlement pour intercéder en faveur du roi.

LE SECOND ROYALISTE.

Ils n'obtiendront rien, et ils ne l'ignorent pas: c'est un reste de pudeur diplomatique.....

LE PREMIER ROYALISTE.

Vous vous trompez.

LE SECOND ROYALISTE.

Que Dieu vous entende !

UN PRESBYTÉRIEN, à Cromwell.

Le seigneur ne permettra pas que le roi périsse.

CROMWELL, s'arrêtant.

Je désire que vous ayez bien lu dans les décrets du ciel.

UNE VOIX, dans la foule.

Quel hypocrite !

IRETON, bas à Cromwell.

Avançons.

CROMWELL, au même presbytérien.

Tous vos vœux sont les miens, car je vais demander à l'instant même au parlement qu'il veuille bien ordonner un jeûne solennel, pour attirer les lumières du Saint-Esprit sur les juges du roi (94). Je recommande ce prince à vos prières. (Il continue sa marche, et arrive à Westminster où Ireton le quitte.)

SCÈNE XXVIII.

(Chez le chevalier Robert Cotton.)

(Dans la chambre qui précède celle où est le roi.)

THOMLINSON, HACKER, PLUSIEURS OFFICIERS.

THOMLINSON, au colonel Hacker qui entre.

Quoi de nouveau, colonel ?

HACKER.

Le sergent d'armes Dendy, accompagné de six trompettes et de deux compagnies de cavalerie, vient de publier le bill du parlement à Westminster, à la vieille Bourse et au marché de Chéapside.

THOMLINSON.

Nous en verrons la fin.... Avez-vous placé deux cents fantassins dans le jardin, près de la rivière ?

HACKER.

Oui, colonel.

THOMLINSON.

Nous devons être sur nos gardes, car le roi a de nombreux partisans ; on pourrait bien tenter de nous l'enlever.

HACKER.

Les dix compagnies d'infanterie qui sont autour de nous doivent nous rassurer à cet égard.

THOMLINSON, à un officier.

Allez placer des sentinelles à toutes les avenues de cette maison, excepté au passage sombre qui conduit à la grande salle de Westminster, où le roi doit être jugé.

L'OFFICIER.

Je vous obéis, colonel. (Il sort.)

(Un officier sort de la chambre du roi.)

THOMLINSON, à cet officier.

On va vous remplacer. à un autre. Entrez chez le roi.

L'OFFICIER.

C'est une corvée bien désagréable, mais puisqu'il le faut, allons. (Il entre.)

THOMLINSON, à l'officier qui vient de quitter le roi.

Il ne vous a rien dit?

L'OFFICIER.

Pas un mot. Il joue tranquillement aux échecs avec l'évêque de Londres (95).

THOMLINSON.

Le temps est bien choisi... (Aux officiers.) Messieurs, je vous quitte un moment pour m'assurer par moi-même si tous mes ordres ont été exécutés.

(Il sort.)

SCÈNE XXIX.

(Dans la chambre du roi.)

CHARLES I, JUXON, WARWICK, UN OFFICIER.

(Charles I et Juxon jouent aux échecs; Warwick et l'officier sont assis.)

CHARLES I.

Cette tour est en prise depuis long-temps; sauvons-la.

JUXON.

Je ne m'en étais pas aperçu... Échec à la dame.

CHARLES I.

Voilà un échec qui m'embarrasse... Échec à la vôtre. Je suppose que vous ne ferez pas dame pour dame.

JUXON.

Non, sire, mais je prends votre cavalier.

CHARLES I.

Et moi, votre fou... Le jeu devient intéressant.

(Ils jouent sans parler.)

WARWICK, il s'approche d'une fenêtre qui donne sur le jardin, et dit à voix basse :

Quelle infamie! Retenir son roi prisonnier...!

(A l'officier, un peu bas.) Monsieur, je ne voudrais pas être à votre place pour tous les trésors du monde.

L'OFFICIER, un peu bas.

Et moi, je voudrais être à la vôtre. Je souffre...

CHARLES I, qui a entendu ces derniers mots, se tourne du côté de l'officier.

Vous êtes un honnête homme, monsieur; je vous estime et vous plains.

(Le roi continue à jouer.)

L'OFFICIER, bas à Warwick.

Je désirerais avoir l'honneur de parler à sa majesté.

WARWICK.

Attendez un moment; laissez-lui terminer sa partie.

CHARLES I, à Juxon.

Vous venez de faire une grande faute; et, comme de raison, vous en porterez la peine. Échec et mat.

JUXON.

Je suis vaincu, mais je m'en console, car la partie n'était pas égale entre nous.

CHARLES I.

Comment cela?

JUXON.

Votre majesté joue avec une présence d'esprit...

CHARLES I.

Il faut toujours être à ce qu'on fait. Voilà enfin une victoire, et j'y suis d'autant plus sensible, que la fortune ne m'a pas gâté.

(Le roi et Juxon se lèvent.)

WARWICK.

Sire, cet officier demande à votre majesté l'honneur de l'entretenir un moment.

CHARLES I.

Très-volontiers.

L'OFFICIER, s'approchant du roi avec le plus grand respect.

Je serai le plus malheureux des hommes, si votre majesté me refuse la grace que je vais lui demander.

CHARLES I.

Parlez, monsieur.

L'OFFICIER, se jetant aux pieds du roi.

Sire, pardonnez-moi le crime que l'on me fait commettre. Enchaîné à une cause que je croyais juste, mais qui n'est plus à mes yeux que la rébellion armée, je suis forcé d'obéir à des chefs que je déteste, à des misérables qui osent porter leurs mains sacriléges sur un prince qu'ils devraient défendre. (Il se relève.) Que votre majesté daigne être sensible à mes remords! Ayez pitié d'un jeune

homme qui n'est pas aussi criminel qu'il a le malheur de le paraître! Ah! sire, si vous pouviez lire dans mon cœur...

CHARLES I.

Vous m'intéressez, monsieur, et vos remords me touchent. Il m'est bien doux de trouver un sujet fidèle dans un homme que je croyais du nombre de ceux qui veulent ma perte. Je vous pardonne sincèrement le service odieux que de fatales circonstances vous font remplir auprès de ma personne, et je vous dis, comme Jésus au criminel repentant, vous serez un jour avec moi dans le royaume des cieux.

L'OFFICIER, se jetant aux pieds du roi.

Laissez-moi couvrir de mes larmes votre main sacrée...

CHARLES I, avec beaucoup d'émotion.

Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, et parlez plus bas; on pourrait vous entendre... Le crime veille à cette porte.

SCÈNE XXX.

LES MÊMES PERSONNAGES, BROUGHTON, PHELPES.

BROUGHTON.

Sire, nous venons donner communication à votre majesté de la dernière ordonnance du parlement.

PHELPES, lisant.

« Il est ordonné par les communes assemblées en « parlement, que les commissaires nommés dans « l'acte portant l'établissement d'une haute cour de « justice s'assembleront demain, vingt-neuf janvier, « en la partie occidentale de la grande salle de « Westminster, pour examiner et juger Charles « Stuart, roi d'Angleterre. »

Signé HENRI SCOBELL, cler. parl.

CHARLES I.

Vous venez de m'apprendre officiellement que l'on veut commettre un grand crime, mais je saurai mourir en chrétien et en roi. Je vous prie de me laisser.

(Ils sortent.)

(A l'officier.)

Permettez-moi, monsieur, de me retirer dans ma chambre à coucher avec mon ami Juxon. J'ai besoin

des consolations de la religion, et vous sentez qu'un tiers... D'ailleurs je suis aussi bien gardé que pourrait l'être le plus grand criminel.

L'OFFICIER.

Sire, je prends tout sur moi. Que ne puis-je, comme le vénérable évêque, vous rapprocher du ciel, et consoler votre majesté dans ses malheurs!

(Le roi et Juxon se retirent; Warwick et l'officier restent ensemble.)

SCÈNE XXXI.

(Le lendemain au matin.)

(Dans la grande salle de Westminster, partie occidentale.)

CHARLES I, BRADSHAW, COOKE, CROMWELL, IRETON, et soixante-sept autres membres de la haute cour de justice; LE DUC DE RICHEMOND, LE MARQUIS D'HERTFORD, LE COMTE DE LINDSEY, LE COMTE DE SOUTHAMPTON, LADY FAIRFAX, dans une tribune; THOMLINSON, HACKER, AXTEL, DENDY, BROUGHTON, PHELPES, HUISSIERS, OFFICIERS, SOLDATS, PEUPLE.

(Bradshaw, suivi des membres de la haute cour de justice, entre accompagné de plusieurs officiers et gentilshommes armés d'épées et de pertuisanes; on porte devant lui l'épée de justice et la masse.)

(Toute la cour est assise.)

BRADSHAW.

Que l'on ouvre la grande porte.

(Le peuple entre et remplit la salle.)

UN HUISSIER.

Silence, messieurs!

BRADSHAW, à Broughton.

Greffier, faites l'appel des commissaires de la haute cour.

BROUGHTON.

Thomas Fairfax.

LADY FAIRFAX.

Il a trop d'esprit pour être ici (96).

UN HUISSIER.

Silence!

BROUGHTON.

Olivier Cromwell.

CROMWELL, qui se lève.

Présent.

BROUGHTON.

Henri Ireton.

IRETON, qui se lève.

Présent.

(Broughton continue à faire l'appel des commissaires, dont plusieurs sont absens.)

BRADSHAW, à Dendy.

Allez chercher le roi.

(Grande sensation.)

(Charles I, une canne à la main, entre accompagné des colonels Hacker et Thomlinson, et de trente-deux officiers armés de pertuisanes : il est conduit à la barre. Après avoir regardé la cour et le peuple avec un air sévère, il s'assied.)

(Le duc de Richemond, le marquis d'Hertford, le comte de Lindsey et le comte de Southampton, qui sont entrés avec le roi, s'approchent de la barre.)

UN HUISSIER.

Silence!

BRADSHAW.

Sire, les communes d'Angleterre, assemblées en parlement, profondément affligées des calamités dont vous êtes le principal auteur, ont résolu de vous traduire devant une haute cour de justice. Vous allez entendre l'acte d'accusation.

COOKE, *à Bradshaw.*

Mylord, en acceptant les fonctions de solliciteur général, j'ai cru remplir un devoir qui m'était imposé par ma qualité de citoyen anglais; et quel que soit le caractère politique de l'accusé...

CHARLES I, *en touchant Cooke à l'épaule avec sa canne.*

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous : je suis votre maître et votre roi (97).

BRADSHAW, *à Cooke.*

Continuez.

COOKE.

Je présente à cette cour, au nom des communes et de tout le peuple d'Angleterre...

LADY FAIRFAX, dans une tribune.

Pas la dixième partie du peuple (98)!

(Grande sensation.)

UN HUISSIER.

Silence!

AXTEL, à quelques soldats.

Feu sur la tribune!

PLUSIEURS VOIX.

Non! non!

BRADSHAW, à Axtel.

Point de violence, mais qu'on arrête le coupable.

QUELQUES VOIX.

C'est lady Fairfax.

CROMWELL, à Bradshaw.

Il faut lui permettre de rester ici pour sa punition. *È una matta* (*).

(Le calme se rétablit.)

COOKE.

Je présente à cette cour, au nom des communes et de tout le peuple d'Angleterre, une accusation de haute trahison contre Charles Stuart, ici présent; et je demande, au nom desdites communes, que cet

---

(*) *C'est une folle.* Voyez *l'Histoire de Cromwell*, par M. Dugour, t. I, p. 114, deuxième édit.; Paris, an VI.

acte d'accusation soit lu, et que l'on procède contre le coupable dans les formes voulues par la loi.

(Cooke présente à Bradshaw l'acte d'accusation.)

BRADSHAW.

La cour ordonne la lecture de l'acte d'accusation contre Charles Stuart, roi d'Angleterre.

(On remet cette pièce à Phelpes, greffier.)

PHELPES, lisant.

« Considérant que Charles Stuart, roi d'Angle-
« terre, ne jouissant que d'un pouvoir limité par les
« lois et par son serment, pour la conservation des
« libertés et franchises du peuple anglais; considé-
« rant que, mettant en oubli tous ses devoirs afin
« d'établir un pouvoir illégitime et tyrannique, de
« gouverner selon son bon plaisir, d'anéantir les
« droits politiques du peuple, et de lui ôter tout
« recours contre l'oppression; considérant que, pour
« atteindre à ce but criminel, il a été onze ans sans
« convoquer le parlement, car celui d'Oxford était
« illégal, et qu'il a arboré l'étendard contre le peu-
« ple, le 24 août 1642 (*); considérant qu'il a
« continué cette guerre impie jusqu'au jour où la
« Providence l'a livré entre nos mains; qu'il n'a né-

(*) Le docteur John Lingard dit le 22 août, mais il est en contradiction sous ce rapport avec tous les historiens et avec l'acte d'accusation.

« gligé aucun moyen de séduction pour corrompre « les citoyens, et les engager dans ses criminelles « entreprises, notamment les rebelles et révoltés « d'Irlande, et qu'il a jeté, par ses discours, des « fondemens très-dangereux et fort propres à établir « la tyrannie, en posant en principes des maximes « qui tendent ouvertement à la ruine de l'État, telle « que celle-ci, par exemple : qu'il ne doit rendre « compte de ses actions qu'à Dieu seul, et que les « deux chambres du parlement n'ont pas le droit « de déclarer le sens des lois, beaucoup moins de les « faire (99). »

CHARLES I.

Non, elles n'ont pas le droit de les faire sans ma participation.

PHELPES.

« Considérant enfin que plusieurs membres des « communes ont été emprisonnés illégalement, que « le peuple a été accablé d'impôts arbitraires, et « que tous les faits que nous nous contentons d'in- « diquer ici rapidement, nous réservant le droit de « les spécifier plus au long, ont eu de déplorables « résultats, familles ruinées, trésor public épuisé, « commerce déchu, meurtres, rapines et pillages: « nous accusons Charles Stuart, pour lesdites hautes « trahisons et crimes, d'être un tyran, un traître, un « meurtrier, et un implacable ennemi du peuple. En

« conséquence, nous supplions la cour de contrain-
« dre ledit Charles Stuart de répondre à tous et à
« chacun des articles susdits, afin que sentence et
« jugement se puissent faire. »

BRADSHAW.

Sire, vous venez d'entendre l'acte d'accusation. La cour attend votre réponse.

CHARLES I.

Je voudrais savoir, avant de répondre à monsieur le solliciteur général, de quel droit on me fait comparaître ici, de quel droit on m'a enlevé de l'île de Wight, où j'avais commencé à traiter avec les deux chambres du parlement. Souvenez-vous que je suis votre roi; et, avant d'aller plus loin, sondez l'abîme où va vous jeter l'ambition de quelques-uns de mes sujets. De qui tenez-vous la mission de me juger?

BRADSHAW.

Puisque vous faites semblant d'ignorer ce que vous savez mieux que personne, je vous dirai, sire, que nous sommes assemblés ici par ordre du parlement, par ordre du peuple qui vous a fait roi.

CHARLES I.

Je nie que le trône d'Angleterre ait jamais été électif; je suis roi par droit de naissance. Mais,

quoi qu'il en soit, votre autorité est usurpée, car je ne vois dans cette assemblée aucune apparence...

BRADSHAW.

Si vous ne reconnaissez pas l'autorité de la cour...

CHARLES I.

Je suis chargé de défendre la constitution du royaume, et je la défendrai jusqu'à la mort. Le pouvoir législatif appartient au roi et aux deux chambres du parlement. Or, ces trois autorités constitutionnelles ont-elles créé le tribunal qui s'intitule haute cour de justice? Non. Prouvez-moi que je me trompe, et je répondrai à l'acte d'accusation.

BRADSHAW.

Nos pouvoirs émanent du peuple, et par conséquent nous ne vous devons aucune réponse.

COOKE, à Bradshaw.

Je demande que Charles Stuart confesse ou qu'il nie les crimes dont il est accusé; et, s'il refuse de le faire, qu'il soit tenu pour coupable.

BRADSHAW.

Sire, la haute cour vient de vous parler par l'organe du solliciteur général.

CHARLES I.

Ni le solliciteur général, ni la haute cour ne me feront déroger à mes principes. L'honneur m'im-

pose l'obligation de décliner votre autorité, parce qu'elle est usurpée, parce que vous la tenez d'un parlement illégal et décimé, parce que vous êtes accusateurs et juges.

BRADSHAW.

On peut aisément remarquer, sire, que vous méprisez cette cour, et l'on ne doit pas plus accueillir vos objections qu'oublier vos mépris.

CHARLES I.

Je répondrai au solliciteur général quand je saurai par quelle autorité légitime vous êtes assemblés ici, et comment il se fait que les communes d'Angleterre soient devenues une cour de judicature.

BRADSHAW.

Sire, il n'appartient pas à un prisonnier d'argumenter contre ses juges.

CHARLES I.

Monsieur, je ne suis pas un prisonnier ordinaire : je suis votre roi. D'ailleurs pourquoi me fait-on comparaître devant une cour qui n'a aucun caractère légal? Je n'ai pris les armes que pour les droits et franchises de mon peuple.

BRADSHAW.

Sire, voilà un commencement de réponse à l'acte d'accusation. Continuez, et la cour vous écoutera avec la plus grande attention.

CHARLES I.

Quant à l'acte d'accusation, je ne l'estime pas un fétu (*); c'est pour les lois que je plaide. Comment puis-je reconnaître un tribunal dont je n'ai jamais entendu parler, moi qui suis votre roi, moi qui dois servir d'exemple à toute la nation anglaise?

BRADSHAW, avec humeur.

Il faut mettre fin à tous ces débats. (Il se lève.) La cour va se retirer pour examiner en conscience...

CHARLES I.

Quoi! monsieur, sans avoir satisfait à mes questions?

BRADSHAW.

Sire, vos questions sont tout-à-fait intempestives et outrageantes; notre dignité ne nous permet pas d'y répondre.

RICHEMOND, au roi.

Permettez-moi, sire, de parler au président.

CHARLES I.

Volontiers, monsieur le duc.

RICHEMOND, à Bradshaw.

Monsieur le président, je vous demande la fa-

(*) Ce sont les propres expressions du roi.

veur d'adresser, au nom du roi, quelques observations à la cour.

BRADSHAW.

Sa majesté y consent-elle?

CHARLES I.

Oui.

BRADSHAW, au duc de Richemond.

Parlez.

(Richemond, qui était derrière le roi, est admis à la barre.)

RICHEMOND.

Messieurs, l'auguste prisonnier croit devoir décliner l'autorité de cette cour; mais quelles que soient les raisons qui l'engagent à persister dans cette résolution courageuse, je ne pense pas que vous ayez le droit de le juger sans l'entendre. Prêts à frapper un citoyen du glaive de la justice irrévocable, des magistrats intègres ne repoussent jamais les lumières qui peuvent éclairer leurs consciences, et les guider avec plus de sûreté dans les fonctions menaçantes dont ils sont revêtus. D'ailleurs tout accusé doit être défendu devant ses juges, mais tout accusé ne doit pas leur répondre. Sans examiner vos titres, sans m'attacher à la question de savoir si les communes ont le droit de créer des cours de judicature, je me déclare le défenseur de la victime. Vous devez m'écouter, messieurs, vous le devez. Avoué par mon roi dans cette

mission sacrée, je tâcherai de prendre un langage digne de lui, digne de l'honorable auditoire et du nom que je porte. N'oublions pas, vous, dans le jugement que vous allez rendre, moi, dans la défense de mon malheureux maître, que l'Europe et la postérité sont avec nous à Westminster.

(Sensation.)

UN HUISSIER.

Silence!

RICHEMOND.

Qu'il est affligeant le spectacle d'un roi dans les fers, comparaissant devant ses sujets pour se justifier de son règne! et qu'il doit être pénible pour vous, messieurs, le devoir rigoureux qui vous enchaîne aux déplorables fonctions que les communes vous ont imposées! mais, je n'en doute pas, vous vous rendrez dignes de l'estime de l'Angleterre, en remettant sur le trône un prince que nous avons tous aimé et servi.

Le solliciteur général vous a présenté, dans l'acte d'accusation, une série de faits dépouillés de toutes les circonstances qui peuvent les justifier. Je vais lui répondre en déroulant sous vos yeux la conduite des communes depuis l'avénement du roi, et vous déciderez dans votre sagesse si les crimes sont du côté du trône. Écoutez, messieurs, voici un autre acte d'accusation.

Le roi avait à peine succédé à son auguste père,

que les communes lui refusèrent les subsides pour la guerre contre l'Espagne, guerre qu'elles avaient elles-mêmes sollicitée. Cette conduite qu'on ne peut attribuer qu'au mauvais génie d'insurrection qui commençait déja à répandre son venin parmi nous, a été le fatal avant-coureur de toutes les calamités qui affligent notre patrie depuis la mort de Jacques I. C'est de cette époque que datent nos divisions intestines; et nous verrons bientôt les communes en fermentation marcher hardiment contre le trône, lui disputer, lui arracher toutes ses prérogatives...

BRADSHAW.

Monsieur le duc, la cour veut bien vous entendre, mais elle vous imposera silence si vous insultez l'assemblée qui représente le peuple anglais. Continuez.

RICHEMOND.

Dans la crainte d'offenser la cour, je vais me borner au simple énoncé des faits. Espérons que l'histoire ne sera point un outrage.

CHARLES I, à Richemond.

Vous voyez bien, honorable duc, que l'on se prépare à vous disputer le terrain pour vous empêcher d'avancer. D'ailleurs il est de ma dignité de ne pas vous permettre d'aller plus loin. J'aurais dû même m'opposer à votre noble dévouement, mais j'ai cru devoir vous accorder cette preuve d'estime. Je vous

ordonne à présent de garder le silence. Vous en avez fait assez pour l'honneur et pour mériter ma reconnaissance jusqu'à mon dernier soupir. Toute défense est inutile; mon arrêt de mort est signé. (Il jette les yeux sur Cromwell.) Cette procédure n'est qu'une vaine formalité pour tromper le peuple. (Se tournant du côté du public.) Et vous, Anglais, écoutez les dernières paroles de votre roi. Les communes...

BRADSHAW.

Je ne souffrirai pas que vous adressiez la parole à l'auditoire. C'est à nous, à nous seuls...

(Grande agitation.)

UN HUISSIER.

Silence!

CHARLES I. (Il parle malgré l'opposition du président.)

Les communes m'ont refusé des subsides qui étaient regardés depuis Henri VI comme un apanage irrévocable de la couronne, et vous n'en avez pas moins été accablés d'impôts exorbitans (100) : elles ont défendu aux commandans militaires d'obéir à mes ordres; elles m'ont privé du droit de convoquer, de proroger, de casser le parlement; elles ont nommé des gouverneurs pour les comtés; elles m'ont enlevé le commandement des armées et la nomination de mes ministres; elles se sont emparées de toutes les branches de l'administration dans mon

royaume d'Irlande ; elles m'ont acheté, pour quelques pièces d'argent, à des rebelles qui ont renouvelé le crime de Judas ; et, pour comble d'infamie, après m'avoir calomnié dans mes mœurs, dans ma religion, dans mes sentimens (101), elles me traduisent aujourd'hui devant un homme qui veut s'emparer de mon sceptre, devant Olivier Cromwell, dont je vais révéler les turpitudes et l'ambition criminelle.

(Grande agitation.)

QUELQUES VOIX, dans la foule.

Parlez! parlez!

CROMWELL, se levant.

Je prie le Seigneur de pardonner à Charles Stuart les calomnies que l'on vient d'entendre, et j'affirme, au nom de l'honneur, qu'elles n'auront aucune influence sur ma détermination comme membre de la haute cour de justice.

PLUSIEURS VOIX, dans la foule.

Le jugement!

UN HUISSIER.

Silence!

CHARLES I.

Il me paraît qu'une partie de l'auditoire est de la composition des communes.

BRADSHAW.

Sire, c'est le peuple; respectez-le... La cour

m'ordonne de vous enjoindre, pour la dernière fois, de répondre positivement à l'acte d'accusation.

CHARLES I.

J'y répondrai quand vous m'aurez prouvé que cette cour a le droit de me juger, et qu'elle tient ses pouvoirs d'une autorité légitime.

COOKE.

Charles Stuart s'obstine à nier la souveraineté du peuple, et cet outrage à la nation est impardonnable. Il devrait cependant se rappeler que ce principe est déja vieux parmi nous. Jacques I. accepta la dédicace d'un livre de Buchanan, où cet écrivain soumet les rois au jugement de leurs sujets.

CHARLES I.

Cela prouve seulement que mon père ne connaissait pas l'ouvrage dont il acceptait la dédicace. Mais, quoi qu'il en soit, je ne comprends rien à la souveraineté du peuple. C'est moi qui suis votre souverain, et qui partage avec le parlement le droit de donner des lois à l'Angleterre. D'ailleurs ce principe, aussi dangereux qu'absurde, fût-il vrai, je n'en verrais pas ici une juste application : car, non-seulement les membres de cette cour ne constituent pas le peuple, mais ils n'ont pas même été nommés par lui. Je ne vois devant moi qu'une fraction du parlement, du parlement décimé par l'armée, du

parlement tel qu'il le fallait pour m'écraser sous les débris du trône.

COOKE, à Bradshaw.

A la conclusion.

BRADSHAW.

Sire, la cour va se retirer pour examiner consciencieusement les crimes qui vous sont imputés. Puisque vous persistez à ne vouloir pas reconnaître l'autorité de qui nous tenons nos pouvoirs...

CHARLES I.

Non, monsieur, jamais! ma conscience, comme homme et comme roi, me prescrit de décliner l'autorité d'un tribunal inique, composé d'usurpateurs.

BRADSHAW, qui se lève avec toute la cour.

(Aux gardes.)

Reconduisez le roi.

(Charles se retire sans saluer les juges.)

(Au roi.)

Sire, vous êtes devant une cour de justice que vous devez respecter.

(La cour se retire.)

CHARLES I.

Je suis devant des hommes qui sont plus forts que moi (*) : voilà tout.

(*) Expressions propres du roi.

(Au duc de Richemond.)

Vous devez être bien content de vous, monsieur le duc.

RICHEMOND.

Sire, je n'ai fait que mon devoir.

CHARLES I, en lui serrant la main.

Plus que votre devoir, et vous en serez récompensé : Dieu vous a entendu.

(Le roi sort de la salle, et tous les autres personnages y restent, excepté les commissaires de la haute cour.)

SCÈNE XXXII.

(Dans la salle où la haute cour vient de se retirer.)

BRADSHAW, CROMWELL ET TOUS LES JUGES.

(Ils sont assis.)

BRADSHAW.

Je m'attendais bien que le roi ne voudrait pas reconnaître notre autorité.

IRETON, qui tire un papier de sa poche.

Et moi aussi, mais voici un jugement qui lui apprendra qu'on ne nous méprise pas impunément.

HARRISSON.

Est-ce celui que nous connaissons ?

IRETON.

Oui. Pas un mot de changé.

CROMWELL.

Eh bien, signons.

(Il prend une plume qu'il donne à Bradshaw ; celui-ci signe le jugement, et tous les membres de la cour le signent après lui.)

LUDLOW.

Le duc de Richemond était disposé à nous dire des choses désagréables.

BRADSHAW.

Je m'étais promis de l'arrêter au premier mot qui pourrait nous offenser.

LAMBERT, à Cromwell.

Général, vous n'avez pas à vous louer du roi, je dirai même qu'il vous a gravement compromis aux yeux des républicains.

CROMWELL.

Aux yeux des républicains qui ne me connaissent pas ; mais aux vôtres, par exemple, il ne m'a fait aucun tort.

IRETON, à Lambert.

Colonel, la tactique d'un ennemi vaincu est de jeter, quand il le peut, la division parmi ses vainqueurs, soit pour s'en venger, soit pour les affaiblir. Le roi qui se voit perdu...

HARRISSON.

Rentrons dans la salle pour lire le jugement.

CROMWELL.

Pas encore. Donnons-nous le temps de l'écrire.

FLEETWOOD.

A quand l'exécution?

IRETON.

Le plus tôt possible.

BRADSHAW.

Demain.

HARRISSON.

Pourquoi pas aujourd'hui?

BRADSHAW.

Cela ne se peut pas. Il y a des préparatifs indispensables...

FLEETWOOD.

Où les fera-t-on?

BRADSHAW.

Sur la place de White-Hall, près de la porte du palais.

CROMWELL.

C'est très-bien... Je désire qu'après l'exécution le sergent Dendy, escorté de quelques compagnies de cavalerie, public à son de trompe, dans plusieurs quartiers de la ville et devant Westminster, que tous ceux qui reconnaîtront le prince de Galles

pour roi d'Angleterre, seront punis comme coupables de haute trahison (*).

BRADSHAW.

Cette mesure est de toute nécessité.

IRETON.

Il faut aussi que la statue du roi, au change royal, soit renversée, et qu'on mette une inscription quelconque sur le piédestal.

HARRISSON.

Je me charge de renverser la statue; mais quant à l'inscription, cela regarde notre jurisconsulte.

BRADSHAW.

La voici en trois mots : *Exiit tyrannus*, *regum ultimus* (**).

HARRISSON.

Et ce latin veut dire dans notre langue... ?

BRADSHAW.

Le tyran a disparu; c'est le dernier de nos rois.

HARRISSON.

Que le Seigneur vous entende!

FLEETWOOD.

N'oublions pas, messieurs, que Charles Stuart

(*) Historique quant aux faits.

(**) Historique.

laisse deux enfans parmi nous. Qu'avez-vous résolu d'en faire?

BRADSHAW.

Je propose de mettre la princesse Élisabeth en apprentissage chez un marchand boutonnier, et d'élever le duc de Glocester dans une profession mécanique (*).

CROMWELL.

Je ne suis pas de votre sentiment : il faut renvoyer ces enfans à leur mère. Gardons-nous de donner des armes au parti royaliste en apitoyant sur la famille proscrite tous les cœurs généreux. Ne gâtons pas notre cause.

IRETON.

Cela me paraît sage, mais l'affaire mérite examen.

HARRISSON.

Où a-t-on résolu de déposer les restes du roi?

LAMBERT.

Ma foi, qu'on les dépose où l'on voudra.

CROMWELL.

Point d'acte de mépris qui tournerait contre nous. Je propose la chapelle de Saint-Georges à Windsor (102).

LAMBERT.

Autant là qu'ailleurs.

(*) Historique. Voyez HUME, t. XV, p. 497 de l'édition citée dans les notes.

BRADSHAW, qui se lève.

Rentrons dans la salle. Il y a assez long-temps que nous sommes ici par respect pour la forme.

(Toute la cour se lève et sort de la chambre.)

SCÈNE XXXIII.

(Grande salle de Westminster, partie occidentale.)

LES MÊMES PERSONNAGES, ET TOUS CEUX QUI ONT FIGURÉ DANS L'AVANT-DERNIÈRE SCÈNE.

(Le roi entre et s'assied.)

BRADSHAW.

Sire, la haute cour de justice m'a chargé de vous adresser quelques observations. Je vais m'acquitter de ce devoir, et puis on vous lira votre sentence.

CHARLES I.

Vos observations sont tout-à-fait inutiles. Quant à ma sentence, je la connais.

BRADSHAW.

Je prie Votre Majesté de ne pas m'interrompre... Les membres du parlement sont aujourd'hui en Angleterre ce que les tribuns étaient à Rome et les éphores à Lacédémone. Nous convenons qu'un roi

n'a pas d'égal dans son royaume et qu'il est plus grand qu'aucun de ses sujets, mais nous tenons aussi pour incontestable qu'il pèse moins dans la balance de l'état que tous ses sujets ensemble. Un prince n'est qu'un officier public à qui l'on a confié la première charge du royaume... (*).

CHARLES I.

Monsieur, permettez-moi de vous répondre.

BRADSHAW.

Sire, on vous écoutera avant la lecture de la sentence.

CHARLES I.

Je vous ai déja dit que je connaissais ma sentence, et j'ajouterai qu'elle m'épouvante moins que vos principes. Laissez-là, monsieur, laissez-là les observations que vous vouliez m'adresser; je les devine toutes par celles que je viens d'entendre. Je suis votre roi...

BRADSHAW.

Sire...

CROMWELL, bas à Bradshaw.

Laissons-le parler : c'est sans conséquence.

(*) Ce que Bradshaw vient de dire est extrait du long et très-long discours qu'il a prononcé avant la lecture du jugement.

CHARLES I.

Voici mon testament politique. Je suis votre roi par la volonté de Dieu, par droit de naissance, par les lois de l'Angleterre. Le parlement n'est rien sans moi, et il n'est pas vrai qu'il soit ce que les tribuns étaient à Rome; car ces magistrats agissaient sur le peuple et par le peuple; ils jouissaient d'un pouvoir indépendant qui, sans sortir de ses limites, imposait des lois au sénat. Permettez-moi aussi de vous rappeler que le tribunal des Éphores ne fut établi à Lacédémone que pour balancer l'autorité des rois. Je veux bien être, pour me servir de vos expressions, un officier public, car ici le mot ne change pas la chose; mais je suis un officier inviolable, que le parlement pouvait se croire en droit d'enchaîner par les voies légales, mais non d'arrêter, d'emprisonner, de traduire devant une cour de justice. Et si même j'étais dans l'erreur à cet égard, l'œuvre du parlement actuel n'en serait pas moins la plus grande des iniquités; car, en admettant que l'on ait le droit de me détrôner sur un échafaud, vous conviendrez au moins que cette peine ne doit m'être infligée que par un parlement légal, libre, indépendant. Est-ce une assemblée passée au crible d'Olivier Cromwell...?

BRADSHAW.

Sire, la cour vous impose silence. Greffier, faites votre devoir.

CHARLES I.

Cela est plus facile que de me répondre.

BROUGHTON, lisant.

« La haute cour de justice, instituée par les com-
« munes d'Angleterre assemblées en parlement pour
« examiner et juger Charles Stuart sur les crimes
« mentionnés dans l'acte d'accusation, considérant
« qu'il est prouvé que ledit Charles Stuart a voulu
« détruire les franchises et libertés du peuple an-
« glais, et qu'à cet effet il a déclaré la guerre au par-
« lement; considérant que plusieurs milliers d'hom-
« mes libres de cette nation ont péri par les divisions,
« les partis, les soulèvemens, qui sont les résultats
« de la coupable ambition de Charles Stuart; con-
« sidérant que, pour fomenter ces divisions, il a
« délivré des commissions au prince de Galles, son
« fils, et à plusieurs autres; considérant que tous les
« traîtres qui ont abandonné la cause du parlement
« et du peuple ont été bien accueillis par ledit Charles
« Stuart, et qu'ils ont reçu des commissions pour
« continuer et renouveler la guerre; considérant qu'il
« a attiré dans ses projets les rebelles et révoltés
« d'Irlande, qui menacent d'envahir ce pays; con-
« sidérant enfin que Charles Stuart est cause de
« tous les malheurs qui affligent aujourd'hui l'An-
« gleterre, la haute cour de justice ordonne que le-

« dit Charles Stuart sera mis à mort, comme un « tyran, un traître, un meurtrier, et comme l'en- « nemi commun de cette nation, par la séparation « qui sera faite de sa tête d'avec son corps (*). »

BRADSHAW, à très-haute voix.

Cette sentence est l'arrêt, le jugement et la résolution de toute la cour.

(Tous les commissaires se lèvent et affirment ce que vient de dire le président.)

CHARLES I.

Mon peuple et la postérité me vengeront du crime que vous venez de commettre... Vous arriverez un jour dans un monde où l'on emporte avec soi toutes les iniquités dont on s'est souillé dans celui-ci...

RICHEMOND.

Magistrats, je me mets à l'ombre de l'étendard royal de Nottingham, et j'offre ma tête pour sauver celle du roi.

HERTFORD, LINDSEY, SOUTHAMPTON.

Nous demandons la mort... Sauvez le roi...!

(Grande agitation dans l'assemblée.)

(*) Voyez *l'Histoire du procès de Charles Ier*, traduite de l'anglais.

RICHEMOND, avec émotion.

Nous étions les conseillers de sa majesté. C'est à nous de répondre...

BRADSHAW, avec force.

Vivez pour la patrie, et périsse le tyran!

(Aux gardes.)

Reconduisez le prisonnier.

(Le roi sort avec beaucoup de dignité.)

(La cour se lève et se retire.)

SCÈNE XXXIV.

(Dans le passage obscur qui conduit de la grande salle de Westminster chez le chevalier Robert Cotton.)

CHARLES I, OFFICIERS, SOLDATS.

(Tous les personnages marchent, excepté quelques soldats qui sont en haie.)

SOLDATS.

Justice! justice!

CHARLES I.

Pauvres malheureux! un peu d'argent leur en ferait dire autant contre leurs chefs (*).

(*) Historique. Voyez HUME, t. XV, p. 474.

(Un soldat crache à la figure du roi *.)

On a outragé ainsi Jésus qui est mort pour nous.

UN SOLDAT.

Sire, je demande au ciel sa bénédiction pour votre majesté anéantie (**).

CHARLES I, avec émotion.

Je vous remercie de vos sentimens et de votre piété.

UN OFFICIER, au soldat.

Tu seras puni comme tu le mérites.

(Il le charge de coups.)

CHARLES I.

Il me paraît que le châtiment excède l'offense (***).

(Le roi et sa suite rentrent chez Robert Cotton.)

UN OFFICIER.

Sire, on va reconduire votre majesté à Saint-James.

CHARLES I.

Tout ce que l'on voudra, monsieur.

(*) Même ouvrage, t. XV, p. 474.

(**) Même ouvrage, t. XV, p. 475.

(***) Même ouvrage, t. XV, p. 475.

SCÈNE XXXV.

(Dans la salle où la haute cour s'était retirée avant le prononcé du jugement.)

TOUTE LA COUR; INGOLSBY, quelques momens après.

CROMWELL.

Ne perdons pas de temps. Puisque nous sommes réunis, signons le *warrant* pour l'exécution du roi.

IRETON.

Je ne demande pas mieux : voici du papier. Signez toujours, on écrira le reste après.

(Cromwell signe et barbouille de sa plume remplie d'encre le visage d'Ireton qui, après avoir signé, lui rend la même plaisanterie. Tous deux rient aux éclats (103). Plusieurs commissaires de la haute cour signent le warrant.

LAMBERT.

Il faudra ordonner au gouverneur de la tour de remettre à Dendy la hache de justice.

BRADSHAW.

Rien ne sera oublié.

CROMWELL.

Je demande que MM. Mareschal, Caryll, Nye,

Salway et Dell soient requis d'assister le roi dans ses derniers momens.

BRADSHAW.

Je me charge de la commission.

FLEETWOOD, qui entre, à Cromwell.

Le colonel Ingolsby voudrait vous parler.

CROMWELL.

C'est un déserteur de la bonne cause, mais je vais lui jouer un tour... Qu'il entre.

(Fleetwood l'introduit dans la salle.)

(A Ingolsby.)

Eh bien! vous avez donc jugé à propos de ne pas siéger avec nous?

INGOLSBY.

Oui. La haute cour vient de commettre, selon moi, une grande injustice, une injustice qui vous coûtera cher un jour ou l'autre.

CROMWELL.

Allons donc, vous ne savez ce que vous dites.

INGOLSBY.

Je le souhaite pour vous et pour tous ces messieurs; mais l'avenir...

CROMWELL.

L'avenir naîtra du présent, et le présent est plein de belles espérances.

INGOLSBY.

Qui peuvent changer de face en route.

CROMWELL.

Le génie enchaîne la fortune, et j'en suis si persuadé que, sans croire vous compromettre, je vous offre cette plume.

INGOLSBY.

Qu'ai-je besoin... ?

CROMWELL.

Vous allez signer le *warrant* avec nous.

INGOLSBY.

Moi, signer le *warrant!* J'étais venu au contraire pour vous engager à faire suspendre l'exécution, car, encore une fois, vous vous repentirez...

CROMWELL.

Pas de résistance, mon cher colonel.

(Il l'entraîne vers la table, le force à s'asseoir, lui met une plume entre les doigts, et lui conduit la main (104).

INGOLSBY, après avoir signé.

Vous me faites faire là une bien grande sottise.

CROMWELL, en riant.

Consolez-vous, mon cher, si vous êtes pendu, je le serai aussi.

(Cromwell se retire, et tous les commissaires sortent après lui.)

SCÈNE XXXVI.

(Le lendemain au matin.)

(A White-hall.)

CROMWELL.

La grande affaire touche au dénouement... Il fallait en venir là pour écraser les presbytériens écossais, et me tirer de l'embarras qui serait résulté pour moi de leur accommodement avec Charles Stuart.

(Un domestique entre et lui remet une lettre.)

Laissez-moi.... (Il ouvre la lettre.) sans signature! lisons. « Vous pouvez acquérir une gloire immor-« telle. Remettez le roi sur le trône, en lui prescri-« vant des conditions favorables à la liberté du « peuple anglais. Alors vos lauriers seront sans tache « aux yeux de la postérité, alors vous serez le dieu « de vos concitoyens, et les cavaliers mêmes tombe-« ront à vos pieds. Mais si le crime se consomme, « on ne parlera jamais de vous qu'avec horreur. Il « en est temps encore : choisissez entre une gloire « impérissable... » Et voilà ma réponse.

(Il déchire la lettre.)

SCÈNE XXXVII. (105)

CROMWELL, SIR JOHN CROMWELL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Sir John Cromwell voudrait parler à votre excellence.

CROMWELL.

Je ne puis le recevoir.

LE DOMESTIQUE.

Il dit que l'affaire la plus importante...

CROMWELL, avec humeur.

Laissez-le entrer.

(Le domestique sort.)

JOHN CROMWELL.

Ce n'est pas sans peine, mon cousin, que je suis parvenu à pénétrer jusqu'à vous.

CROMWELL.

Je voulais me mettre en prières pour demander au Seigneur...

JOHN CROMWELL.

Vous êtes de tous les hommes celui que j'aurais le moins soupçonné de vouloir la mort du roi, vous

qui m'aviez si souvent assuré que vous péririez plutôt que de l'abandonner.

CROMWELL.

Les temps sont changés, et la Providence en ordonne autrement. Croyez que s'il dépendait de ma volonté de sauver ce malheureux prince... J'ai prié et jeûné pour lui, et je suis sûr qu'il n'en a jamais fait autant pour moi.

(John Cromwell va fermer la porte de la chambre, et met la clef dans sa poche.)

Votre intention serait-elle de vous porter à des violences...?

(Il tire un poignard.)

JOHN CROMWELL.

Soyez tranquille, je ne veux pas vous assassiner... Cachez ce poignard, et écoutez-moi. (En lui montrant des papiers.) Voici des lettres de créance des états de Hollande, de Charles et du prince de Galles; mettez à la vie du roi toutes les conditions que vous voudrez. Il dépend de vous aujourd'hui de rendre votre famille heureuse et respectable. Mais si vous résistez à ce que vous prescrit l'honneur, nous serons obligés de reprendre notre ancien nom de Glamorgans, car celui de Cromwell, déshonoré à jamais...

CROMWELL.

Je ne puis écouter aucune proposition. Le conseil des officiers et moi nous avons cherché le Sei-

gneur la nuit dernière, et il a été résolu à l'unanimité que le roi devait mourir.

JOHN CROMWELL.

Il est malheureux qu'en cherchant le Seigneur vous n'ayez trouvé qu'un crime. Adieu. Je reprends le nom de mes pères pour ne plus porter le vôtre.

(Il rouvre la porte, et sort en faisant des gestes de colère et d'indignation.)

(Ireton entre.)

SCÈNE XXXVIII.

CROMWELL, IRETON.

IRETON.

Votre cousin paraît furieux. Qu'a-t-il donc?

CROMWELL.

Ne nous occupons pas de ce cavalier... Qu'avez-vous à m'apprendre?

IRETON.

Le roi refuse les cinq consolateurs que nous lui avons accordés; il ne veut avoir auprès de lui que Juxon.

CROMWELL.

Que Juxon y aille.

IRETON.

Il a demandé aussi la faveur de voir ses enfans,

et l'on a cru pouvoir lui donner cette satisfaction sans vous consulter.

CROMWELL.

C'est très-bien... Écoutez-moi, mon cher Ireton. Nous allons frapper un grand coup d'état, mais il déposerait à jamais contre nous si le gouvernement qui va naître ne brillait pas de cet éclat politique que le génie seul peut donner. Je vous ai associé jusqu'à présent à mes vastes desseins, et je veux que vous partagiez avec moi la gloire de régénérer l'Angleterre. Livrée aux factions qui la déchirent, notre patrie attend un libérateur...

IRETON.

La Providence l'a nommé; c'est vous.

CROMWELL, en lui prenant la main.

Elle m'a donné aussi pour gendre un homme dont le génie et le caractère sont à la hauteur des circonstances difficiles où nous nous trouvons, et je compte autant sur vos lumières que sur l'attachement que vous me devez. Je vais vous parler avec franchise, mon ami; entrez dans le fond de mon cœur comme moi-même.... La liberté, dont on parle au peuple pour le soulever contre ceux qui le gouvernent, n'est que trop souvent le prétexte honorable de quelques ambitieux mécontens de la fortune; c'est une chimère dont il ne faut pas s'infatuer. Tout homme veut être libre, parce que tout homme veut

être maître (106); et de cette disposition générale naissent les révolutions, que nous pouvons appeler entre nous des déclarations de guerre de ceux qui veulent le pouvoir à ceux qui en jouissent. Ce n'est pas qu'un peuple opprimé ne puisse tenter avec raison de secouer le joug qu'on lui impose, surtout quand il devient insupportable; mais que ce peuple sorte vainqueur de sa lutte contre ses maîtres, et il produira une multitude de petits tyrans plus odieux encore que ceux qui ont succombé. Nous avons sous les yeux de tristes exemples de cette vérité. Voyez la conduite des comités provinciaux; voyez le despotisme arrogant que déploient à l'égard de la bourgeoisie tous les officiers de l'armée; voyez enfin les Ludlow, les Lambert, les Hutchinson, durs et intraitables dans tout ce qu'ils font comme dans tout ce qu'ils pensent. Ces hommes ne se sont rangés que par ambition sous les drapeaux du parlement, et le parlement lui-même n'a usé de ses droits contre Charles Stuart que pour faire le maître contre son maître. Dès que je m'aperçus qu'au milieu de pareils républicains la bonne foi était duperie, je jurai de vaincre l'armée royaliste pour les accabler de ma gloire, de les servir pour les subjuguer. Le Seigneur a voulu que la terre fût la proie des grands hommes. Cette vérité, mon cher Ireton, est écrite en caractères de sang aux champs de Pharsale et d'Arbelle, et sur nos lauriers

de Naseby. Mais les indépendans ne me pardonneront jamais....

IRETON.

Le prince de Galles vaincu et en fuite, vous les verrez tous à vos pieds. Des ambitieux sans génie, sans grandeur, se contentent toujours des faveurs du maître.

CROMWELL.

Au surplus, ce n'est pas à eux qu'il faut plaire, c'est au peuple; et mon intention est de le faire jouir de toute la liberté qu'il pourra supporter. Si la fortune me seconde, j'espère donner bientôt tous mes soins à l'administration intérieure, sans négliger nos relations politiques avec l'étranger. Il faut que le peuple anglais, délivré enfin d'une famille caduque sur le trône, s'élève au premier rang parmi les nations européennes; il faut que l'échafaud de Charles Stuart disparaisse au milieu de notre auréole de gloire.

(On entend la foule qui passe.)

D'où vient ce bruit?

(Ireton entre dans la chambre voisine, et revient un instant après.)

IRETON.

C'est le peuple qui se rend à l'exécution.

CROMWELL.

Allons voir ces imbéciles, mais sans nous montrer.

IRETON.

La foule est immense.

CROMWELL, *en souriant avec mépris.*

Il y aurait tout autant de monde si on me menait pendre (107).

SCÈNE XXXIX.

(A Saint-James.)

CHARLES I, JUXON, WARWICK, ÉLISABETH, LE DUC DE GLOCESTER, *quelques momens après.*

CHARLES I.

Que ces adieux éternels vont me coûter! Malheureux enfans! Au milieu des assassins de leur père...

JUXON.

Sire, les actes de piété dont votre majesté vient de fortifier son âme doivent la rassurer sur l'avenir de son auguste famille. Dieu ne tarira point le sang d'un martyr; il lui rendra les grandeurs d'où le crime le précipite; et votre mémoire à jamais sacrée déposera, dans la dernière postérité, contre les déplorables triomphes d'une nation sur son roi. Le peuple anglais...

GLOCESTER ET ÉLISABETH, qui entrent tout en larmes.

Mon père! mon père!

(Ils se jettent dans les bras du roi; celui-ci les presse long-temps contre son cœur, et sa voix expire dans les sanglots.)

WARWICK, qui se sent faiblir.

O mon Dieu!...

JUXON, à Warwick.

Revenez à vous, digne et respectable Warwick; vous pouvez encore être utile à votre roi.

CHARLES I, s'approchant de Warwick et lui prenant la main.

Du courage, mon ami, de la résignation. Je viens d'avoir un moment de faiblesse, mais ce sera le dernier. Sur le point de quitter mes enfans... (Au duc de Glocester, qu'il prend sur ses genoux.) Mon fils, ils vont faire mourir ton père, et peut-être te feront-ils roi. Mais tu ne dois pas être roi aussi long-temps que tes frères Charles et Jacques vivront. J'exige donc de toi de ne pas souffrir qu'ils te mettent sur le trône (*).

GLOCESTER, avec force.

Je me laisserai plutôt déchirer en pièces (**).

(*) Historique.

(**) Historique.

CHARLES I, qui l'embrasse et le met à terre.

Sois plus heureux que ton père. (A Élisabeth.) Ma chère Élisabeth, nous allons nous quitter pour bien long-temps... pour toujours. (Il la presse dans ses bras.) Quand tu reverras ta mère, dis-lui que je meurs son image gravée dans mon cœur, et avec la satisfaction de n'avoir aucun reproche à me faire, ni comme époux, ni comme père (*); dis-lui que sa présence eût adouci mes derniers instans; dis-lui de pardonner à mes ennemis et aux siens; dis-lui que je l'attends dans le ciel, où Dieu récompensera...

(Il verse quelques larmes.)

(On entend des coups de marteau.)

ÉLISABETH.

Quel est ce bruit?

JUXON.

Ce n'est rien, madame. (Au roi.) Sire, faites retirer ces enfans.

WARWICK, très-bas à Juxon.

Entendez-vous les préparatifs?... Le crime va se consommer.

CHARLES I.

Mes enfans, il faut nous séparer. Adieu... Sou-

(*) Historique quant au sens.

venez-vous de mes dernières paroles, et recevez ma bénédiction.

(Le duc de Glocester et la princesse Élisabeth se mettent à genoux... Le roi les relève, les serre dans ses bras, et dit avec une voix étouffée :

Vous me rendez la mort affreuse... Que je vive toujours dans vos cœurs!... Que je ne meure qu'avec le dernier de mes enfans!... Adieu!

ÉLISABETH, tout en larmes.

Priez dans le ciel pour notre mère et pour nous...

(Élisabeth et le duc de Glocester sortent dans le plus grand désespoir.)

SCÈNE XI.

CHARLES I, JUXON, WARWICK.

JUXON.

Sire, vous venez de rompre les derniers liens qui vous attachaient à la terre, et Dieu vous attend, Dieu, la consolation du pauvre et de l'affligé, Dieu, le refuge de la vertu malheureuse, et tôt ou tard l'effroi du crime triomphant. Fortifiez votre âme contre les craintes de la mort. Mourir comme vous, sire, c'est augmenter le nombre des élus du Seigneur, c'est vivre à jamais au milieu des anges, c'est s'asseoir à la droite du Tout-Puissant. Ah! que

la résignation de Jésus sur la croix vous soutienne dans vos derniers momens! Acceptez, sans pâlir, le breuvage amer que le crime vous présente le poignard à la main; c'est un breuvage de vie; il assoupit la misérable argile que nous rendons tous à la terre, mais il pénètre d'immortalité l'esprit divin qui nous anime...

(On entend encore quelques coups de marteau (108).

(Juxon ne peut cacher son émotion.)

(Le colonel Thomlinson paraît à la porte de la chambre, accompagné de deux officiers.)

Le voile du temple va se déchirer (109)... Au moment de quitter un monde corrompu et de paraître devant Dieu, que votre majesté se recueille dans la foi et les préceptes divins que le Messie a prêchés à la terre. Qu'aucun sentiment de haine ne flétrisse votre dernier soupir. Pardonnez, sire, pardonnez, et que vos vertus vous enfantent à la béatitude céleste.

(Le roi se met à genoux, et fait ses prières à voix basse. Warwick, tout en pleurs, s'agenouille derrière son maître.)

CHARLES I, qui se relève.

Partons, mon ami... je suis prêt pour l'échafaud... La mort n'a plus rien qui m'épouvante... (A Warwick.) Mon cher Warwick, que je vous presse encore une fois dans mes bras! Vos pieux et loyaux services sont écrits au livre de vie... Adieu!

(Le roi et Juxon sortent escortés de quelques officiers, et Warwick reste à Saint-James, plongé dans la douleur.)

SCÈNE XLI.

(De Saint-James à White-Hall.)

CHARLES I, JUXON, LE DUC DE RICHEMOND, ET PLUSIEURS AUTRES GENTILSHOMMES, THOMLINSON, OFFICIERS, SOLDATS, armés de pertuisanes.

(Tambours battans et enseignes déployées.)

(Les officiers ont la tête découverte (*).

(Le fatal cortége est en marche et traverse le parc de Saint-James.)

CHARLES I, à Richemond.

Votre affliction me touche beaucoup, monsieur le duc. Espérons qu'après moi l'ordre se rétablira.

RICHEMOND.

Ah! sire, après vous...

THOMLINSON, découvert.

Si votre majesté le désire, on ralentira la marche.

CHARLES I.

Au contraire, monsieur, au contraire. (A Richemond.) Votre nom et le mien sont inséparables. Nos der-

---

(*) Voyez pour cette scène et la suivante *l'Histoire du procès de Charles Ier*, traduite de l'anglais.

niers neveux se rappelleront avec attendrissement que vous avez voulu mourir pour moi.

(Un instant de silence.)

(On arrive à White-Hall. Le roi, Juxon, Richemond, Thomlinson, quelques gentilshommes et deux officiers montent dans la galerie, et se rendent dans une chambre voisine du cabinet où le roi couchait ordinairement.

CHARLES I, assis, à Richemond.

Je vous prie de ne pas me quitter jusqu'au dernier moment. Je désire que vous m'entendiez.

RICHEMOND.

Je vous obéirai, sire.

JUXON.

Votre majesté, n'ayant encore rien pris aujourd'hui, ne voudrait-elle pas...?

CHARLES I.

Un verre de vin et un morceau de pain.

(On présente au roi du pain et du vin. Il mange et boit avec beaucoup de calme.)

Dernière nourriture... (Il se lève.) Marchons.

SCÈNE XLII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES PERSONNAGES, DEUX BOURREAUX MASQUÉS (110).

(Le cortége traverse la grande salle dite des banquets, et arrive par une fenêtre à l'échafaud tendu de noir. On voit au milieu un billot fort bas; la hache d'exécution est dessus. Les deux bourreaux masqués se tiennent un peu à l'écart.)

(La place de White-Hall est couverte d'infanterie, placée entre des barrières qu'on a élevées autour de l'échafaud. Peuple.)

CHARLES I, après avoir regardé le billot.

Cette pièce de bois n'est-elle pas ordinairement plus élevée?

THOMLINSON.

Non, sire.

CHARLES I, à ceux qui l'accompagnent.

Le peuple est trop loin de moi pour que je puisse lui adresser mes dernières paroles; je vous prie donc, messieurs, de vouloir bien les recueillir. Sachez que je n'ai pris les armes qu'après les premières levées militaires du parlement, et que, dans cette malheureuse guerre, je n'ai jamais voulu attaquer les franchises et les libertés de mon peuple, mais j'avais des droits à conserver, des droits que je tenais de Dieu et de mes ancêtres. Quant aux deux chambres du parlement... (A un des assistans, qui vient de

toucher la hache.) N'émoussez pas le taillant, cela me ferait tort (111)... Quant aux deux chambres du parlement, je les crois innocentes de tout ce qui m'arrive... je suis la victime de quelques hommes dont la postérité fera justice... Dieu me punit peut-être aussi d'une faiblesse dont le souvenir n'a cessé d'élever dans mon âme des remords qui n'expireront que sur ce billot... Je pardonne à tous mes ennemis et aux principaux auteurs de ma mort; mais je les exhorte, eux et toute la nation, à rentrer dans les voies de la paix, en rendant à mon fils l'obéissance qu'ils doivent à leur souverain légitime (112).

JUXON.

Sire, vous n'avez plus qu'un pas difficile à faire. Vous allez passer de la terre au ciel, et là vous trouverez la consolation et le bonheur (*).

CHARLES I.

Je change une couronne terrestre pour une couronne éternelle (**).

(Le roi ôte son manteau et le cordon de Saint-Georges, qu'il remet à Juxon. Un instant après il lui dit :)

Souvenez-vous... (113)

(*) Historique.

(**) Historique.

JUXON.

Sire, votre majesté ne peut douter de mon obéissance.

CHARLES I, au bourreau.

Quand j'étendrai les mains, alors...

LE BOURREAU.

Sire, je ne frapperai pas avant.

(Le roi, après avoir regardé le ciel, met la tête sur le billot, et étend les mains... Il est mort.)

LE SECOND BOURREAU, en montrant la tête au peuple.

Voilà la tête d'un traître!

RICHEMOND, qui se précipite sur le corps du roi, et trempe son mouchoir dans le sang.

Ce mouchoir sera le plus sacré, le plus noble héritage de mes enfans.

On emporte le corps du roi dans un cercueil couvert de velours noir.

Beaucoup de personnes pleurent dans la foule, et tâchent de s'approcher de l'échafaud; mais deux régimens de cavalerie les dispersent (*).

Stupeur générale. La force armée se retire.

(*) Voyez *l'Histoire d'Angleterre*, par le docteur Lingard, t. X, p. 526, traduction de M. de Roujoux, et *la Vie de Cromwell*, par M. Villemain, liv. III, p. 218.

NOTES.

(1) « Le poison ou l'assassinat était l'unique perspective « qu'il eût à tout moment devant les yeux, car il n'avait pas « le moindre soupçon d'une sentence et d'une exécution ju- « diciaire; catastrophe dont l'histoire ne lui fournissait au- « cun exemple. » Hume, *hist. d'Angleterre*, t. XV, p. 420; Yverdon, 1781.

(2) Le colonel Harrisson.

(3) Cette phrase est prise textuellement d'une lettre du roi au lord Digby.

(4) Cette pièce, intitulée *prière pour le temps de captivité*, est tirée à peu près mot pour mot de la prière de *Paméla* dans *l'Arcadie* de sir Philippe Sidney, neveu du célèbre comte de Leicester, favori d'Élisabeth. Milton rapporte ces deux morceaux dans son *iconoclaste.*

(5) Philippe Warwick était le seul serviteur qu'on eût laissé au roi. Quelque temps après on lui donna Herbert.

(6) On sait que les indépendans prêchaient le principe de la souveraineté du peuple.

(7) « Sur cela Harrisson prit occasion de dire à sa ma- « jesté qu'il ne fallait pas qu'elle conçût une telle imagination; « que le parlement avait trop d'honneur et trop de droiture

« pour former un si lâche dessein ; que tout ce que le parle-
« ment ferait, serait très public, et par les voies de la jus-
« tice ; que tout l'univers en serait témoin, et que la chambre
« des communes était incapable d'avoir la moindre pensée
« d'une secrète violence. » *La vie d'Oliv. Cromwell, trad. de l'Anglais*, t. I, p. 154 ; La Haye, 1738.

(8) Historique.

(9) Bourg de l'île de Wight où le roi était retenu sous la garde de Hammond, parent de Cromwell.

(10) « Mais ayant donné sa parole au parlement de ne pas
« s'échapper pendant le traité ni de trois semaines après, il
« ne voulut point qu'on eût à lui reprocher de l'avoir violée. »
Hume, t. XV, p. 453.

(11) Hist. de Cromwell, par M. Villemain ; t. I, p. 144.

(12) Le même historien ; t. I, p. 156.

(13) Hume ; t. XV, p. 387.

(14) Tout cela était l'ouvrage du cardinal de Richelieu.

(15) Après de pareils exemples, que penser de l'amitié des rois entre eux ?

(16) Caliban est un personnage de *la Tempête*, pièce de Shakspeare, représentée plusieurs années avant le règne de Charles I. *Voyez la notice de M. Guizot sur cet ouvrage, en tête de la traduction française.*

(17) Hist. de Cromw. par M. Villemain ; t. I, p. 113.

(18) L'ouvrage de Prynne est intitulé *Histriomastrix*. C'est un petit volume de mille pages in-4°.

(19) Prynne fut condamné pour son livre, qu'on aurait dû mépriser, à passer quelques heures au pilori, à perdre les deux oreilles, à une amende de cinq mille livres sterling, et à une prison perpétuelle.

(20) On sait qu'à cette époque les Anglais, de quelque parti qu'ils fussent, citaient l'Écriture à tout propos.

(21) Maxime des indépendans. Voyez HUME, t. XV, p. 235.

(22) Quand on pense que de pareils motifs peuvent remuer un peuple et le jeter dans une révolution sanglante, on rougit de porter figure humaine. Boileau avait bien raison de dire :

> Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

(23) Psaume IX, vers. XVI.

(24) Épître de saint Paul aux Romains, chap. III, vers. XIII.

(25) Ce fut sur la route de Newcastle à Hombly que le roi toucha pour la dernière fois des scrophuleux. Il venait d'être livré par les Écossais aux commissaires du parlement.

(26) Psaume II, vers. II et III.

(27) Évangile de saint Mathieu, chap. III, vers. X.

(28) Phrase en usage parmi les Juifs, lorsqu'ils se révoltaient contre leurs princes.

(29) Évangile de saint Luc, chap. XXIII, vers. XXXIV.

(30) Il est assez singulier que le mot de *tailleur* ait été long-temps un terme d'opprobre en Angleterre. Voyez *la traduction française de Woodstock*, t. I, chap. I, p. 18.

(31) Psaume XVI, vers. I. — Charles I fait ici ce qu'il avait déja fait dans une église en 1646. Voyez HUME, t. XV, p. 341 et 342.

(32) Ce mot est historique. *Hist. de Cromwell*, par M. Villemain, t. I, p. 144.

(33) Cromwell appelait le jugement et l'exécution du roi *la grande affaire*. Voyez WOODSTOCK, t. I, chap. VI, p. 170.

(34) On donnait quelquefois à Cromwell le nom de brasseur, parce que sa mère avait établi une brasserie à Huntingdon.

(35) Abréviation populaire d'Olivier.

(36) Cette dernière phrase est historique, mais Cromwell ne l'a point adressée à Charles I. Voyez *l'Hist. de Cromwell*, par M. Dugour, t. I, p. 54; Paris, an VI.

(37) C'est, à peu de chose près, ce que Jacques I a dit aux deux chambres assemblées au palais de White-Hall, et tout le monde sait que son successeur pensait de même. *Hist. d'Angleterre*, par SMOLETT, liv. VI, chap. I, ann. 1610.

(38) Juxon avait dit à Charles I que, si dans le fond de son cœur il ne croyait pas que Strafford fût coupable, il ne devait pas consentir au bill.

(39) Cette dernière moitié de phrase est de Cromwell lui-même.

(40) Ce mot est rapporté dans l'Hist. de Cromwell, par M. Dugour, t. I, p. 68.

(41) Historique.

(42) Cromwell et Ireton disaient tout cela au roi pour l'endormir. Le mot *purger* n'est pas de moi, il est de leur dictionnaire. Voyez *l'Hist. de Cromwell*, par M. Villemain, t. I, p. 151.

(43) Historique.

(44) J'avertis le lecteur que je ne suis pas toujours fidèle, dans cette scène, aux usages parlementaires, parce que je crois qu'en Angleterre, comme en tout autre pays, une assemblée nationale s'écarte plus d'une fois de son réglement dans un moment de révolution. Ainsi, par exemple, il est d'usage de lire trois fois un bill avant de le soumettre au jugement de la chambre; mais une faction va plus vite en besogne. Le président permet à un orateur de parler en l'appelant par son nom, et cet orateur adresse toujours la parole au président, quoiqu'il réponde à un autre membre de la chambre. Ces usages et quelques autres, que je ne blâme pas, sont des usages de convenance et de paix; mais il est plus que probable que, s'ils existaient à l'époque dont il s'agit ici, ils n'étaient pas respectés. On ne marche jamais posément sur un fer rouge. D'ailleurs le titre de mon ouvrage m'impose l'obligation d'être dramatique, et je ne le serais pas si cette scène était aussi froide qu'une séance ordinaire du parlement.

(45) Ce morceau est historique, mais je l'ai abrégé.

(46)... « On comparait la mort de Charles I à un drame « ou à une tragédie, dont les presbytériens avaient formé le

« plan et rempli les quatre premiers actes, et dont les in-
« dépendans voulurent remplir exclusivement le cinquième.
« Les royalistes disaient encore : Les presbytériens ont lié la
« victime qui fut ensuite égorgée par les indépendans. » *Essai sur la révolution d'Angleterre*, par M. Boulay (de la Meurthe), troisième partie, p. 67 ; Paris, an VII.

(47) Historique, non le discours de Holles, mais la phrase soulignée.

(48) Cette réponse au colonel Harrisson est du major Streater, personnage peu marquant, que je n'ai pas cru devoir mettre dans mon ouvrage.

(49) « Vanes, Ludlow, Sidney, Hutchinson, auraient voulu
« que la forme du gouvernement fût réglée avant la mort
« du roi, de peur que l'armée n'essayât d'élever à la place
« vacante un chef sorti de ses rangs. » M. Villemain, t. I, p. 199.

(50) Historique.

(51) C'était ainsi que Cromwell appelait le prince de Galles, fils aîné de Charles I.

(52) On sait que la reine Christine fut la première à reconnaître le protecteur. Quelque temps après, celui-ci lui envoya son portrait avec six vers latins de Marvel, dont voici le sens :

Les armes à la main j'ai défendu les lois ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez sans frémir cette image fidèle :
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Voltaire.

La France reconnut aussi le protecteur, et voici le discours que notre ambassadeur lui adressa le 29 mars 1654; cette pièce diplomatique est très-remarquable. « Votre altesse sé-« rénissime a déja reçu du roi mon maître les principales « assurances du désir qu'il a d'entretenir une parfaite corres-« pondance entre ses États et l'Angleterre. Sa majesté donne « aujourd'hui à votre altesse des preuves publiques de ses « intentions; et l'ambassade qu'elle vous envoie marque « clairement que *l'estime qu'elle fait de votre altesse*, et que « les intérêts de ses peuples prévalent dans ses conseils à « *certaines considérations* qui agiraient puissamment sur un « prince moins sensible à *cette estime* et à ces intérêts. Ce « procédé, fondé sur de bons motifs, et si différent de ce « que dicte la seule ambition, rend l'amitié du roi mon maître « aussi considérable par sa fermeté que par son utilité; et « c'est ce qui fait rechercher son alliance des plus grands « princes et des plus grands rois de la terre. *Mais sa majesté « ne l'accorde jamais avec plus de joie qu'à ceux que les « actions vertueuses et le mérite extraordinaire rendent plus « illustres et plus fameux que l'étendue de leurs domaines. « Sa majesté est persuadée que tous ces avantages sont réunis « dans votre altesse. La divine Providence ne pouvait pas « témoigner plus de bonté à ces trois nations, ni leur faire « plus tôt, et avec plus de satisfaction, oublier leurs misères « et leurs calamités passées, qu'en les soumettant à un si « juste gouvernement.* Et puisqu'il ne suffit pas, pour achever « leur bonheur, de leur faire goûter au dedans une paix « profonde, parce que ce bonheur dépend aussi de leur union « avec les nations étrangères, mon maître espère de trouver « dans votre altesse la disposition que sa majesté exprime « dans ses lettres. Il y a lieu de croire, par tant de penchant « que sa majesté et votre altesse ont fait paraître vers l'union

« des deux nations, que vos vœux seront bientôt accomplis. « Pour moi, je ne souhaite rien tant que de pouvoir allier « le service du roi, mon maître, avec le plaisir et la satis- « faction de votre altesse; et j'espère que le bonheur que « j'ai de donner à votre altesse les premières assurances de « *l'estime* de mon maître, me procurera l'occasion de mériter « par mes services l'honneur de votre affection. » *Vie de Cromwell, trad. de l'Anglais*, t. II, pag. 87 et suiv.

(53)... « Suivant une autre anecdote, pendant son séjour « à l'école, étant seul dans sa chambre, il crut apercevoir « un fantôme qui lui annonçait sa future grandeur. » M. Villemain, t. I, p. 7.

(54) Ces expressions sont tirées d'une lettre de Cromwell à son cousin Saint-Jean. *Mémoires de Warwick*, p. 249.

(55) Historique.

(56) Historique. On voit que Ludlow, malgré son esprit, était dupe de Cromwell.

(57) Isaïe, chap. XLIX, vers. XXIV.

(58) Exode, chap. XVII.

(59) Ce mot est historique. Voyez *l'article Cromwell, dans le Dictionnaire philosophique de Voltaire.*

(60) Propres expressions de Cromwell.

(61) « Ludlow et les véritables indépendans argumentèrent « contre la monarchie, en s'appuyant surtout de deux versets « tirés du premier livre de Samuël. » M. Villemain, t. I, p. 167.

(62) Voyez Hume, t. XV, p. 413, et Fox, dans son Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart, t. I, p. 78 et 79; Paris, 1809.

(63) Lambert aimait beaucoup les tulipes. Voyez Woodstock, t. IV, p. 193.

(64) Historique. Voyez M. Villemain, t. I, p. 168.

(65) Historique. Voyez le même écrivain, t. I, p. 168, et les mémoires de Ludlow, t. I, p. 239.

(66) C'est à peu près mot pour mot ce que Manwaring a dit dans un sermon.

(67) Il paraît prouvé que plusieurs royalistes ne voulaient plus de Charles I pour roi. Voyez *l'ouvrage de M. Boulay, déja cité.*

(68) Calomnies des indépendans, rapportées par les historiens.

(69) C'étaient les agitateurs, les indépendans, les niveleurs.

(70) Historique.

(71) « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre « la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, « pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

(72) J'avais écrit ici une note très-étendue sur Cromwell et Napoléon, mais j'ai jugé à propos de la supprimer. Je dirai cependant que sir Walter Scot n'y était pas bien traité, lui qui s'est oublié au point d'appeler Bonaparte, dans ses Lettres

de Paul, *un grand charlatan.* Quel singulier charlatan qu'un homme qui a presque toujours vaincu ses ennemis, qui a vu tous les rois rechercher son alliance, qui est devenu le gendre de l'un d'eux, et qui, malgré ses malheurs, est encore le plus grand capitaine qui ait paru en Europe depuis César.

(73) Ludlow dit, dans ses Mémoires, que ce fut Ireton qui annonça à Fairfax le projet dont il est question.

(74) Myladi Fairfax n'avait pas toujours été royaliste.

(75) Voyez M. Villemain, t. II, p. 152 et suiv.

(76) « Le comte Roger d'Orrery, dans le temps de la « grandeur de Cromwell, immédiatement après qu'il l'eut « secouru si à propos dans son grand embarras à Cloumell, « partant un jour d'Yougall avec lui et Ireton, ils vinrent à « parler de la mort du roi. Là-dessus Cromwell dit plus « d'une fois que si le roi eût suivi son propre jugement et « n'eût eu près de lui que de fidèles serviteurs, il les aurait « joués tous, et qu'une fois ils avaient pensé conclure avec « lui, mais que sur quelque nouvel incident ils avaient aban- « donné ce dessein. Orrery les voyant de bonne humeur, et « d'ailleurs étant seul avec eux, demanda s'il pouvait les « prier de lui expliquer pourquoi ils avaient pensé conclure « cette fois avec sa majesté, et pourquoi ils ne l'avaient pas « fait. Cromwell consentit fort librement à le satisfaire sur « ces deux questions. La raison, dit-il, qui nous portait à « conclure avec le roi, c'est que nous trouvâmes que les « Écossais et les presbytériens commençaient à devenir plus « puissans que nous, et paraissaient disposés à s'accommoder « avec lui; ce qui nous aurait laissés dans le bourbier. Nous « crûmes alors que la prudence nous obligeait de les pré-

« venir, en offrant d'abord des conditions raisonnables. Mais « tandis que cette idée nous occupait, il nous vint une lettre « d'un de nos espions qui était de la chambre du roi, et qui « nous apprenait que notre dernière sentence avait été por- « tée ce jour-là; qu'il n'avait pu découvrir au juste en quoi « elle consistait, mais que nous le saurions infailliblement « si nous pouvions intercepter une lettre du roi à la reine, « dans laquelle il l'informait de sa résolution; que cette lettre « était cousue dans la penture d'une selle, et que celui qui « était chargé de la porter devait se rendre le même jour « vers dix heures du soir, avec la selle sur sa tête, à l'hôtel- « lerie de l'Ours-bleu dans Holbourn, où il devait prendre « un cheval pour Douvres. Le messager ne savait rien de la « lettre qui était dans la selle, quoiqu'elle fût attendue à « Douvres par quelques personnes qui le savaient. Nous « étions à Windsor, continua Cromwell, lorsque nous re- « çûmes cette lettre, et là-dessus nous résolûmes, Ireton et « moi, de prendre un homme de confiance avec nous, et de « nous rendre à cette hôtellerie en habits de cavaliers de « troupes. C'est ce que nous fîmes; et laissant notre homme « à la grande porte de l'hôtellerie qui avait un guichet pour « le passage des gens de pied, avec ordre de veiller, et de « nous avertir lorsqu'il arriverait quelqu'un chargé d'une « selle, nous entrâmes dans la salle à boire. Nous y bûmes « quelques pots de bière jusque près de dix heures que notre « sentinelle vint nous avertir que l'homme avec la selle était « arrivé. Nous nous levâmes aussitôt, et dans le temps que « l'homme allait sortir avec son cheval sellé, nous nous ap- « prochâmes de lui le sabre à la main, et lui dîmes que nous « avions ordre de faire la visite de tout ce qui entrait dans « cette maison ou qui en sortait; mais que comme il avait « l'air d'un honnête homme, nous nous contenterions de

« fouiller la selle. Nous portâmes la selle dans la chambre « où nous avions bu, et l'ouvrant nous y trouvâmes la lettre. « L'ayant prise, nous rendîmes la selle à l'homme, que nous « avions laissé avec notre sentinelle; nous lui dîmes qu'il « était un honnête homme à qui nous laissions la liberté de « partir; ce qu'il fit en continuant promptement son voyage, « sans savoir le mal qu'on lui avait fait. Nous trouvâmes « dans la lettre que sa majesté informait la reine qu'il était « courtisé par les deux factions, les presbytériens écossais et « l'armée, et que ceux qui lui feraient les meilleures condi- « tions l'emporteraient; mais qu'il croyait devoir conclure « avec les Écossais plutôt qu'avec les autres. Nous retour- « nâmes à Windsor; et jugeant que nous n'avions pas de « termes favorables à nous promettre, nous résolûmes sa « destruction. » *Vie d'Ormond, par Cartes*, t. II, pag. 12.

(77) Livre des Nombres, chap. XVI, vers. V.

(78) Exode, chap. XXIII, vers. XX.

(79) Voyez la note XLVI.

(80) Chambre basse, connue sous le nom *d'enfer.*

(81) Cromwell a fait souvent cette proposition aux communes.

(82) Il fut aussi membre du troisième parlement de Charles I, en 1628.

(83) Ludlow rapporte ces paroles dans les Mémoires qu'il nous a laissés, comme les ayant adressées lui-même un jour à Cromwell.

(84) Ce fait est rapporté par tous les historiens.

(85) Historique.

(86) Ce que vient de dire Cromwell est pris mot à mot dans son discours au parlement.

(87) Voici quelques lignes de Bacon, qui peuvent servir de réponse à Ireton : *Axiomata infama non multum ab experientia nuda discrepant, suprema vero et generalissima rationalia sunt et abstracta, et nil habent solidi. At media sunt axiomata illa vera, et solida, et viva, in quibus humanæ res et fortunæ sitæ sunt.* Nov. org., lib. I, § CIV.

(88) Historique.

(89) Quelques historiens rapportent que la Vierge d'Hertford fut admise au conseil des officiers, et quelques autres, aux communes : j'avais donc le droit de choisir entre ces deux versions. Quant au petit discours que cette fanatique adresse à la chambre, il n'est pas dans l'histoire.

(90) C'est probablement par respect pour la volonté de son père que Charles II a poursuivi avec acharnement presque tous ceux qui avaient pris une part active à la révolution, et que, violant le territoire étranger, il a fait arrêter, en Hollande, Berkstead, Corbet et Okey, qui ont été exécutés à Tyburn.

(91) Historique.

(92) Voyez l'Évangile de saint Mathieu, chap. XXIII, vers. XXXIV.

(93) « Allez à l'église, disait-il aux malheureux qu'il « rencontrait, en leur distribuant du pain, des habits, quel- « ques pièces de monnaie; allez à l'église, et priez Dieu

« qu'il lui plaise de nous regarder d'un œil favorable, de « nous délivrer du papisme, et d'inspirer les juges établis « pour le procès du roi. » *Hist. de Cromw.* par M. Dugour, t. I, p. 113 et 114.

(94) Voyez la note précédente.

(95) Voici le fait historique qui m'a donné l'idée de la scène où le roi joue aux échecs. « Lorsque Charles fut in- « formé de la dernière résolution des Écossais, qui lui fut « communiquée par une lettre, il était à jouer aux échecs « (*Hist. des Hamiltons par Burnet.*) Son empire fut si grand « sur lui-même, qu'il continua son jeu sans interruption, et « personne autour de lui ne s'aperçut que l'écrit qu'il venait « de lire contenait des nouvelles importantes. » Hume, t. XV, p. 351.

(96) Ce mot est historique, mais il ne me paraît pas juste. Lady Fairfax aurait dû dire, ce me semble : il a trop *d'honneur* pour être ici.

(97) Le geste du roi et le taisez-vous, monsieur, sont historiques. Voyez *l'Hist. du procès, trad. en français*, p. 24.

(98) Historique.

(99) Voyez *l'hist. du Procès,* trad. en français, p. 161. Cette doctrine n'était pas nouvelle, car Héale, avocat du roi, dans la quarante-troisième année du règne d'Élisabeth, avait dit au parlement : « Je m'étonne qu'on balance à « donner un subside, lorsque tout ce que nous possédons « appartient à sa majesté, et qu'elle peut légitimement le « prendre à son gré, et qu'elle n'a pas moins de droit sur « nos terres et nos biens que sur le revenu de sa couronne. »

(100) On disait que le parlement avait levé, depuis le commencement de la guerre, quarante-cinq millions de livres sterling; mais il y avait de l'exagération dans ce calcul. Voyez Hume, t. XV, p. 373.

(101) Notamment dans un ouvrage attribué à Cromwell, et intitulé *la Samarie anglaise*, où l'on appliquait au roi les passages de l'Ancien Testament sur le règne d'Achab.

(102) C'est aussi sous la voûte de cette chapelle que l'on a retrouvé le corps et le cercueil de Charles I, en 1813. Voyez *l'ouvrage de sir Henri Halford, baronnet.* Il est donc démontré aujourd'hui que ce n'est pas ce prince que Charles II a fait pendre au gibet, sans s'en douter, à l'époque de la restauration; mais il est également démontré que Cromwell n'a pas essuyé cet outrage, et je le prouve par la pièce suivante. « Il est encore incertain si le corps de Cromwell « fut réellement enseveli. Il le fut par représentation dans « l'abbaye de Westminster (*); mais quelques-uns prétendent « qu'on le porta au-dessous du pont de Londres, et qu'on « le jeta dans la Tamise. Mais il est plus probable qu'il ait été « enterré dans Naseby-Field. Voici une relation qu'on donne « pour avérée, et que M. Barkstead, fils du regicide de ce « nom, qui avait environ quinze ans à la mort de Cromwell, « est prêt à confirmer par serment, s'il en est requis. » *M. Barkstead, le père, qui était lieutenant de la tour et grand confident de Cromwell, demanda à son altesse, conjointement avec plusieurs autres de ses favoris, pendant sa dernière maladie, dans quel endroit elle souhaitait être*

(*) Tous les historiens ne parlent ici que de l'*effigie* du protecteur, car son corps ne paraît pas dans la pompe funèbre.

enterrée. Le protecteur leur répondit qu'il voulait être enterré dans le champ où il remporta sa plus belle victoire, et aussi près qu'on pourrait le deviner, du lieu où s'était passé le plus fort de l'action; ce qui était au champ de Naseby, dans la province de Northampton. Cela fut exécuté conformément à son intention, et de cette manière. Peu de temps après son décès, on embauma son corps, et on le mit dans une bière de plomb : à minuit il fut porté à Naseby-Field. M. Barkstead ayant donné l'ordre à son fils de ne point quitter le corps, lorsqu'ils furent arrivés au champ, ils trouvèrent une fosse de la profondeur d'environ neuf pieds; le gazon avait été ramassé avec soin d'un côté, et la terre avait été mise de l'autre. Dès que la bière fut mise dans la fosse, on la remplit, et on y remit le gazon avec beaucoup de soin, on l'aplanit aussi proprement qu'il fut possible, et on fit emporter toute la terre qui était de reste. On fit bientôt après labourer tout le champ, et on y sema du blé pendant les trois ou quatre années suivantes. Voyez la vie d'Oliv. Cromw., trad. de l'anglais, t. II, p. 255 et suiv. On peut conclure de tout ceci que Charles II, voulant donner une représentation à Tyburn, y a fait pendre le cadavre de je ne sais qui, pour frapper l'esprit du peuple. Cette conduite était très-impolitique, car elle devait offenser presque toute l'armée et tous ceux qui avaient pris part à la révolution. Il est de la nature de certains hommes de ne faire que des sottises, et les successeurs de Charles I étaient de l'espèce.

(103) Historique. Voyez M. VILLEMAIN, t. I, p. 215 et 216.

(104) Historique. Le même écrivain, t. I, p. 216.

(105) Le fond de cette scène est historique, moins quelques détails qui m'appartiennent.

(106) « J'ai connu dans mon temps, dit Goldsmith, beau- « coup de vaillans champions de la liberté, et je ne m'en « rappelle pas un seul qui, dans le fond de son cœur, et dans « le sein de sa famille, ne fût un tyran. » *Le Ministre de Wakefield.* chap. XIX. Je suis plus heureux que Goldsmith, car je connais quelques amis de la liberté qui ne sont pas des tyrans dans leurs familles; mais j'en connais aussi à qui il ne manque que le pouvoir pour l'exercer avec despotisme, ou quelques faveurs de cour, pour devenir plus ministériels qu'un ministre. Guillaume III disait : « Si un roi d'Angleterre « avait assez d'emplois considérables à donner à tous ceux « qui y aspirent, les noms de Whig et de Tory seraient « bientôt abolis. »

(107) Ce mot est historique, mais Cromwell ne l'a dit qu'à son retour d'Irlande.

(108) « Toutes les nuits de cet intervalle, son sommeil « fut aussi profond qu'il l'était ordinairement, quoique le « bruit des ouvriers qui dressaient l'échafaud, et qui faisaient « d'autres préparatifs pour son exécution, retentît con- « tinuellement à ses oreilles. » HUME, t. XV, p. 479.

(109) « Mais Jésus jetant un grand cri pour la seconde « fois, rendit l'esprit : en même temps le voile du temple se « déchira, etc. » *Évang. de saint Mathieu*, chap. XXVII.

(110) Quelques personnes croient que l'homme masqué qui coupa la tête à Charles I était M. Stoup, qui fut ensuite colonel d'un régiment suisse en France; mais cela n'est pas prouvé.

(111) Historique.

(112) Voyez HUME, t. XV, p. 481.

(113) « Quelqu'un ayant remarqué que le roi, dans le mo-
« ment qu'il s'était présenté à l'exécuteur, avait dit à Juxon
« d'un ton fort pressant le seul mot *remembrer*, qui signifie
« *souvenez-vous*, on supposa que cette expression couvrait
« de profonds mystères, et les généraux en exigèrent l'expli-
« cation du prélat. Il leur dit que le roi, qui l'avait souvent
« chargé de recommander à son fils le pardon de ses meur-
« triers, avait pris cette occasion au dernier moment de sa
« vie, lorsqu'il supposait sans doute que ses ordres seraient
« regardés comme des lois sacrées et inviolables, pour lui
« répéter ses intentions ; et que cette âme douce et généreuse
« avait ainsi terminé sa course mortelle par un acte de bien-
« veillance pour ses plus grands ennemis. » HUME, t. XV,
p. 485 et 486.

FIN DES NOTES.

